

Les Villes d'Art Célèbres

GEORGES DELAHACHE

Strasbourg

H. LAURENS, ÉDITEUR

CCC
BUTLER LIBRARY
Bib Id: 663735
Author: Delahache, Georges 187
F.A.-DEL

VILLES, D'ART
CÉLÈBRES

F.A.

DELAHACHE, Georges.

CORPUS CHRISTI COLLEGE CAMBRIDGE

Don de Mlle. Régine Archawski

Ex Libris

JEAN LAZARD

Bibliothèque du Vieux Pressoir

1979

DATE DUE



LES VILLES D'ART CÉLÈBRES

STRASBOURG

MÊME COLLECTION

- Amsterdam et Harlem, par L. DUMONT-WILDEN. 128 grav.
- Anvers, par H. HYMANS et F. DONNET. 106 grav.
- Athènes, par G. FOUGÈRES, de l'Institut. 171 grav.
- Bâle, Berne et Genève, par A. SAINTE-MARIE PERRIN. 115 grav.
- Barcelone et les grands sanctuaires d'art catalans, par G. DESDEVISES DU DÉZERT. 144 grav.
- Blois, Chambord et les châteaux du Blésois, par F. BOURNON. 101 grav.
- Bologne, par P. DE BOUCHAUD. 124 grav.
- Bordeaux, par CH. SAUNIER. 112 grav.
- Bourges et les abbayes et châteaux du Berry, par G. HARDY et A. GANDILLON. 124 grav.
- Bruges et Ypres, par H. HYMANS. 116 grav.
- Bruxelles, par H. HYMANS. 139 grav.
- Carthage, Timgad, Tébessa, par R. CAGNAT, de l'Institut. 110 grav.
- Le Caire, par G. MIGEON. 133 grav.
- Clermont-Ferrand, Royat et le Puy-de-Dôme, par G. DESDEVISES DU DÉZERT et L. BRÉHIER. 117 grav.
- Cologne, par L. RÉAU. 127 grav.
- Constantinople, par H. BARTH. 103 grav.
- Cordoue, Grenade, par CH.-E. SCHMIDT. 97 grav.
- Cracovie, par M.-A. DE BOVET. 118 grav.
- Dijon et Beaune, par A. KLEINCLAUSZ. 119 gr.
- Dresde, par G. SERVIÈRES. 119 grav.
- Fontainebleau, par L. DIMIER. 109 grav.
- Gand et Tournai, par H. HYMANS. 120 grav.
- Gênes, par J. DE FOVILLE. 130 grav.
- Grenoble, Vienne, par M. REYMOND. 118 grav.
- Londres, par J. AYNARD. 164 grav.
- Lyon, par H. D'HENNEZEL. 124 grav.
- Milan, par PIERRE-GAUTHIEZ. 109 grav.
- Moscou, par L. LEGER, de l'Institut. 86 grav.
- Munich, par J. CHANTAVOINE. 139 grav.
- Naples et son golfe, par E. LÉMONON. 160 grav.
- Nevers et Moulin, par J. LOCQUIN. 128 grav.
- Nîmes, Arles, Orange, par R. PEYRE. 93 grav.
- Nuremberg, par G. RÉE. 109 grav.
- Orléans et le val de Loire, par G. RIGAULT. 118 grav.
- Oxford et Cambridge, par J. AYNARD. 133 grav.
- Padoue et Vérone, par R. PEYRE. 128 grav.
- Palerme et Syracuse, par CH. DIEHL, de l'Institut. 128 grav.
- Paris, par G. RIAT. 124 grav.
- Pérouse, par R. SCHNEIDER. 115 grav.
- Pise et Lucques, par J. DE FOVILLE. 119 grav.
- Poitiers et Angoulême, par H. LABBÉ DE LA MAUVINIÈRE. 113 grav.
- Pompéi (*Histoire, Vie privée*), par H. THÉDENAT, de l'Institut. 123 grav.
- Pompéi (*Vie publique*), par H. THÉDENAT. 77 grav.
- Prague, par L. LEGER, de l'Institut. 111 grav.
- Ravenne, par CH. DIEHL, de l'Institut. 133 gr.
- Rome (*Antiquité*), par E. BERTAUX. 136 grav.
- Rome (*Des Catacombes à Jules II*), par E. BERTAUX. 100 grav.
- Rome (*De Jules II à nos jours*), par E. BERTAUX. 100 grav.
- Saint-Pétersbourg, par L. RÉAU. 150 grav.
- Ségovie, Avila, Salamanque, par H. GUERRIN. 121 grav.
- Séville, par CH. SCHMIDT. 111 grav.
- Stockholm et Upsal, par L. MAURY. 128 grav.
- Strasbourg, par G. DELAHACHE. 117 grav.
- Tours et les châteaux de Touraine, par P. VITRY. 107 grav.
- Troyes et Provins, par L. MOREL-PAYEN. 120 grav.
- Tunis et Kairouan, par H. SALADIN. 130 grav.
- Venise, par P. GUSMAN. 130 grav.

SÉRIE 21 × 14 (64 Planches hors texte)

- Avignon, par A. HALLAYS.
- Caen et Bayeux, par H. PRENTOUT.
- Florence, par E. GEBHART, de l'Académie Française.

Versailles, par A. PERATÉ.

- Le Puy et le Velay, par J. LANGLADE.
- Nancy, par A. HALLAYS.
- Rouen, par C. ENLART.
- Saint-Germain-en-Laye, par P. GRUYER.



Les Villes d'Art célèbres

STRASBOURG

PAR

GEORGES DELAHACHE

Ouvrage orné de 127 Gravures

ET DE 4 PLANS

PARIS

LIBRAIRIE RENOUARD, H. LAURENS, ÉDITEUR
6, RUE DE TOURNON, 6

1923

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

Copyright, by Henri Laurens, 1923.



Le canal du Moulin-Zorn, aux Ponts-Couverts.

Cliché Bergeret.

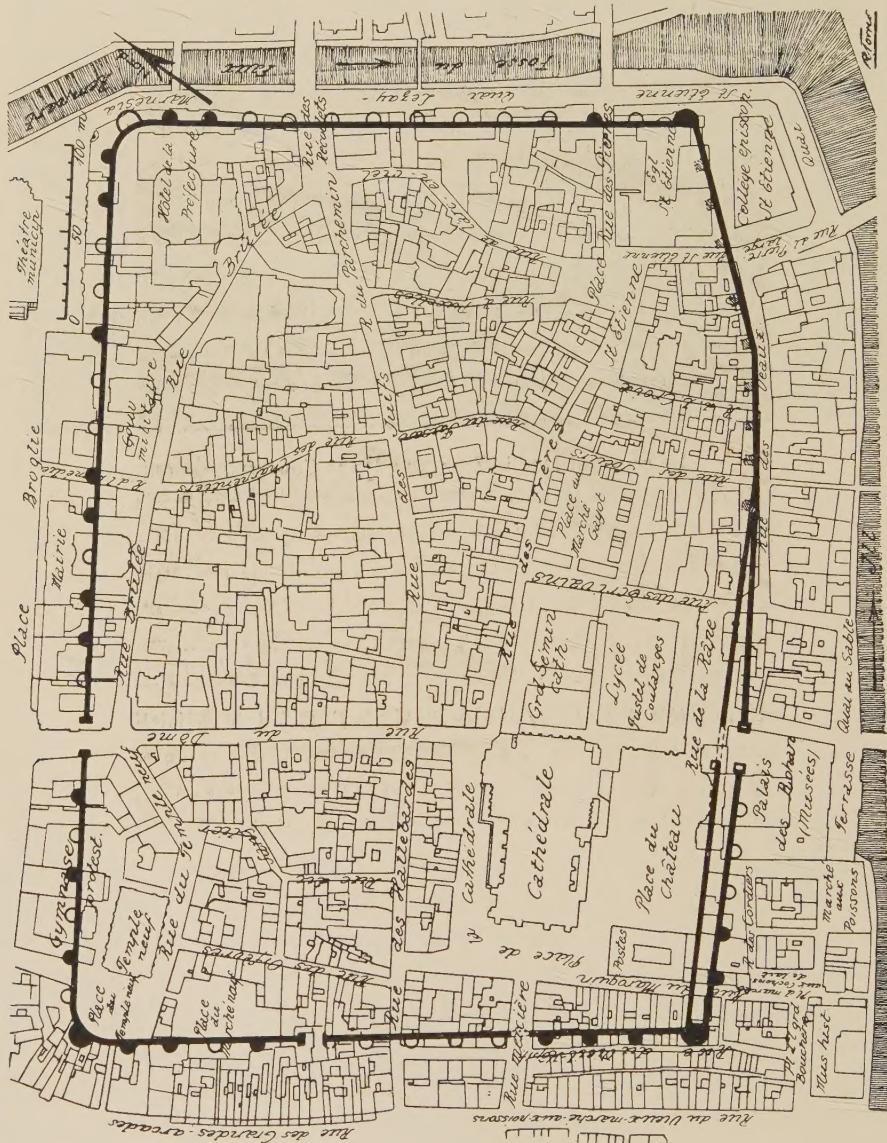
I

HISTOIRE ET DÉVELOPPEMENT DE LA VILLE

Au cours d'une histoire près de vingt fois séculaire, la plus mêlée qui soit d'angoisses et de drames, le centre de la vie strasbourgeoise ne s'est pas déplacé. Il n'y a pas d'authentique Strasbourgeois qui ne passe, chaque jour, par la rue des Hallebardes, par la rue du Dôme, par la rue des Juifs. La tradition de toutes les familles autochtones se rattache plus ou moins directement à ces quelques rues étroites et d'apparence modeste qui entourent la cathédrale. Offrons donc un hommage liminaire au centurion anonyme qui en prescrivit le tracé, au soldat romain dont les allées et venues déterminent et guident les nôtres, le long de ces mêmes voies, à dix-neuf cents ans d'intervalle.

Avant l'époque romaine, rien de précis. Aux temps préhistoriques, quelques pêcheurs, sans doute, vivaient là, dans des habitations lacustres, puis une petite agglomération de race celte, et peut-être quelque

désignation celtique de forme analogue précédait-elle l'*Argentoratum* latin : un *Argentorate* dont la signification demeure incertaine, — « forte-resse du fleuve qui brille, — qui brille comme de l'argent » ? — racine et



Cliché R. Forrer.

L'enceinte romaine d'Argentoratum, d'après les fouilles de M. R. Forrer.

sens qu'on retrouve ailleurs en France, la rivière Argens, Argentan, Argenteuil, Argenton, Argentenay.

C'est en l'an 15 avant notre ère que Drusus, dit-on, installa un poste

militaire à l'endroit où devait s'élever Strasbourg. Les indications données par d'anciennes chroniques, les travaux de terrassement ou de démolition, les pierres tombales, de nombreuses tuiles portant l'estampe de la VIII^e Légion Augusta ont permis de reconnaître la configuration du *castrum* et de ses abords. Peu à peu, d'ailleurs, il se stabilisa,



Restes de mur et tour de l'enceinte romaine, dans le sous-sol
de la rue des Arcades. Cliché R. Forrer.

comme on dirait aujourd'hui, et l'élément civil finit par se grouper à côté du soldat.

Camp de Drusus ou petite ville fortifiée, romain ou gallo-romain, cet Argentoratum était un vaste quadrilatère, dont voici, toujours visibles, les quatre côtés : à l'est, le quai Lezay-Marnésia actuel ; puis, après l'église Saint-Etienne, de l'est à l'ouest, la rue des Veaux et la place du Château ; puis, du sud au nord, la rue du Vieil-Hôpital, le Fossé-des-Tailleurs, le Marché-Neuf ; enfin, le quatrième côté relie la place du Temple-Neuf à la statue de Lezay-Marnésia parallèlement au Broglie, entre le Broglie et

la rue Brûlée. On peut, maintenant encore, faire le tour du camp romain, y entrer, suivre la *Via praetoria* (rue des Hallebardes, rue des Juifs), la *Via principalis* (coupée depuis par la cathédrale en deux tronçons : rue du Dôme, rue du Bain-aux-roses), sortir du camp par la Grand'rue, qui lui servait de voie de communication avec les baraques (*cannabae*) des petits marchands attirés par l'armée, établis d'abord près de Saint-Thomas, puis, progressivement, dans la direction de Koenigshoffen. Ici, l'angle arrondi de la place du Temple-Neuf, là, celui du Broglie et du quai, à l'endroit précis où s'élève la statue de Lezay-Marnésia, épousent les formes fidèlement transmises de ce lointain passé ; les sous-sols de la rue Brûlée ou des Grandes-Arcades recèlent les restes de tours robustes qui furent celles de la petite ville fortifiée ; la déclivité du terrain, à l'issue de la rue des Hallebardes, vers la place Gutenberg, profile un antique glacis ; rue des Orfèvres, ce passage, aujourd'hui tronqué, conduisait à l'une des portes ; dans le bloc apparent formé, dos à dos, par les maisons du Vieux-Marché-aux-Poissons et de la rue du Vieil-Hôpital, une longue rigole, un égoût : c'est le lit, peu à peu rétréci, du fossé ouest, et la « terrasse » des cafés du Broglie recouvre le fossé nord.

Au reste, ni le camp, ni la petite ville fortifiée ne suffirent à assurer la garde contre les invasions barbares. Les perpétuelles incursions des peuplades d'outre-Rhin faisaient, déjà, du pays un champ de bataille : c'est près de Strasbourg (à Hausbergen ? ou à Brumath ?) que l'empereur Julien arrêta les Alamans en 357. Arrêt temporaire, recommencements éternels ! Argentoratum dut subir encore les Alains, les Vandales, les Sarmates, les massacres et les incendies..., puis, au VII^e siècle peut-être, reparut sous le nom de *Strateburg* (d'où Strasbourg), qui offre un sens plus clair que celui d'Argentoratum : la ville des routes, la ville où deux mondes se rencontrent aux rives du Rhin, la ville où se croisaient les voies romaines descendant des Vosges vers la plaine transrhénane avec celles qui reliaient l'Italie au nord des Gaules et qui conduisirent dans le pays les premiers missionnaires du christianisme.

Voyageurs et marchands prirent l'habitude de ce carrefour, et la ville se trouva bientôt à l'étroit. Pour suivre l'histoire de ses agrandissements, il convient d'observer que l'Ill, avant de se jeter dans le Rhin (au nord de Strasbourg), se divise ici en deux bras, qui se rejoignent bientôt, formant un vaste cercle autour de la partie centrale de la ville actuelle. Or, la petite ville d'Argentoratum se trouvait adossée à l'angle nord-est de cette île, dont elle occupait à peine le tiers. Le premier agrandissement (date traditionnelle, mais très problématique : vers 720) ne toucha point aux

limites nord-est et nord-ouest (quai Lezay-Marnésia et place Broglie : on continuera, pour plus de commodité, à employer les désignations actuelles), mais étendit la ville des deux autres côtés jusqu'au bras sud de l'Ill, y englobant la Grand'rue tout entière jusqu'à Saint-Pierre-le-Vieux, la place Kléber, d'un côté, Saint-Thomas, de l'autre, et tout ce quartier



Fossé dit *Ulmergraben*, rue du Vieil-Hôpital.

Cliché des Archives Régionales d'Architecture.

du Bain-aux-Plantes auquel, plus tard, ses tanneries, avec leurs pignons, leurs greniers, leurs séchoirs, donneront tant de caractère et de relief. Le deuxième agrandissement (1202-1220) la prolongea au delà du Vieux-Marché-aux-Vins et du Broglie jusqu'au bras nord de l'Ill. Avant le milieu du XIII^e siècle, l'île entière était occupée.

Deux faits historiques, également importants à des titres divers, eurent pour témoins respectifs ces deux états nouveaux de la ville.



Plan de M. R. Forrer.

Les agrandissements successifs de Strasbourg.

C. L'enceinte romaine : le camp du I^e siècle et la ville fortifiée du IV^e siècle. — I. 1^{er} agrandissement. — II. 2^{me} agrandissement : 1202 — 200. — III. 3^{me} agrandissement : 1248 — 1344. — IV. 4^{me} agrandissement : 1374 — 90. — V. 5^{me} agrandissement : 1387 — 1441. — VI. 6^{me} agrandissement : 1475 — 76. — VII. 7^{me} agrandissement : 1531 — 41. — VIII. La citadelle de Vauban : 1681. — IX. 9^{me} agrandissement : 1682 — 90. — X. L'enceinte construite en 1874 — XI. Les agrandissements en cours.

D'abord, le Serment de 842. A cette date, deux foules armées accentuèrent par la différence naissante des langages futurs les différenciations déjà dessinées par le passé. Lorsqu'au cours de la dissolution de l'Empire de Charlemagne, Louis le Germanique et Charles le Chauve se promirent une aide mutuelle, c'est en vue de la ville, dans la plaine des Bouchers, si l'on en croit la tradition, que les deux frères échangèrent solennellement leur parole, aux acclamations de leurs armées ; pour la formule du



Le Bain-aux-Plantes.

Cliché Bergeret.

serment, chacun d'eux employa l'idiome de l'autre, Charles le Chauve la langue germanique, Louis le Germanique le *roman* : d'où ce texte connu sous le nom de *Serment de Strasbourg*, le plus ancien document existant de notre langue française. Le *Pro Deo amur et pro christian poble...*, le *In Godes minna ind in thes christânes folches....* prenant chacun conscience de soi en se répondant l'un à l'autre, sous les murs de Strasbourg : l'événement était gros de conséquences universelles.

L'autre fait devait avoir, lui aussi, une portée considérable, limitée toutefois à l'évolution politique du seul Strasbourg. Au terme de la désagrégation générale dont le Serment de 842 fut un des incidents particuliers, la ville, avec l'ensemble de la région alsacienne, tombe aux mains de Louis le Germanique, héritier du titre impérial de Charlemagne, et se

trouve ainsi incorporée au Saint-Empire romain. Mais on se rappelle le mot de Voltaire : ce Saint-Empire, en vérité, n'était ni saint, ni romain, ni germanique, ni même empire. Il n'était qu'une expression politico-religieuse, une agglomération amorphe et disparate, aux frontières toujours mouvantes, de domaines de toutes sortes, royaumes, comtés, républiques, évêchés, abbayes, qui ne ressortissaient à l'Empire que pour quelque formalité d'origine féodale. Strasbourg était un de ces évêchés et aussi une de ces républiques. Dès le IV^e siècle, ses premiers évêques,



Le Canal des Faux-Remparts, d'après un dessin original de la seconde moitié du XVII^e siècle, dû à J. Arhardt, ingénieur des fortifications à Strasbourg (Musées de la ville de Strasbourg, Cabinet des estampes.)

Cliché A. R. d'Architecture.

traditionnels « défenseurs de la cité », présidaient à son administration, et le Conseil urbain était composé de fonctionnaires nommés par l'évêque. Mais, au début du XIII^e siècle, quand les empereurs eurent accordé à la Ville le privilège de liberté et immédiateté, — c'est-à-dire de dépendance directe vis-à-vis de l'Empire, — l'humeur déjà fort indépendante des Strasbourgeois s'enhardit encore, et le Conseil finit par s'affranchir de l'autorité dont il émanait. Des querelles s'ensuivirent entre l'évêque et le *Magistrat* (la municipalité). Contre l'évêque Walther de Geroldseck les Strasbourgeois allèrent même jusqu'à la révolte, et ils lui livrèrent, à Hausbergen, tout près de la ville (1262), une bataille dont le souvenir n'a pas disparu de la mémoire populaire. Ils l'emportèrent sur l'évêque. La République était désormais indépendante de l'Evêché.

Cependant la ville se développait. Plus de deux siècles, ce fut un lent, mais continual devenir.

Elle avait atteint, nous l'avons vu, les deux bras de l'Ill. A la suite du deuxième agrandissement, on construisit dans le bras nord cette large et haute levée de terre qui divisait le lit de la rivière en deux sur toute sa longueur, des Ponts-Couverts à l'église Saint-Etienne, et qui valut à



Le quai de la Petite-France.

Cliché Revue Alsacienne Illustrée.

cette section de l'Ill le nom de *Canal des Faux-Remparts* : ce remblai entre deux eaux, particulier à Strasbourg, ne devait disparaître qu'au XIX^e siècle.

Opération fragmentaire et sans doute intermittente, puisqu'on la fait commencer en 1228 et finir seulement en 1344, le troisième agrandissement porta les limites de la ville au delà du bras sud, depuis les Ponts-Couverts, y compris cette *Petite-France* par où elle se découvre sous un de ses plus séduisants aspects, — jusqu'au ruisseau d'entre Ill et Rhin que recouvre aujourd'hui la rue de Zurich.

Peu après, le traité de Brétigny (1360) ayant mis fin aux hostilités entre la France et l'Angleterre, des bandes de mercenaires, Grandes Compagnies en disponibilité par suspension d'emploi, envahissent la Bourgogne, puis l'Alsace, menacent Strasbourg ; apparaît, de son côté, l'empereur Charles IV, soit pour arrêter au passage les *Anglais* (comme on



Le mur de l'ancienne Fonderie, quai Schoepflin.

Cliché A. R. d'Architecture.

les appelait dans le pays), soit plutôt, de connivence avec eux, pour assister en spectateur satisfait à quelque prise et pillage de Strasbourg, qu'il considère comme indocile ; les Strasbourgeois, inquiets, entreprennent à la hâte des travaux de défense dans les faubourgs, travaux qu'ils considèrent par la suite, quoique se fût éloigné le péril ; et c'est ainsi qu'une accalmie de la guerre de Cent ans ayant eu pour effet singulier de provoquer la tempête à Strasbourg, la ville procéda à son quatrième agrandissement. Celui-ci (1374-1390), « pendant » du précédent, l'étendit au delà

du bras nord, des Ponts-Couverts à la rue de la Finkmatt (près du Palais de Justice actuel).

Le cinquième (1387-1441), — extension vers l'est —, réunit à la ville, par-dessus l'Ill et le ruisseau de la rue de Zurich, le quartier de la Krutenau.



Ancien hôtel de Neuwiller. Cliché A. R. d'Architecture.

Moins importants que les précédents, un sixième et un septième agrandissements, l'un au XV^e siècle encore (1475-1476), l'autre, dans la première moitié du XVI^e siècle (1531-1541), reportèrent l'enceinte un peu plus loin vers le sud, entre les Ponts-Couverts et la rue de Zurich.

De même que du camp romain, on retrouve dans la ville d'aujourd'hui maint souvenir curieux ou pittoresque des murs et fossés qui dessinèrent les contours successifs de Strasbourg. Sans parler de certaines dérivations de l'Ill ou du Rhin, qui ne présentaient point d'utilité militaire et qu'on a

plus tard supprimées par comblement pour former des rues (ainsi la rue de Zurich, dont il vient d'être question, la rue d'Or, la rue des Bouchers, la rue des Tanneurs), — d'autres voies du Strasbourg actuel, la Haute-Montée, une partie de la rue de la Mésange, la place des Orphelins, recouvrent ou bordent d'anciens fossés de défense devenus inutiles à mesure que chacun de ces agrandissements reculait *intra muros* l'*extra muros* de la veille. Le mur où s'appuie l'ancienne Fonderie (quai Schoepflin),



Les tours des Ponts-Couverts.

Cliché Bergeret.

celui qui soutient la façade postérieure (l'autre façade a été démolie il y a quelques années) de l'hôtel de Neuwiller (quai de Paris), datent, l'un et l'autre, de l'agrandissement de 1202-1220 ; les quatre tours qui s'alignent, hautes et massives, le long des Ponts-Couverts, depuis la fin du troisième agrandissement, mêlent un peu de rudesse septentrionale au charme vénitien des « canaux » par lesquels l'Ill fait son entrée dans Strasbourg ; la tour de l'Hôpital, peut-être plus ancienne encore, quoique renouvelée à une époque plus récente, monte sa faction solitaire près de la route du Rhin ; et l'on salue avec respect, au fond de la cour de Sainte-Madeleine, pareils à de vieux soldats toujours robustes dans leur silencieuse retraite, les créneaux magnifiques de l'enceinte du XIV^e siècle.

C'est dans ce cadre que vécurent les hommes qui donnèrent à la République de Strasbourg sa forme définitive.

La victoire de Hausbergen avait assuré son triomphe, mais la République née de cette victoire n'était nullement une république démocratique. Le peuple, représenté par les corporations des arts et métiers, supportait impatiemment l'autorité fantasque et brouillonne de quelques familles nobles. Aussi bien ce gouvernement des patriciens n'offrait-il même pas l'avantage de l'unité de vues et d'action ; trop de rivalités les séparaient, faisaient d'eux des frères ennemis : ainsi, particulièrement, le clan des Zorn et celui des Müllenheim. Enfin, partout ailleurs, en France, en Alle-



Porte et place de l'Hôpital.

Cliché Lévy.

magne, dans les Pays-Bas, les métiers venaient de livrer de glorieuses batailles.

Une première émeute éclata en 1308 : les artisans voulaient franchir de force le Fossé-des-Tanneurs, menacer jusque dans leur lieu de réunion les Zorn, à la Haute-Montée. Un peu plus tard, au mois de mai 1332, une fête qui réunissait rue Brûlée les Zorn, les Müllenheim et tout le patriciat, tourna aussitôt en invectives et batteries. Chacun, comme toujours, pensait entraîner sa tribu derrière lui. Le sang allait couler par toute la ville, et non point celui de la seule noblesse. Les corporations intervinrent, se firent livrer le pouvoir, ses instruments et ses symboles, sceau, clés, bannière de la ville, élurent un nouveau gouvernement, sur de nouvelles bases : au lieu de douze, vingt-quatre membres, dont la moitié choisie par les métiers. Révolution hardie, qui, pourtant, ne

garantit pas la paix. Les luttes d'influence entre les partis, tout un siècle et davantage, continuèrent de la troubler. Enfin, en 1482, une Constitution fixa pour de longues années le statut intérieur de la République. Désormais, le Magistrat se composera d'un *Sénat* de trente membres et d'un certain nombre de *Conseils* ou *Collèges* permanents. Ces Conseils exercent le pouvoir suprême : les *Treize* et les *Quinze*, ministres collectifs, dirigeront, ceux-là, les affaires extérieures et militaires, ceux-ci, les finances et l'administration proprement dite, les *Vingt-et-un* n'étant que des conseillers surnuméraires, suppléants, ou présomptifs. Tandis qu'au Sénat et dans les trois Conseils la majorité des sièges est réservée aux plébériens, — les cinq personnes qui constituent, en quelque sorte, la présidence de cette République, sont, les quatre *stettmeistres* (ou *préteurs*), élus parmi les nobles des Treize et des Quinze, l'*ammeistre* (ou *consul*), véritable chef de la cité, parmi les conseillers plébériens. Enfin, une assemblée de trois cents *échevins* représente les corporations, à raison de quinze par corporation.

C'était là un monument constitutionnel fort bien ordonné. Erasme écrivit à son propos quelques phrases d'un enthousiasme agréablement balancé : « ... monarchie sans tyrannie, aristocratie sans factions, démocratie sans tumultes, fortune sans luxe, prospérité sans ostentation... », mais on dispute encore si les fleurs de cette rhétorique ne cachent point quelque ironie. Il semble, en vérité, que cette Constitution parfaite cessa bientôt de l'être, de par l'imperfection des hommes : ammeistres, stettmeistres, « *Treize* », « *Quinze* », « *Vingt-et-un* » (les noms mêmes des Conseils devinrent couramment les titres de leurs membres : le XIII^e Bernegger, le XV Fröreisen...), ce sont, trop souvent, les mêmes personnes, les mêmes familles : un personnel dynastique, point de sang nouveau, plus de cousinage que de compétences. Il faut pourtant reconnaître au pacte de 1482 une merveilleuse vertu de tradition : tous les ans, au début de janvier, lecture de la Constitution était faite en grande pompe devant le portail principal de la cathédrale, le Magistrat, les fonctionnaires, le peuple étant assemblés ; chacun, la tête découverte, deux doigts levés vers le ciel, prêtait serment ; et, d'année en année, jusqu'en 1789, le rite persista, — même quand le culte n'eut plus d'objet.

De graves événements allaient modifier complètement, en effet, au XVI^e siècle, la vie morale, au XVII^e siècle, la vie politique de Strasbourg. Mais, pour les comprendre, il ne faut pas oublier les différences qui séparent ces temps du nôtre, ce qu'elles comportent, si je puis dire, de *normal au delà, singulier en deçà*, certaines démarcations ne s'étant

établies que depuis lors; ou creusées d'un trait plus profond, entre catholicisme et protestantisme, entre politique et religion, entre France et Allemagne.

A certaines heures, les portes des villes s'ouvrent d'elles-mêmes aux révolutions en marche. Strasbourg se trouvait alors dans cet état de moindre résistance. La doctrine de Hüss avait fait des adeptes dans le



Restes de l'enceinte du XIV^e siècle (portail rapporté), place Sainte-Madeleine.

Cliché Bergeret.

pays. A force d'exalter les saints de leur ordre, dira plus tard l'abbé Grandidier, et « d'étaler des maximes pernicieuses aux droits du clergé séculier », les Dominicains, chargés jusqu'alors de la prédication à la cathédrale, s'étaient aliéné beaucoup de fidèles. Le premier prédicateur séculier qui leur succéda dans cet office, l'ardent Geiler de Kaysersberg, secoua les foules, pendant plus de vingt ans, de son éloquence familière, imagée et rude : il critiquait au nom du dogme, mais il critiquait ; et, pour peu qu'une inquiétude nouvelle ajoutât au trouble des esprits, limiterait-on toujours à la critique sa part?.... Une épidémie étrange frappait les imaginations, hantait les regards : la danse de Saint-Guy, où la population voyait l'action du Malin. L'année était mauvaise, le blé rare, excepté, disait-

on, dans les greniers des moines, qui se refusèrent à le vendre moins cher, malgré l'insistance du Magistrat... Et voici que commencent à se répandre dans Strasbourg, sous le manteau, les quatre-vingtquinze propositions de Luther, que la foule, un matin, les lit et les commente, placardées subrepticement pendant la nuit aux portes de la cathédrale, des autres églises, des maisons des prêtres...

Ce fut le premier acte public de la Réforme à Strasbourg (1518). Dans cette atmosphère d'inquiétudes, de passions et de disputes, les incidents s'enchaînèrent, logiques, rapides, violents. Un curé, Pierre Philippi, prêcha la doctrine nouvelle dans son église de Saint-Pierre-le-Jeune, puis, d'autres, Antoine Firn, de Saint-Thomas, et ce Mathieu Zell, curé de Saint-Laurent à la cathédrale, orateur si emporté contre les dogmes de l'église romaine et si dangereux par son action sur les fidèles qu'on munit la chaire d'un cadenas pour l'empêcher d'y remonter!... aussitôt, les menuisiers de la rue du Maroquin, proche de la cathédrale, fabriquèrent une chaire portative en bois, que les bourgeois chargeaient sur leurs épaules et plaçaient dans la nef les jours où Mathieu Zell voulait prêcher...

La Réforme était dans Strasbourg, encore combattue, mais ardemment combative. Le Magistrat soutenait les réformateurs et profita du tumulte qui agitait la ville pour étendre singulièrement ses pouvoirs : c'est lui qui donne les autorisations de prêcher, lui qui, malgré l'évêque, installe solennellement dans la cure de la cathédrale Mathieu Zell, qui venait de se marier. La bataille, en permanence dans toutes les églises, favorisait tantôt un parti, tantôt l'autre, chacun avançant ou reculant, pied à pied, pour la possession du chœur, de la nef, de la chaire, des chapelles. En 1527, il ne restait plus aux catholiques, dans la cathédrale, que le chœur. Transactions provisoires, contestations nouvelles, interdiction au Grand-Chœur de faire le service divin, Jean Delphius, évêque de Tripoli, obligé d'abandonner la chaire pour échapper à la foule surexcitée..., toutes ces controverses, toutes ces violences aboutirent à la fermeture de l'église par ordre du Magistrat (1560), — presque aussitôt suivie de sa réouverture (1561), non pour les catholiques, mais pour les protestants. Et partout, dans la ville, dans le pays, se répétaient les mêmes tumultes.

Cet immense bouleversement religieux devait avoir, on le sait, des répercussions infinies sur l'histoire politique de l'Europe centrale et occidentale. La question religieuse et la question politique agissaient constamment l'une sur l'autre, presque toujours mêlées au point de se confondre. C'est ainsi qu'au cours de la guerre de Trente ans une coalition

comprenant les petits États protestants d'Allemagne se forma autour de la France catholique, et qu'à la signature des traités de Westphalie (1648), en récompense de la protection accordée par le roi de France aux princes protestants d'Allemagne, l'Empire céda l'Alsace à la France.

Mais cette cession n'avait pas le même sens pour les deux parties



La tour d'une des anciennes portes de la ville (porte de Saverne), jusqu'en 1870, — d'après une lithographie de Th. MULLER, extraite de *Strasbourg illustré*, par F. PITON.

contractantes. L'Alsace n'était alors qu'une juxtaposition de petits territoires, sans uniformité politique ni administrative, sans personnalité commune, et la République de Strasbourg n'était qu'un de ces organismes divers, mais particulièrement important, celui-là, car Strasbourg, c'était la porte du Rhin, la sécurité ou le péril, suivant qu'on l'avait à soi ou contre soi. Or, l'empereur — cessionnaire, — l'empereur, président couronné d'une confédération d'États de tous grades et de toutes figures, ne demandait qu'à prolonger l'équivoque que cet éparpillement facilitait,

et les traités de 1648, mêlant à l'envi le *donner* et le *retenir* — pour Strasbourg, entre autres, — prêtaient singulièrement à pareille manœuvre. Au contraire, le roi de France — acquéreur, — le roi de France, souverain d'un État qui avait dès lors atteint l'âge de l'unité nationale, ne pouvait pas comprendre qu'une pareille cession comportât ambiguïtés et réserves, cloisons traîtresses et portes dérobées. Pour lui, Strasbourg était « la capitale d'un pays qui a été cédé au Roy », et, logiquement, il ne



Restes des fortifications de Vauban. Cliché A. R. d'Architecture.

pouvait pas considérer la « capitale » comme indépendante du « pays ». Aussi bien aucun scrupule n'empêchait-il les contractants de tomber d'accord sur des articles dont ni l'un ni l'autre ne se souciait de définir strictement le sens ; à cette époque, la gloire des armes, l'ambition de l'hégémonie occupaient tout entier l'esprit des princes, quels qu'ils fussent, et une intention réciproque, mais inavouée, courait implicite entre les paragraphes du traité : laisser le champ libre aux revendications, ne limiter définitivement ni la France pour l'Allemagne ni l'Allemagne pour la France. Cette émulation de machiavélisme pouvait tourner à l'avantage de l'Empire ; c'est à la France qu'elle profita. Dans la course au pont du Rhin, Louis XIV arriva le premier.

Pour éclaircir les obscurités diplomatiques de 1648, le roi désigna, dans les cours judiciaires de quelques villes frontières, certaines de leurs



La cathédrale et la ville, vues de la place de l'Hôpital.

Cliché Bergeret.

Chambres, dont la fonction fut de préciser les articles restés douteux et de rechercher méthodiquement tout ce qui se rattachait, en vertu des anciens titres féodaux ou de conventions plus récentes, aux territoires de

leurs ressorts. C'est ainsi que le Conseil souverain de Brisach fut conduit à proclamer le principe de la souveraineté absolue du roi dans la basse comme dans la haute Alsace et la « réunion » de Strasbourg (1680).

Le roi pouvait patienter, ne pas occuper tout de suite la ville, mais à la condition que cette réserve ne prît pas, aux yeux des Impériaux, un air d'encourageante timidité : ce qu'il y avait lieu de craindre, au contraire, d'après les avis et nouvelles qui arrivaient de Strasbourg. Les « intrigues et séductions » des agents impériaux devenaient de plus en plus inquiétantes. Sans raisons auxquelles on pût croire, le baron de Mercy, « officier général de l'Empereur », y prolongeait ses séjours à l'excès. Continuellement « il se coulait quelques troupes de l'empereur le long du Rhin ». Le pont ne sera-t-il pas, demain, entre les mains des Impériaux ? Le roi, qui n'attendait qu'une occasion, décide de se faire rendre sans plus tarder « l'obéissance qui lui est due par les Traités de Munster et de Nimègue ». Louvois se présente à l'improviste devant Strasbourg, au camp que tenait à Illkirch le baron de Montclar, lieutenant-général des armées du roi, commandant pour Sa Majesté en Alsace. Le rude ministre, s'il est nécessaire, déploiera sous les murs de la ville tout l'appareil militaire de la puissance royale. Les habitants s'émurent. Emotion vite apaisée. Strasbourg comptait d'assez nombreux éléments auxquels la France était familière ; plusieurs, parmi les dirigeants d'alors, avaient vécu leurs années de jeunesse et d'études en France ou dans les régions de langue française, à Metz, à Lyon, à Grenoble, à Nancy, à Orléans, à Genève, à Besançon, à Montbéliard. « Lorsque *Compère Louis* sera ammeistre, disait-on dans la population, tout ira bien mieux qu'il ne va. » La ville se savait abandonnée depuis longtemps par l'Empire, beaucoup de membres du Magistrat et de la bourgeoisie supputaient les avantages de la soumission pacifique, avaient prévu l'événement : il approchait ; on l'accueillerait poliment, comme un hôte qu'on n'a pas convié, mais qui est de trop grande maison pour qu'on lui fasse mauvaise figure, avec qui l'on s'accordera bien, s'il sait s'y prendre...

Le 30 septembre 1681, les délégués du Magistrat se rendent à Illkirch, apportent à Louvois la soumission de la ville. Les troupes du roi entrèrent à Strasbourg à quatre heures de l'après-midi : trois escadrons de cuirassiers, qui demeurèrent campés pendant deux jours sur le *Barfusserplatz* (aujourd'hui : place Kléber), puis dix bataillons d'infanterie, qui s'installèrent sur les remparts. Ce même jour, Louis XIV s'était mis en route. Il apprend le succès de Louvois en arrivant à Vitry-le-François, franchit les Vosges au col de Sainte-Marie-aux-Mines, fait son entrée dans Stras-

bourg le 23 octobre, par la porte des Bouchers, « en carrosse trainé par huit chevaux gris-pommelés ». L'évêque, François-Egon de Fürstemberg, qui résidait à Saverne (comme tous ses prédécesseurs, depuis le début du XV^e siècle), était revenu à Strasbourg dès le 20, et, conformément à l'article III de la convention signée à Illkirch, il avait aussitôt le 21 rebénî la cathédrale. Le 24, il y reçut le roi ; « jamais on n'entendit tant de trompettes, de tambours, de timbales, d'orgues et de toutes sortes d'instruments », écrit Fléchier, qui, aumônier de la Dauphine, faisait partie de la suite du souverain. C'est ce jour-là, dans son allocution au roi, que l'évêque, se comparant au vieillard Siméon, prononça les paroles souvent citées : « qu'il attendrait dorénavant la fin de ses jours en repos et pourrait, lorsqu'il plaira à Dieu de l'appeler à lui, quitter le monde avec beaucoup de consolation ». Le séjour du roi se prolongea jusqu'au 27. Puis Louis XIV prit le chemin du retour, par Saverne. En l'honneur de la réunion de Strasbourg, il fit frapper une médaille dont la devise proclame avec une énergique brièveté l'importance qu'il y attachait : « *Clausa Germanis Gallia* », « La Gaule fermée aux Germains ». Quelques années plus tard, le traité de Ryswick devait confirmer dans les termes les plus précis « l'incorporation de Strasbourg à la couronne de France », « sans aucune contradiction de la part de l'empereur, de l'empire ou de qui que ce soit ».

La complexe et dramatique succession d'événements qui avaient rempli les cent cinquante dernières années et abouti à ces deux révolutions profondes : Strasbourg protestant, Strasbourg français, s'était déroulée dans les limites de la ville, telles qu'on les a vues fixées par les agrandissements du XV^e et du commencement du XVI^e siècle. Depuis lors, aucune adjonction de faubourg, aucune extension nouvelle. Toutefois, entre 1577 et 1589, Daniel Specklin, le célèbre ingénieur strasbourgeois, avait entouré la ville d'une belle ceinture de fortifications. Quand Vauban arriva à Strasbourg, quelques jours après Louvois, il put reconnaître dans les travaux de son devancier l'œuvre d'un précurseur. Il la compléta et la mit en accord avec les inventions de son propre génie. Louis XIV en personne, à peine entré dans la ville, était monté à cheval « pour aller faire tracer les lignes de la circonvallation autour de la place où il fait bâtir la citadelle ». Celle-ci fut achevée en 1687, et c'est la ville, cette fois, qui frappa une médaille, pour l'offrir au roi : Louis XIV assis sur son trône, tendant une couronne crénelée à la ville de Strasbourg agenouillée à ses pieds. Il existe même un piquant récit des visites dont cette remise fut l'occasion pour le représentant de la ville, lorsqu'il lui fallut, à Versailles,

après l'hommage du premier exemplaire au roi, distribuer d'autres exemplaires, moins lourds de deux onces, en or ou en argent, au Dauphin, à Louvois, à son fils, le marquis de Barbezieux, et à son premier valet de chambre, « qui en demandait une », à Mgr. le Contrôleur général, au R. P. de La Chaise, à M. Pellisson, à M. l'Evêque de Meaux, à Mgr. le Chancelier, à M. Dufresnoy, « qui est le premier commis », plus quelques autres « dans les bureaux de ces Messieurs », — car « il ne faut pas faire de jalouxies », « pour peu de chose on contente les gens », et toutes « ces personnes nous peuvent par là vouloir du bien ».

La citadelle pentagonale de Vauban, l'esplanade qui la reliait à la ville (huitième et neuvième agrandissements) furent les dernières modifications apportées, jusqu'en 1870, à la configuration extérieure de Strasbourg.



Cathédrale : le Portail de l'Horloge.

Cliché de l'Œuvre Notre-Dame.

II

LES ÉGLISES LA CATHÉDRALE

Quatre siècles de foi et de labeur ont dressé, ajouré, sculpté cette immense et gracieuse masse de grès rose qu'on aperçoit de toute la ville et qu'on est surpris de découvrir soudain au détour de la rue qui aboutit à ses pieds. Un temple païen, de Mars ou d'Hercule, s'élevait-il à cette même place ? puis, une première église chrétienne au IV^e siècle, détruite au V^e, qu'aurait relevée Clovis après la victoire de Tolbiac ? Autant de séduisantes incertitudes. Nous possédons du moins un témoignage littéraire curieux de l'époque carolingienne : dans un poème dédié à Louis le Débonnaire (826), un moine d'Aquitaine, exilé à Strasbourg, décrivit le temple déjà brillant consacré à Marie : « *Virgo Maria, tibi quo templaque*

dicata nitescunt »... Mais une impitoyable succession d'incendies, de pillages et de coups de tonnerre ne laissa rien subsister, semble-t-il, de l'église chantée en vers latins par Ermoldus Nigellus.



Cathédrale : le Pilier des Anges.

Cliché de l'Œuvre Notre-Dame.

Au contraire, de la nouvelle église commencée en 1015 par l'évêque Wernher, peut-être reste-t-il quelques souvenirs dans la crypte. Celle-ci paraît, en effet, remonter en partie au XI^e siècle, les deux travées de l'est étant considérées comme les plus anciennes : les chapiteaux des colonnes, à feuillages plats, à figures bizarres de monstres ou de lions, dans ces deux travées, à forme de « pénétration d'un cube et d'une sphère », dans les

autres, la base presque attique des premières colonnes, la griffe, bien que très simple, commençant, dans les secondes, à ménager la transition du tore circulaire à la plinthe carrée, marquent avec une suffisante précision les changements de tradition artistique survenus au cours de la construction.



Cathédrale : le Portail roman.

Cliché Bergeret.

Le chœur, le transept sont un peu moins anciens.

Le mur qui forme le fond de l'abside, plat dans sa partie extérieure, demi-circulaire à l'intérieur, date, il est vrai, du XII^e siècle et du début du XIII^e ; mais les arcatures centrale et latérales qui ornent le pourtour du chœur, ne sont qu'une restauration entreprise au milieu du XIX^e siècle pour reconstituer cette ornementation dans son état primitif, vaguement reconnu sous les plâtres et les lambris des XVII^e et XVIII^e siècles ; plus récentes encore (1877-79) les peintures de l'abside (le Couronnement de

Marie, la Croix entourée des Apôtres, etc..., imitations de mosaïques byzantines), — ainsi que celle qui domine, à l'entrée du chœur, tout en haut, sur une vaste surface murale; le vaisseau central de l'église (Jugement dernier).

Quant au transept, la construction n'en fut sans doute commencée que vers le milieu du XII^e siècle, et les travaux se prolongèrent environ cent ans. Deux immenses colonnes, qui divisent les grands arcs laté-



Cathédrale : entrée de la chapelle Saint-André.

Cliché Bergeret.

raux du chœur, l'énorme pilier rond à chapiteau octogone qui leur fait suite dans le bras nord du transept, enfin, dans le bras sud, le célèbre Pilier des Anges, forment une ligne droite qui partage le transept en deux nefs dans toute sa longueur. Ce dernier pilier est particulièrement remarquable. Garni de quatre colonnes engagées entre lesquelles s'élèvent, par étages, les quatre Evangélistes (avec leurs attributs traditionnels figurés sur les quatre socles correspondants), plus haut, quatre anges sonnant de la trompette, puis, au sommet, le Christ, et trois anges portant les instruments de la Passion, le Pilier des Anges représente un Jugement dernier en raccourci. Par la pureté des lignes, par la grâce ondoyante des draperies, ces statues sont d'admirables

exemplaires de la sculpture française du XIII^e siècle (environ 1230-50).

Dans l'autre bras du transept, au mur de l'est, le Portail roman continue à étonner les critiques : portail de la chapelle voisine, avant que

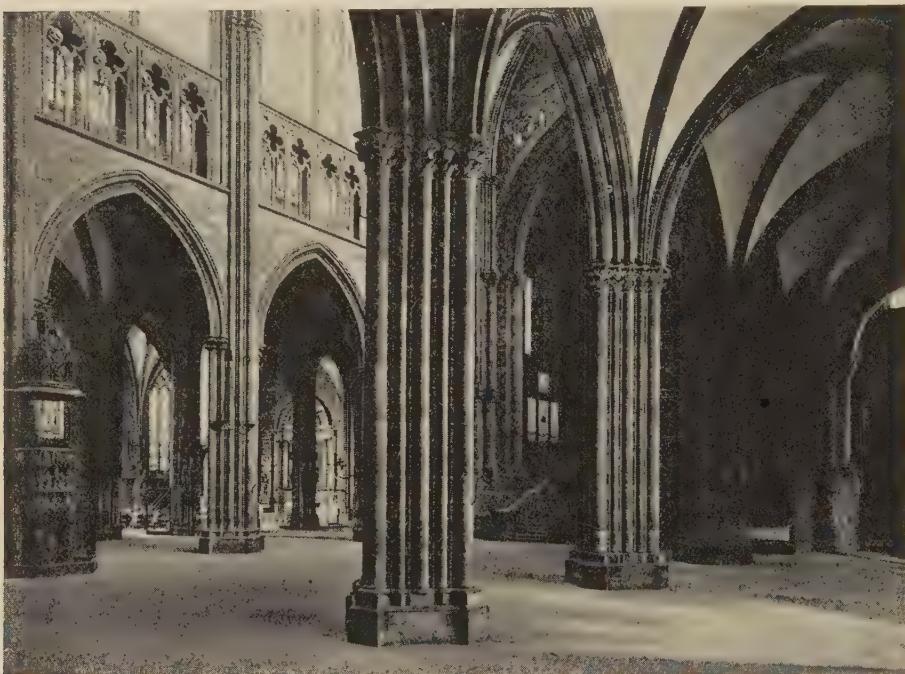


Cathédrale : la nef.

Extrait de : *La Cathédrale de Strasbourg*,
D.-A. Longuet, éditeur.

fussent achevés le transept et la nef ? porte de communication avec le cloître ? vaste et riche encadrement pour un baptistère ou pour un autel ? personne ne saurait dire avec certitude quelle fut, en cet endroit, sa destination réelle, mais tout le monde s'accorde à admirer cette élégante et mystérieuse ligne de chapiteaux aux dessins liés soit par des rubans, soit par des chimères entrelacées.

Avec les chapelles contiguës au transept, nous commençons à nous éloigner des temps précédents. En vérité, celle qui touche au bras sud, la chapelle Saint-André, offre encore tous les caractères de la même époque (fin du XII^e — commencement du XIII^e siècle) ; de même les deux voûtes cintrées par lesquelles on y pénètre du bras du transept, ainsi que les chapiteaux où retombent ces pleins cintres. Mais l'autre chapelle, celle qui s'ouvre dans le bras nord, la chapelle Saint-Jean-Baptiste (en clé de



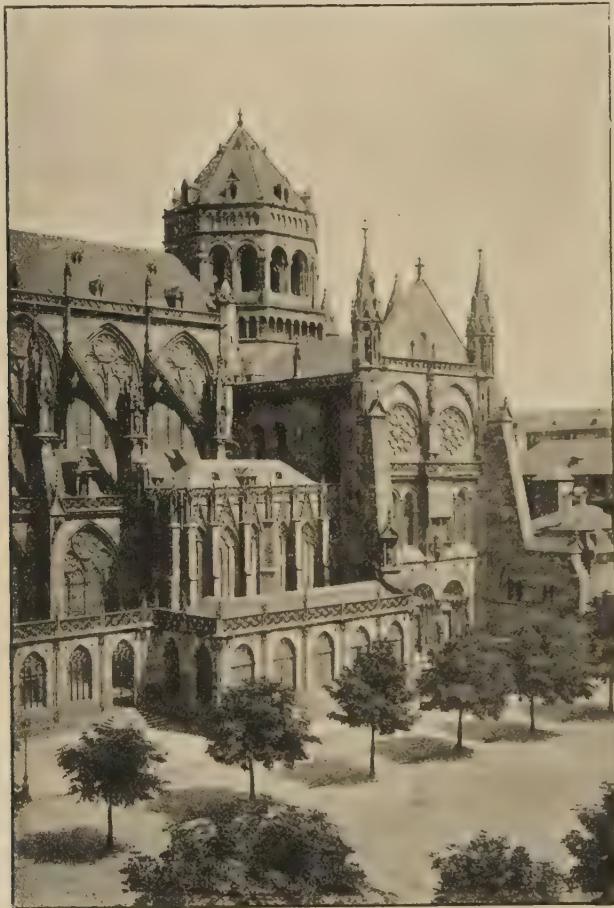
Cathédrale : la nef, vue de la nef latérale sud.

Cliché de l'Œuvre Notre-Dame.

voûte, une figure de saint Jean-Baptiste avec l'Agneau, contournée de l'inscription : *S. Iohnes. Bapt. Eccle. Agnus. Dei.*), contemporaine, dans son premier état, de la chapelle Saint-André, fut rebâtie un peu plus tard, au milieu du XIII^e siècle. Au reste, ces chapelles communiquent, à l'est, avec la galerie du séminaire appelée cloître, par deux portes dont les formes extérieures (sur la galerie) révèlent plus nettement encore cette différence de date : celle du sud (chapelle Saint-André), beau portail de pur style roman, trois épais boudins en plein cintre retombant directement, sans l'intermédiaire d'aucun chapiteau, sur des bases à fortes griffes ; celle du nord (Saint-Jean-Baptiste), en tiers point contournant

un arc tréflé, qui repose sur de fines colonnes à chapiteaux de crochets de feuillages.

D'autres modifications et additions sont manifestement postérieures, et l'on n'en parle à cette place que pour la commodité du visiteur.



Cathédrale : la tour octogonale du chœur, le croisillon sud
et le portail de l'Horloge.

Ainsi, du côté de la chapelle Saint-André, au-dessus de la double voûte qui conduit du transept à la chapelle, une balustrade du xv^e siècle, où s'appuie, vers le chœur, un personnage en costume du temps, le visage curieusement tendu vers le Pilier des Anges ; puis, sur la surface murale entre la balustrade et les voûtes, une Naissance du Christ, peinture de la fin du xv^e siècle ou du début du xvi^e, due peut-être à un

élève de Martin Schoengauer. (Pour l'Horloge astronomique, voir plus loin, p. 45.)

Dans l'autre chapelle (Saint-Jean-Baptiste), au fond, à droite le tombeau de l'évêque Conrad de Lichtenberg (mort en 1299) est probablement

l'œuvre d'Erwin de Steinbach, l'architecte de la façade occidentale de la cathédrale, qui fut entreprise sous l'épiscopat de Conrad. Tout au pied du tombeau, contre le mur de l'est, — difficile à voir, mais d'une expression curieuse une fois qu'on a pu la saisir du regard, — une statuette, assise et comme repliée sur elle-même, la tête pensive, appuyée sur le coude, semble représenter Erwin et « signer » son œuvre. Lui-même fut inhumé dans une petite cour attenante à l'église, où l'on a retrouvé, au commencement du XIX^e siècle, son épitaphe, sur la partie inférieure d'un des contreforts de la chapelle.

Nouveau progrès, à la fois dans le temps, l'espace et le style. Commencée au milieu du XIII^e siècle, la nef s'est achevée par la clôture des voûtes en 1275. Elle se compose de sept travées (plus le narthex à trois travées). Les fortes nervures des voûtes, purement gothiques, se croisent sur des clés ornées de feuillages et de têtes; dans la travée du centre, sur un oculus de grand diamètre. Les piles, qui rappellent exactement celles de la basilique de Saint-Denis, sont quadrangulaires, posées diagonalement et constituées par des colonnes en faisceau: parenté entre les deux églises, que d'autres

Cathédrale : l'Église, ou le Nouveau Testament.

Cliché de l'Œuvre Notre-Dame.

détails soulignent encore. Les bas côtés qui accompagnent la nef sur toute sa longueur, sont flanqués chacun, à l'est, d'une chapelle latérale. Dans l'angle du bas côté avec le bras sud du transept, c'est la chapelle Sainte-Catherine, construction oblongue (1331-1349, — les courbes flamboyantes des voûtes sont une réfection de deux siècles postérieure), avec un beau bas-relief de la Mort de la Vierge, au mur du sud (1480).



Dans l'angle du bas côté avec le transept nord, c'est la chapelle paroissiale (Saint-Laurent, primitivement : Saint-Martin), construite en 1515-1520.

Ce développement simultané des travaux et des époques de construction, de l'est à l'ouest et du XI^e au XIV^e siècle, — auquel nous avons adapté notre promenade à l'intérieur de l'église —, ne se marque pas, à l'extérieur, par une correspondance moins régulière et des signes moins apparents.

Le portail le plus ancien est celui du croisillon sud : le portail de l'Horloge. Il est composé de deux portes juxtaposées, en plein cintre, qui correspondent à la division du transept en deux nefs. Entre ces deux portes, la figure (entièvement refaite) du roi Salomon, assis, en costume royal ; au-dessous de lui, comme support, l'enfant disputé par les deux mères.

De chaque côté du portail s'élèvent les statues justement célèbres de l'Ancien et du Nouveau Testament, admirables types de la statuaire française du XIII^e siècle. L'Église est à gauche, debout, couronnée, les cheveux ondulant jusqu'aux épaules ; elle tient dans la main gauche le calice, appuyé au corps, dans la main droite la croix processionnelle. Sa robe, serrée à la taille par une ceinture, descend jusqu'aux pieds en longs plis ; un manteau, retenu sur la poitrine par une agrafe, lui couvre les épaules. Elle regarde à droite, vers la Synagogue, d'un air assuré, fière de sa victoire, non sans quelque douceur compatissante. Au côté opposé du portail, la Synagogue, les yeux bandés, la tête penchée, sans couronne, la lance brisée en quatre tronçons dans le bras droit, la main gauche retenant avec peine les tables de la Loi qui lui échappent : c'est la Loi vaincue, en face de la Loi triomphante. Dans l'une et l'autre, même harmonie des lignes, même souplesse du corps, même grâce ondoyante, — et même simplicité de moyens : les corps également droits, mais l'un solidement



La Synagogue,
ou l'Ancien Testament.
Cliché de l'Œuvre Notre-Dame.

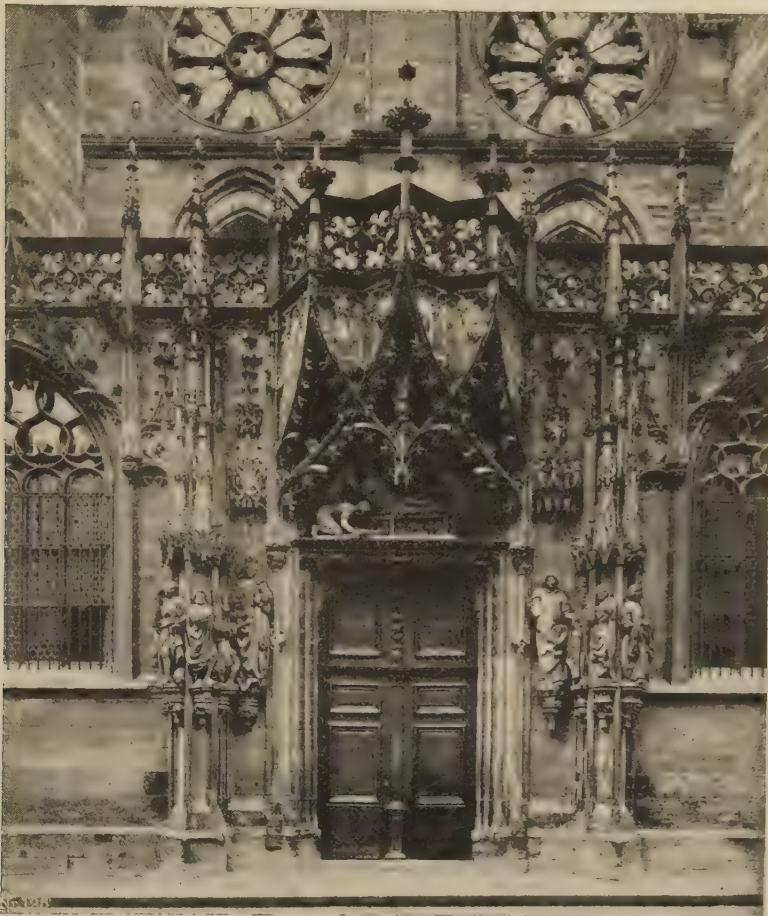
appuyé sur la croix, l'autre affaissé, la hampe brisée ne le soutenant plus ; la tête, droite chez l'une et qui ne craint pas un regard contraire, baissée chez l'autre, et qui s'accorde avec l'abattement qu'indiquent les membres las.

Les tympans des deux portes sont partagés chacun en deux zones sculptées. Le relief supérieur de la porte de gauche est également une œuvre très connue : la Vierge mourante, entourée des Apôtres, Jésus, la tête auréolée d'un nimbe crucifère et penché vers la Vierge, faisant de la main droite le signe de bénédiction, et, de la main gauche, tenant une petite figure habillée d'une longue robe et les mains jointes, qui, suivant l'habitude des sculpteurs et des peintres du moyen âge, représente une âme, ici, l'âme de la Vierge. L'autre relief supérieur, celui de droite (beaucoup de morceaux refaits), est traité dans le même style et représente le Couronnement de la Vierge. Les deux reliefs inférieurs, également refaits, offrent un intérêt beaucoup moindre ; ils représentent, l'un, les Apôtres conduisant au sépulcre le corps de la Vierge, l'autre, l'Assomption.

Au-dessus du portail, la construction et l'ornementation se sont poursuivies plus tard : un deuxième étage avec quatre fenêtres en tiers point, puis un troisième étage limité en haut et en bas par deux balustrades de la fin du XV^e siècle, enfin un fronton triangulaire entre deux piliers octogonaux ; — et, au milieu de cette succession d'étages, de bas en haut, prolongeant la ligne verticale commencée à l'étage inférieur par la statue du roi Salomon : la Vierge debout avec l'Enfant, le cadran de l'Horloge, et saint Arbogast évêque. Au pied du contrefort de droite, la statue d'Erwin, au pied du contrefort de gauche, celle de sa fille Sabine, œuvres modernes, l'une et l'autre (de Ph. Grass).

Le portail correspondant (extrémité nord du transept) date de la même époque, encore qu'il ne laisse point apparaître dès l'abord son âge véritable. En effet, un avant-corps du XV^e siècle le déguise au premier coup d'œil, et l'on ne devine cette superposition qu'en voyant se dégager, au-dessus de lui, deux fenêtres en tiers point, deux roses à arcatures rayonnantes, toute la partie supérieure du mur roman du transept. Le portail connu sous le nom de portail Saint-Laurent, avec ses statues de la Vierge portant l'Enfant, des trois rois, de saint Laurent couvert d'une longue chasuble, avec son large dais abritant une représentation du martyre, le saint à demi étendu sur le gril entre ses deux bourreaux (réfection moderne), le portail Saint-Laurent est une addition par laquelle l'ancien portail extérieur se trouve reculé à l'intérieur.

La façade occidentale s'étend sur une largeur de quarante-cinq mètres ; sa hauteur est de soixante-six mètres, jusqu'à la plate-forme. Deux galeries la divisent en trois étages, une troisième borde en saillie la plate-forme supérieure : seuls arrêts horizontaux dans l'immense jeu de

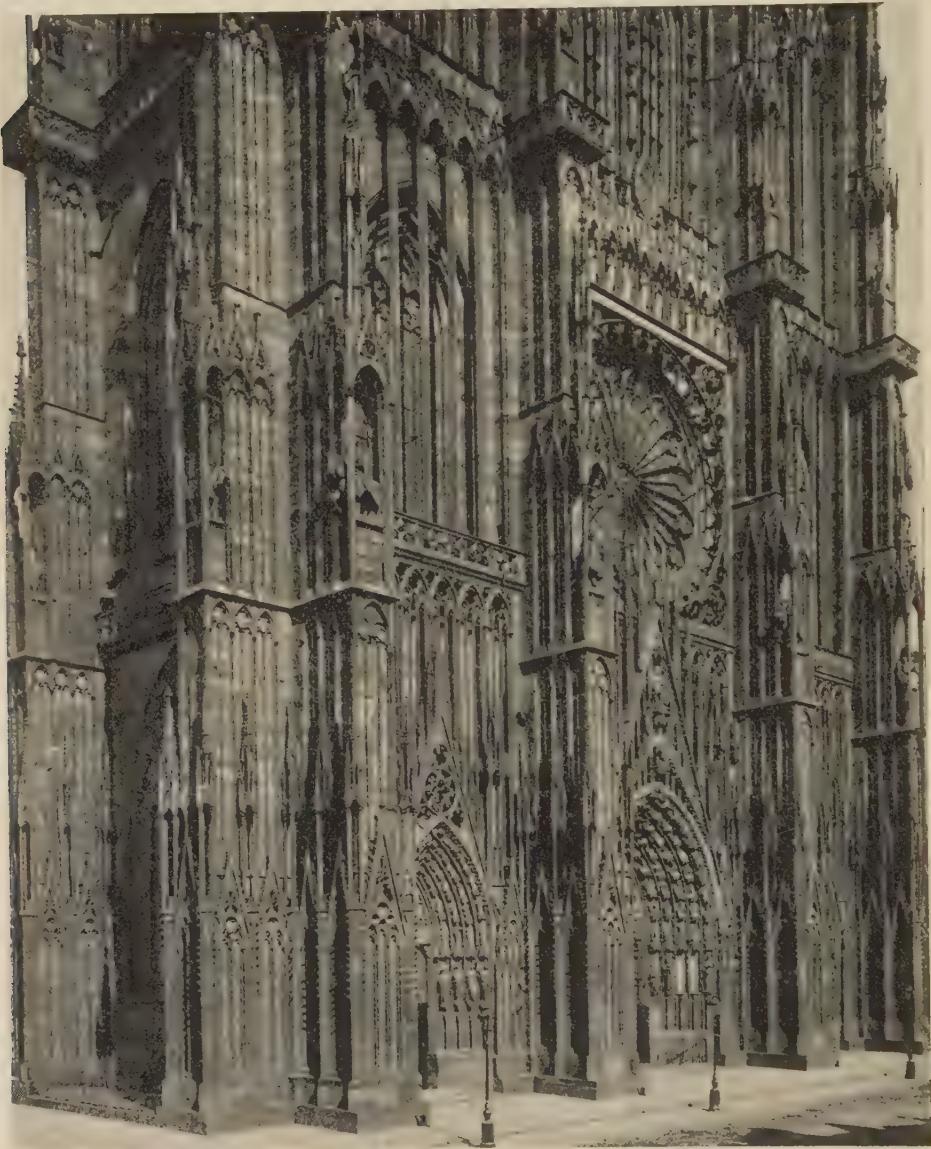


Cathédrale : le Portail Saint-Laurent.

Cliché A. R. d'Architecture.

lignes verticales qui monte du sol à la plate-forme et se continue par la tour du nord jusqu'à l'extrémité de la flèche. Tous les détails de la structure concourent à éléver le regard, à donner cette impression de hauteur à la fois imposante et légère. La façade occidentale est l'œuvre d'Erwin de Steinbach, dont le nom demeure comme celui du plus illustre des maîtres qui ont travaillé à la cathédrale et comme une sorte de symbole

du labeur commun de tant de générations. C'est le 2 février 1276, quelques mois après l'achèvement de la nef, que furent jetés solennellement



Cathédrale : la façade occidentale, jusqu'au deuxième étage.

Cliché de l'Œuvre Notre-Dame.

les fondements de la façade. Quand Erwin mourut, en 1318, la construction dépassait le deuxième étage des tours. Elle ne se présentait d'ailleurs point dans sa forme actuelle. L'espace entre les deux tours restait vide, les



La Cathédrale.

Cliché de l'Œuvre Notre-Dame.

troisièmes étages des tours étant isolés l'un de l'autre, sans le lourd massif de maçonnerie qui les réunit l'un à l'autre (1365) cinquante ans

après la mort d'Erwin : c'est à ce moment, en effet, qu'on renonça — pour des raisons mal connues — à prolonger en une flèche pyramidale, selon le projet primitif, *chacune* des deux tours ; par suite, la nécessité du massif intermédiaire s'imposait, si l'on voulait donner un appui plus solide à celle des deux qui supporterait l'unique flèche et éviter, en même temps, que l'autre ne parût disgracieusement amputée.

Dès lors se dessinait l'aspect définitif de la cathédrale. En 1384 fut édifié, au-dessus de la coupole du chœur, un vaste couronnement à huit pignons, connu sous le nom de *mitre* ou de *bonnet d'évêque* (remplacé, en 1759, après divers projets plus artistiques — dont un du célèbre architecte Blondel —, par une simple toiture octogonale en cuivre ; le couronnement actuel date de 1878). Entre 1399 et 1419, Ulrich d'Ensisingen poussa la construction de la tour du nord jusqu'au haut des longues baies qui en constituent le premier étage au-dessus de la plate-forme. Jean Hültz y ajouta le petit étage supplémentaire au-dessus de l'arc des hautes fenêtres, et c'est lui qui acheva la flèche, la conduisit à la hauteur actuelle (142 mètres depuis le pied de la façade) : en 1439, le 24 juin, jour de la Saint-Jean-Baptiste, on posa la croix et le bouton sur lequel s'éleva la statue de la Vierge (descendue plus tard — et, depuis, refaite — au portail de l'Horloge).

Revenons au sol. L'église s'ouvre ici (façade occidentale) par trois portails.

De chaque côté du portail central, les statues des Prophètes (fin du XIII^e et premier tiers du XIV^e siècle). Le tympan — en quatre registres, dont le supérieur est complètement refait — représente la vie du Christ depuis l'entrée à Jérusalem jusqu'à l'Ascension. — Au premier registre : le Christ, sur son âne, approche de la porte de Jérusalem, où trois hommes l'attendent ; un quatrième, monté sur un arbre, regarde. De l'autre côté de la porte, et séparée par elle du premier tableau, la Cène. Puis, le Christ arrêté ; le Christ devant Pilate, lequel lève la main droite et semble détourner les yeux : geste et physionomie expriment son indifférence. Dernier tableau à l'extrémité du registre : le Christ à demi nu, les poignets liés autour d'une mince colonne, est fustigé par deux valets de bourreau. — Au deuxième registre, on voit d'abord le Christ, debout, entre deux personnages qui posent sur son front la couronne d'épines ; l'un d'eux porte le chapeau à longue pointe, ce *pileus cornutus*, sorte d'entonnoir renversé, qui était la coiffure imposée aux Juifs, dans le nord-est de la France et ailleurs, jusqu'au XV^e siècle — et dont on retrouve plus d'une représentation dans la cathédrale —. Jésus s'avance, la démarche

alourdie par le poids de la croix, sur laquelle tirent, par-devant, un Juif, pareil à celui de la scène précédente, et une femme, qui tient trois gros clous dans sa main gauche. Voici, au centre du tympan, Jésus sur la croix, la tête penchée sur le cercueil ouvert d'Adam étendu à ses pieds : les artistes du moyen âge, suivant en cela les théologiens, aimait à voir le Nouveau Testament annoncé par l'Ancien, et le squelette devant Jésus crucifié rapprochait ainsi, selon le symbolisme cher à ce temps, le Père de l'ancien monde et Celui du nouveau, l'humanité perdue par la faute de l'un, rachetée par la mort de l'autre. Derrière le Christ, l'Eglise et la



Cathédrale : les deux premiers registres du tympan du portail central.

Cliché de l'Œuvre Notre-Dame.

Synagogue rappellent l'attitude des deux belles statues que nous avons vues au portail sud. A côté de l'Eglise, la Vierge, le visage tourné vers la croix que l'Eglise tient dans sa main droite ; à côté de la Synagogue, Jean, la tête appuyée dans la main droite, l'Evangile dans la main gauche. Vient ensuite la Descente de croix, puis la Résurrection, les trois soldats dormant au-dessous du sarcophage, un ange assis au bord, comme sur la margelle d'un puits, et montrant aux Saintes Femmes le linceul vide. — Au troisième registre, la mort de Judas, — des monstres qu'engloutit la gueule ouverte de l'enfer, — Eve et Adam, nus tous deux, s'éloignant de l'enfer, entraînés par le Christ, — puis Madeleine à genoux et le Christ faisant le geste de défense, puis saint Thomas incrédule touchant ses plaies. — Au quatrième registre, les Apôtres à genoux, Marie et Jean debout, les anges, le Christ qui s'élève au ciel. Le réalisme de cette

œuvre s'affirme par de nombreux traits : des gestes et des physionomies très vivants, comme l'indifférence de Pilate ou le *Noli me tangere* de Jésus, comme le Juif et la femme aux trois clous tirant sur la croix, comme les soldats dormant sous le sarcophage vide ; plus encore, les costumes des personnages, le Christ sans nimbe, et cette porte de ville où l'on va recevoir le Seigneur, et cette maisonnette où saint Thomas vient chercher la certitude : tout un rappel de la mise en scène des *Mystères* contemporains.



Cathédrale : le Séducteur, et une des Vierges folles,
au portail latéral sud.

Cliché de l'Œuvre Notre-Dame.

Les cinq voussures (refaites) qui entourent le tympan, représentent des scènes et des personnages divers de l'Ancien et du Nouveau Testament.

Le trumeau du portail est orné d'une statue de la Vierge, couronnée, portant l'Enfant dans ses bras, œuvre moderne du sculpteur Grass.

Les portails latéraux sont plus étroits que le portail central ; douze statues décorent chacun d'eux, tandis qu'en voit quatorze au portail central.

Le portail latéral nord est celui des Vertus et des Vices.

Ces figures, comme les Prophètes du portail central, comme les Vierges sages et les Vierges folles du portail latéral sud, datent d'entre 1290 et 1330 environ. Dans la statuaire des cathédrales, la représentation des Vertus a commencé par des types nettement caractérisés ; elles avaient l'air de combattre réellement pour vaincre ; peu à peu, avec la victoire, elles paraissent plus assurées et plus calmes : ainsi, les statues de Strasbourg jouent avec leurs lances plutôt qu'elles ne s'en servent, et, sauf deux ou

trois, les Vices qu'elles écrasent sont plutôt des attributs que des monstres vaincus ; si douce est la lutte que plus d'une parmi ces Vertus ressemble aux Vierges de l'autre portail latéral.

Le tympan (réfection moderne) représente l'Adoration des Mages, le Massacre des Innocents et la Fuite en Egypte, au sommet, la Présentation de Jésus.

Le groupe des Vierges sages et des Vierges folles du portail latéral sud se rattache visiblement, comme celui des Vertus, à la statuaire française. D'un côté, les Vierges folles et, à leur droite, le Séducteur, souriant et fanfaron, dont on ne se défierait pas si l'on n'apercevait derrière son dos les serpents du vice ; de l'autre, les Vierges sages, et, à leur droite, l'Epoux. Les piliers sur lesquels se dressent ces douze statues se terminent en haut, sous les coussins où s'appuient les pieds des Vierges, par des cubes engagés. Sur les faces des cubes, on peut suivre les douze mois du calendrier : dans les médaillons de droite, les signes du zodiaque, dans les médaillons de gauche, des scènes de la vie correspondant aux mois. Au-dessous du Séducteur, le Verseau, signe de janvier, — et un homme à table; puis, les Poissons (février), — et un homme qui se chauffe les pieds; le Bélier (mars), — et un homme qui coupe la vigne, et ainsi de suite.

Dans le tympan (refait) : la Résurrection des Morts, la Séparation des justes et des réprouvés, le Christ en Juge du monde.

Deux gâbles, l'un dans l'autre, surmontent le portail. Au milieu, le



Cathédrale : l'Époux, et une des Vierges sages,
au portail latéral sud.

Cliché de l'Œuvre Notre-Dame.

roi Salomon assis sur son trône, — et, au-dessus du dais qui le couvre, une Vierge assise avec l'Enfant debout sur ses genoux. Sur les degrés qui ornent le gâble inférieur, douze lions échelonnés assurent la garde du trône royal. A la hauteur où vient de finir le gâble supérieur du portail central, au-dessus de la Vierge assise, passe une légère corniche où s'appuie le bord inférieur d'un cercle de fleurs de lis dont la pointe est dirigée vers l'intérieur du cercle : c'est la parure extérieure de la grande rosace,



Cathédrale : une des scènes du calendrier, au portail latéral sud.

Cliché de l'Œuvre Notre-Dame.

qui, en retrait, étale ses seize feuilles géminées, autour d'une petite rose à cinq lobes comme centre.

Les statues qui environnent la rose sont modernes ; presque toutes sont des restaurations. — Au-dessous de la rose, dans les contreforts évidés, le long de la corniche et de la balustrade entre l'étage inférieur et le deuxième étage, les statues équestres (en commençant par le nord) de Clovis, Dagobert, Rodolphe de Habsbourg (refaites en 1811-1813) et Louis XIV (celle-ci plus récente encore : exécutée pour la première fois sous la Restauration), couvertes par des dais que surmonte une cigogne à l'extrême bouton de leur pignon. — Au-dessus de la rose, la Galerie des Apôtres : les douze Apôtres dans des niches ; dans la niche du centre, la Vierge ; tous, la Vierge et les Apôtres, ont les regards tendus vers le Christ qui s'élève au-dessus de la niche de la Vierge, dans une auréole

elliptique, tenant la croix de la main gauche, bénissant de la main droite ; sur les niches, des anges musiciens ; — puis, continuant à vivifier la vaste surface du massif intermédiaire qui relie les tours, Marc et Mathieu, Jean et Luc, Ezéchiel et Jérémie, et la Vierge et saint Jean-Baptiste, et, de nouveau, le Christ en Juge du Monde.

Les tours présentent, au-dessous de la première balustrade, sur la face nord et sur la face sud, deux frises curieuses de la fin du XIII^e ou du

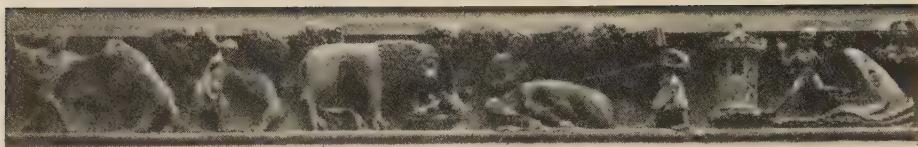


Cathédrale : une des scènes du calendrier, au portail latéral sud.

Cliché de l'Œuvre Notre-Dame.

début du XIV^e siècle. A l'intérêt artistique de ces petites scènes qui se suivent sans interruption, où s'agit, avec beaucoup de fermeté dans le dessin et de vie dans l'exécution, tout un petit monde d'êtres humains, d'animaux et de monstres, s'ajoute un intérêt symbolique puissant : la cathédrale est vraiment un livre d'images pour le peuple, où il se retrouve lui-même par endroits, où il retrouve surtout la religion que lui enseigne, à l'intérieur de l'église, la parole du prêtre, tantôt « préfigurations » du Nouveau Testament par l'Ancien, tantôt simples illustrations de la tradition religieuse empruntées à la nature visible.

La frise du sud apparaît, dans la plupart de ses tableaux, plus simplement humaine. Sans doute l'artiste s'est-il appliqué, par endroits, à rappeler les péchés capitaux : deux jeunes gens se prennent aux cheveux, littéralement, pour une querelle de jeu : péché de colère, — un homme



Cathédrale : la frise symbolique nord (première moitié).

sur des pieds de taureau fait danser un chien ou un ours au son du tambourin : la danse défendue par l'Église? — un homme qui se tâte le ventre, entre deux monstres qui n'ont pas l'air de le prendre en pitié : péché de gourmandise? (ou peut-être, suivant une hypothèse médicale récente, gestes et symptômes de l'*hypocondriaque zoopathie*?)

La frise du nord se prête davantage, semble-t-il, à l'interprétation symbolique, encore que toutes ces énigmes ne soient pas jusqu'à présent résolues ; mais, pour quelques-unes, le sens en est, d'ores et déjà, très clair. Par exemple, les diverses Résurrections. La troisième scène de la frise : un lion debout sur trois pattes, la tête tendue vers ses trois lionceaux, que sa quatrième patte protège ; c'était une croyance fort répandue au moyen âge, qu'en naissant les petits du lion dormaient trois jours et trois nuits, au bout desquels le père les réveillait par le bruit de ses rugissements ou la caresse de son haleine ; la véritable naissance après ces trois jours et ces trois nuits, c'est la Résurrection du Christ. Ou bien, d'une façon plus précise encore, le cinquième de ces tableaux : au pied d'un mur, Jonas sortant de la baleine, laid et décharné : symbolisme n'exclut pas réalisme, et Jonas vient de passer trois jours et trois nuits d'angoisse et de jeûne ; il s'élançait, enfin délivré, debout, les bras à demi étendus et dirigés vers le ciel. Symbolisme d'autant plus certain que le Christ (— qui figure, d'ailleurs, nimbé et bénissant, un peu au-dessus de la baleine —) s'est appliqué ce type à lui-même : « *Sicut enim fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus et tribus noctibus, sic erit Filius Hominis in corde terræ tribus diebus et tribus noctibus* » (Evang. Math., XII, 40).

Les arcades en style gothique, qui longent les côtés de la cathédrale,



La frise symbolique sud (première moitié).



La frise symbolique nord (deuxième moitié).

ont été construites au XVIII^e siècle — conception artistique originale pour cette époque — « dans un goût analogue au reste de l'édifice ». C'était, à l'origine, « une enveloppe » destinée à « ôter l'accès aux croisées », à « éviter les ordures dans les angles », à « masquer le trop uni du sou-bassement », et surtout à former devanture uniforme pour les boutiques rebâties (aujourd'hui disparues) à la place des vieilles échoppes (buvette d'eau-de-vie, faiseur de chaises de paille, fripier, tailleur, passementier, boutonnier, marchand de pots de terre à la foire....) qui jusqu'alors se pressaient en désordre autour de la cathédrale.

Parmi les vitraux qui égayaient l'immense vaisseau de leurs pieuses et instructives clartés, les plus intéressants datent du XIII^e et du XIV^e siècles. Ce n'est point le lieu d'en donner la nomenclature détaillée. Qu'il suffise de signaler ici : dans le bras sud du transept, au mur de l'est, au-dessus de l'entrée de la chapelle Saint-André, un saint Christophe de huit mètres de haut, portant l'Enfant Jésus dans le bras gauche replié, la plus grande figure sur vitrail que l'on connaisse ; — aux fenêtres du bas côté nord, la série des rois, la quatrième de ces fenêtres (l'avant-dernière près du chœur) réunissant côté à côté Charles Martel, père de Pépin le Bref (les noms lisibles dans la circonférence du nimbe : *Karolus dictus Martel Pater Bippini*), Charlemagne (*Karolus Magnus rex*), Pépin (*Rex Bippinus Pater Karoli*), Louis le Débonnaire (*Ludovicus rex filius Karoli*) ; — aux fenêtres du bas côté sud, des groupes de scènes sacrées : la vie de la Vierge (le groupe le plus proche du chœur), puis la vie du Christ, puis la Passion, enfin les scènes qui ont suivi la mort du Christ, et, dans la dernière fenêtre, le Jugement dernier.



La frise symbolique sud (deuxième moitié). Clichés de l'Œuvre Notre-Dame.

La chaire, adossée au troisième pilier du côté nord, fut construite en 1486. Chaire en pierre, dans le style gothique fleuri du XV^e siècle, elle repose sur un pilier octogone central entouré de six colonnettes qui la soutiennent aux angles. Sur les faces du pilier, dans des niches abritées par des dais, les statuettes de la Vierge et des quatre Evangélistes : des saints, des martyrs, des Pères de l'Église, sur la face extérieure des colonnettes. Le corps même de la chaire présente, au centre, le Christ sur la croix, entre la Vierge et saint Jean, entouré des Apôtres, toujours dans des niches ; aux colonnettes de séparation de ces niches, des anges avec les instruments de la Passion.

Le portail roman du croisillon nord abrite le baptistère, œuvre curieuse de la même époque fleurie (1453).

Le maître-autel est une reconstitution (1807-1809) plus modeste de celui qu'avait élevé Joseph Massol, l'architecte du Château des Rohan, en 1765 — et que nous rappelons ailleurs, ainsi que l'autel de la chapelle paroissiale (Saint-Laurent). Parmi les autres, on remarque particulièrement l'autel à triptyque du XVI^e siècle, qui se trouve au pied du chœur (dans la nef, au sud).

Les plus anciennes orgues de la cathédrale, aujourd'hui disparues, remontaient au milieu du XIII^e siècle ; mais c'est un buffet du XV^e siècle qui renferme les orgues actuelles. Celles-ci ont été construites en 1713, par André Silbermann. Elles sont provisoirement démontées, depuis qu'on a entrepris, à proximité de la place qu'elles occupaient, les travaux du pilier.

A la partie inférieure du buffet d'orgue se trouva longtemps placée une grande figure de bois sculpté et peint, représentant Samson et le lion ; sur des consoles, de chaque côté de l'orgue et un peu plus haut que la première, deux autres figures représentaient, l'une, un héraut avec une trompette à la main, l'autre, un bourgeois barbu, le chef couvert d'un bonnet rouge et blanc, couleurs de la ville. Ces *Roraffen* (sans doute de deux mots du haut allemand : *rôren* ou *rêren*, crier, bramer, et *Affe*, singe, poupée grotesque, — fréquent dans cette dernière acception au moyen âge) étaient articulés, et, de l'orgue, on pouvait aisément les manœuvrer par des fils. Le jour de la Pentecôte, quand les paysans des environs arrivaient en procession à la cathédrale, à peine le cortège avait-il franchi le seuil, que les Roraffen s'agitaient : Samson ouvrait et fermait la gueule de son lion, le héraut faisait le geste d'emboucher sa trompette, et le troisième personnage, non content de remuer tête et bras, lançait des quolibets sur la foule.

Les travaux qui obstruent depuis quelques années le narthex, modifient provisoirement la perspective de la nef. Ils ont pour objet la consolidation du premier pilier de la nef, par le moyen d'une armature destinée



Cathédrale : la chaire.

Cliché Lévy.

à soutenir le corps du pilier, tandis qu'on procède au remplacement de ses fondations.

Dans le bras sud du transept se trouve la célèbre Horloge astronomique. Deux horloges avaient attiré déjà sur la cathédrale la curiosité universelle, l'une, construite en 1352, dont le défaut d'entretien finit par paralyser le mouvement, l'autre, en 1571, qui fonctionna jusqu'en 1788.

Au XIX^e siècle, J.-B. Schwilgué reprit l'idée de ses prédecesseurs et la réalisa avec tous les perfectionnements d'une science mécanique approfondie (1838-42).

Au bas du monument, une sphère céleste indique le *temps sidéral*. Derrière elle, le soubassement du buffet de l'horloge, divisé en trois compartiments : au milieu, le *calendrier* ; d'un côté (à gauche du spectateur), le *comput ecclésiastique* ; de l'autre (à droite), les *équations solaires et lunaires*. La corniche, au-dessus du soubassement, est percée, au milieu, d'une ouverture par où l'on voit apparaître sur une saillie, successivement, les sept jours de la semaine sous la forme de sept divinités traînées par des chars antiques : Diane, le Lundi ; Mars, le Mardi ; Mercure, le Mercredi ; Jupiter, le Jeudi ; Vénus, le Vendredi ; Saturne, le Samedi ; Apollon, le Dimanche. Plus haut, la *galerie des lions*, ainsi nommée à cause des deux lions avec les armes de Strasbourg, qui proviennent de l'ancienne horloge ; au milieu de la galerie, un petit cadran, destiné à l'indication du temps moyen, est flanqué de deux anges : l'un, tenant un sceptre et un timbre, sonne le premier coup de chaque quart d'heure ; au dernier coup du quatrième quart de la sonnerie des heures, l'autre ange retourne un sablier. La galerie est surmontée d'un *planétaire* construit d'après le système de Copernic, puis, d'un globe destiné à rendre visibles les phases de la lune, enfin, de ces statuettes mobiles qui, avec les chars des jours de la semaine et les anges de la galerie des lions, retiennent plus particulièrement l'attention du public.

Deux compartiments sont placés l'un au-dessus de l'autre. Dans celui du bas, quatre figurines — les quatre âges — défilent, quart d'heure par quart d'heure, devant la Mort qui se dresse au milieu, entre deux timbres, la faux dans une main, un os dans l'autre : les quatre âges, en passant, frappent sur un des timbres le second coup des quarts d'heure (dont le premier est sonné, comme on l'a vu, par un des anges de la galerie des lions), et, à chaque heure, la Mort laisse tomber sur l'autre timbre l'os qu'elle tient dans la main droite. Dans le compartiment du haut, le Christ, debout, tient la croix de la main gauche et bénit de la main droite ; au dernier coup de midi frappé par la Mort dans le compartiment inférieur, les douze Apôtres passent devant le Christ et le saluent, tandis que le coq placé au sommet de la tourelle, à gauche, bat des ailes, agite la tête et chante trois fois. Le coq fut toujours très populaire ; il le fut même trop, au gré des *Roraffen* dont il a été question plus haut : ceux-ci, en effet, accaparaient la faveur du public depuis quelque vingt-cinq ans, lorsque le coq de la première horloge vint leur faire concurrence, et l'on

possède le texte d'une ancienne complainte où ils se lamentent, en plus de cent cinquante vers, sur l'atteinte portée par sa vogue plus récente à leur propre popularité.

Le buffet de l'ancienne horloge a été conservé, et les deux corniches



Cathédrale : l'Horloge astronomique.

Cliché de l'Œuvre Notre-Dame.

superposées, au-dessus du soubassement de ce buffet, sont toujours ornées des peintures de Tobie Stimmer (XVI^e siècle), panneaux en largeur représentant : à gauche, la Création, et la Résurrection ; à droite, le Jugement dernier, et le Triomphe de la Foi ; au milieu (au-dessus des chars), la Mort, châtiment du péché, la Vie éternelle, récompense de la vertu. La tourelle de gauche présente d'autres œuvres de Stimmer : une Muse

Uranie et un Copernic, — au-dessous desquelles on voit le portrait de J.-B. Schwilgué, par Guérin (1843).

La cathédrale possède quatorze belles tapisseries du XVII^e siècle, qui ne sont visibles que lors de la Fête-Dieu : pendant quelques jours, on les suspend tout le long de la nef entre les piliers. Elles représentent



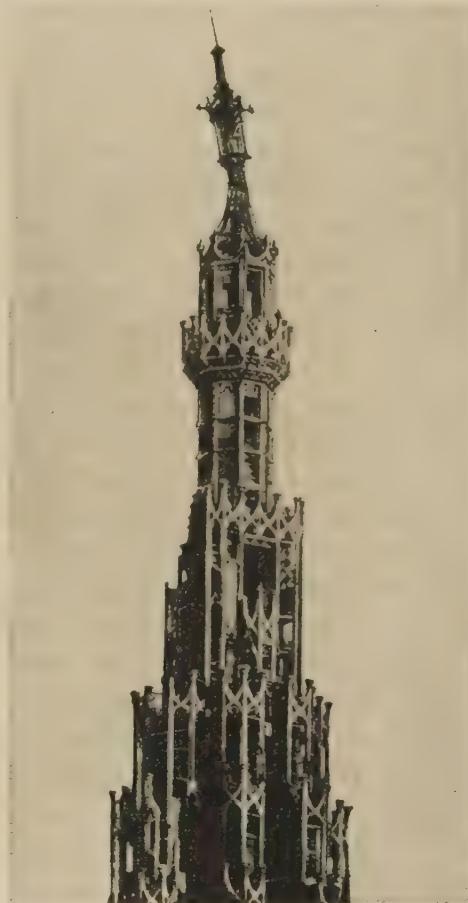
Cathédrale : une des tapisseries (*Les Noces de Cana*).

Cliché Revue Alsacienne Illustrée.

quatorze scènes de la vie de la Vierge et se rapportent au fait historique suivant : Louis XIII ayant voué le royaume à la Vierge, en hommage de gratitude pour la naissance du Dauphin (1638), c'est à la suite de ce vœu et pour obéir aux intentions de Richelieu, que cette série de tapisseries fut entreprise et offerte au chapitre de Notre-Dame de Paris, lequel en resta propriétaire jusqu'en 1739. Elles ne sont nullement des « Gobelins », quoiqu'on les appelle souvent ainsi : quelques-unes n'ont pas d'indication d'origine, l'une porte la marque des ateliers bruxellois, les sept autres sont signées par Pierre Damour, tapissier d'origine pari-

sienne qui travailla d'abord à Reims et qui établit ensuite à Paris (vers 1650) un atelier libre.

La cathédrale n'a pas traversé immuable l'histoire mouvementée du pays. La vie de la cité l'a pénétrée à tout instant. Le choc des passions humaines et les variations du goût en ont mainte fois modifié les aspects... Inquiète et frémisante à la veille de la Réforme, la foule se pressé autour de la modeste chaire où, dans le croisillon nord, Geiler de Kaysersberg vitupére le relâchement de la foi et des mœurs : c'est à cause de cette affluence qu'une nouvelle chaire — la chaire actuelle — fut construite dans la nef, c'est alors également qu'autour de la voûte du chœur, des fresques (qui n'existent plus) de Lienhart de Strasbourg illustrèrent par un clair symbole le contraste des indifférences foncières avec la trompeuse apparence des gestes : le Christ et Isaïe, Isaïe montrant d'une main le clergé qui officie dans le chœur et tenant de l'autre un phylactère avec ces mots : « *Populus iste ore suo et labiis glorificat me, cor autem ejus longe est a me* » (« Ses lèvres chantent ma louange, mais son cœur est loin de moi »)... La Réforme triomphe, ennemie des ornements et des images : disparaît la *Vierge Douloureuse* venue de Prague, qui était l'objet d'une grande dévotion populaire, disparaît une statue gigantesque de saint Christophe, disparaissent les drapeaux pris à Morat et à Nancy sur Charles le Téméraire et que les contingents strasbourgeois avaient, au retour, consacrés à la Vierge. Louis XIV rend la cathédrale



Cathédrale : la flèche atteinte par un projectile allemand, pendant le bombardement de la ville, en 1870.

Cliché du Mois Littéraire et Pittoresque.

aux catholiques, — et la rajeunit... : tant de gothique l'effraie, il supprime le jubé du XIII^e siècle, qui limitait la vue à l'entrée du chœur, la chapelle de Marie, œuvre d'Erwin, qui était accolée au jubé, entre le chœur et la chaire ; il introduit dans l'église le style nouveau (maître-autel à colonnes de marbre et à baldaquin sculpté, aujourd'hui disparu, autel de la chapelle Saint-Laurent, qui existe toujours) ; et l'exemple sera suivi : sous Louis XV, on agrandit le chœur en y ajoutant la première travée de la nef, Joseph Massol construit dans le chœur un somptueux maître-autel au goût du jour et, mieux encore, entre la sacristie Saint-Laurent et la chapelle Saint-Jean-Baptiste, la plus jolie sacristie dix-huitième siècle qui se puisse imaginer. La Révolution : un jour de frimaire an II, besogne d'iconoclastes..., mais les Strasbourgeois aimaient trop leur cathédrale pour que la fièvre criminelle persistât longtemps après la surprise du premier frisson ; puis, fantaisies de décorateurs, l'édification temporaire d'un immense groupe allégorique : la Liberté triomphant du fanatisme, — et aussi un projet, non exécuté, de « Distribution à faire à la cathédrale pour la convertir en Temple de la Raison » : autel de la patrie « entouré de sièges pour les autorités constituées », tribune des orateurs, « portiques arrangés pour recevoir les épitaphes des grands hommes », « pièce qui sera arrangée pour servir aux séances des amis de la Liberté et de l'Égalité », « salles de lecture où le public trouverait tout ce qui est affiché au coin des rues ». — 1870. La guerre. La ville assiégée. La cathédrale reçoit vaillamment sa part des obus ennemis ; clochetons et balustrades, escaliers et gargouilles, statues, piliers, vitraux, partout elle subit des mutilations graves ; l'actuel couronnement de la coupole du chœur remplace celui qui s'écroula dans les flammes, la nuit du 25 au 26 août ; la flèche elle-même, frappée à quatre mètres au-dessous de son point extrême, dévia, la croix ne fut retenue que par les conducteurs du paratonnerre. Quand le drapeau tricolore reparut au sommet de la cathédrale, au mois de novembre 1918, ce fut, pour elle aussi, un juste retour du destin.

SAINTE-ÉTIENNE

Sur le quai Lezay-Marnésia, au débouché de la rue des Pierres, se dessinent, derrière un mur de clôture, les trois absides demi-circulaires de l'église Saint-Etienne. Les formes de cette triple abside, le transept, et quelques traces de sculpture aux chapiteaux des colonnes du portail ouest, sont à peu près les seuls vestiges de ce qui fut un beau monument de l'architecture du XII^e siècle. Fondée par le frère de sainte Odile en 717,

l'abbaye de Saint-Etienne reconstruisit son église en 1172. Comme à la cathédrale, l'abside s'appuie directement au transept. Comme à Saint-Thomas, le portail était surmonté d'une haute tour massive, avec rose et baies géminées. Comme au-dessus du portail principal de Saint-Thomas, comme au-dessus des deux portails du transept à la cathédrale, cette rose était une fenêtre ronde avec un oculus central, plus particulièrement semblable, par ses arcatures rayonnantes, aux deux roses du portail nord.



Les tapisseries de l'église Saint-Étienne (xve siècle, — fragments) : scènes des légendes de sainte Odile (en haut) et de sainte Attale (en bas).

Cliché A. R. d'Architecture.

Mais, on le voit, si elles permettent de préciser les origines et les parentés de Saint-Etienne, il n'est guère possible de relever ces analogies qu'au passé : trop d'incidents ont traversé la carrière de cette église...

Protestante à la fin de la Réforme, cédée par le Magistrat à Louis XIV en 1700, le roi en accorda tous les biens et bâtiments aux religieuses de la Visitation, et elle se trouvait encore en parfait état de conservation, lorsqu'y fut célébrée (1752) la béatification de M^{me} de Chantal, fondatrice des Visitandines. Mais, devenue bien national lors de la Révolution, l'église sert de magasin d'approvisionnements, puis, acquise par un sieur Wohlfart, se transforme en salle de spectacle (pendant la recons-

truction du théâtre incendié en 1800, voir plus loin, p. 137) : on ne s'étonnera pas que le clocher, les voûtes, les piliers, — s'ils n'avaient pas disparu avant ce dernier avatar —, n'aient pas résisté aux nécessités de l'affectation nouvelle, « planchéage du plafond », mise en place, au grenier, d'une « pompe pour manœuvrer sur le feu qui aurait pris sur la scène », « local convenable et sûr pour le luminariste », « petit foyer d'hiver pour les personnes de marque qui pourraient se trouver momentanément à Strasbourg », etc. ; le *Théâtre Saint-Etienne* devint même, un peu plus tard (1822), le *Cirque Olympique de M. Ducrow*... Ce n'est qu'en 1823 que Saint-Etienne reprit le cours normal de sa destinée, non sans une nouvelle interruption, pendant quelques années : les bâtiments conventuels abritèrent l'entrepôt des tabacs, et l'église, à nouveau, des magasins ; aujourd'hui, elle est affectée comme chapelle au Petit-Séminaire, qui s'élève, depuis 1859, sur l'enclos de l'ancienne abbaye.

SAINT-PIERRE-LE-VIEUX ET SAINT-PIERRE-LE-JEUNE

Des longues luttes religieuses qui déchirèrent l'Alsace pendant plus d'un siècle, des compromis qu'imposèrent les circonstances après que Strasbourg eut été réuni à la France, l'église de Saint-Pierre-le-Vieux et celle de Saint-Pierre-le-Jeune demeurèrent, jusqu'à une époque toute récente, les plus vivants témoignages.

Depuis le début de la Réforme et particulièrement au cours de la guerre de Trente ans, les églises avaient mainte fois changé de maîtres, passant et repassant du catholique au protestant et du protestant au catholique, selon que décidaient en faveur de l'un ou de l'autre la force des armes et le succès des tractations. Quand le grand conflit fut apaisé, les négociateurs de Westphalie voulurent fonder l'avenir sur un sol moins mouvant, en répartissant d'une façon définitive les droits et les biens si longtemps disputés. Ils choisirent comme base l'année 1624 et convinrent, par l'article 29 du traité, que les protestants seraient remis en possession des églises qui leur appartenaient à cette date-là. Toutefois, lors de la réunion à la France, l'article III de l'acte de 1681 — qui confirmait ces dispositions dans leur ensemble —, avait fait une réserve en vertu de laquelle le « corps de l'église de Nostre Dame autrement nommée le dôme » fut rendu aux catholiques ; en outre, peu après, le Magistrat, l'intendant et l'évêque tombèrent d'accord pour partager en deux l'église Saint-Pierre-le-Vieux (1682), puis, l'année suivante, celle de Saint-Pierre-le-Jeune : le chœur serait attribué aux catholiques, la nef aux protestants,

un mur s'élèverait, dans chacune d'elles, entre le chœur et la nef. Ce régime de séparation dans la cohabitation allait durer deux siècles, — jusqu'à ce que fussent construites : d'une part, pour Saint-Pierre-le-Vieux, en 1867, une nouvelle église catholique qui ne s'enfermerait pas dans les limites du chœur ancien, l'église protestante y restant d'ailleurs accolée ;



Église Saint-Pierre-le-Vieux : un des panneaux de bois sculpté (à gauche, l'apôtre Pierre donne son bâton épiscopal à Euchaire et à Valère ; à droite, la résurrection de Materne).

d'autre part, pour Saint-Pierre-le-Jeune, en 1889, une nouvelle église catholique également, mais celle-ci sur un emplacement éloigné de quelques centaines de mètres de l'ancienne église mi-partie, laquelle subsiste, entièrement protestante.

La première construction de Saint-Pierre-le-Vieux remonte au IV^e siècle. Mais les parties même anciennes de l'église actuelle ne datent que d'une époque bien postérieure. La nef, — qui constitue aujourd'hui l'église protestante —, est une reconstruction de 1428. Quant au chœur, il ne fut entrepris qu'une trentaine d'années plus tard, — et il a complè-

tement disparu, dans son état primitif, depuis la démolition destinée à faire place nette pour la construction de la nouvelle église catholique, en 1867. L'ancien jubé, avec ses sept arcs reposant sur des colonnes sans chapiteaux, termine aujourd'hui, à l'ouest, l'église protestante. Derrière lui, invisible de ce côté, mais se dressant de toute sa hauteur du côté de l'église catholique, le mur construit au XVII^e siècle pour séparer les deux églises. Au reste, la disposition respective des deux églises actuelles n'est plus la même qu'autrefois : depuis 1682 jusqu'à 1867, elles étaient, on l'a vu, le prolongement l'une de l'autre (le chœur, catholique, la nef, protestante) ; depuis la reconstruction de 1867, l'église catholique déborde la place de l'ancien chœur, celle-ci correspond aujourd'hui au carré du transept, — et l'axe de l'église catholique, considérablement agrandie, est perpendiculaire à l'axe de l'église protestante.

Outre une belle suite de tableaux peints, dus en partie à l'école de Martin Schoengauer et représentant la Passion du Christ, l'église catholique contient quatre panneaux en bois sculpté, belle œuvre strasbourgeoise du début du XVI^e siècle, qui rappelle les origines traditionnelles de cette église. L'apôtre Pierre aurait envoyé Valère, Euchaire et Materne pour porter la parole du Christ dans les Gaules et la Germanie. En Alsace, à Ehl, Materne meurt. Dans leur trouble, précipitamment, ses deux compagnons reprennent la route de Rome. Pierre les console (première partie du premier panneau), et, en leur prescrivant de retourner vers le tombeau de Materne, il leur donne son bâton épiscopal (d'où vient, selon Godefroi de Viterbe cité par Grandidier, que le bâton épiscopal ne figure plus parmi les insignes des successeurs de saint Pierre sur le siège de Rome). Arrivés au terme de leur nouveau voyage, Euchaire et Valère touchent du bâton de l'apôtre la tombe de leur compagnon mort, et Materne ressuscite (deuxième partie du panneau). Sur les panneaux suivants, toujours divisés en deux parties : Materne et ses compagnons détruisent les dieux du paganisme, bénissent les églises nouvelles (au fond, l'église Saint-Pierre elle-même) ; puis, le Christ devant saint Pierre qui tient la clé du ciel, et de l'autre côté, l'apôtre crucifié, la tête en bas, selon la tradition (l'église, alors à l'extérieur de la ville, apparaît derrière les murs crénelés) ; enfin, dans un fort du moyen âge, les deux gardiens endormis, et Pierre conduit par l'ange hors de la prison de Jérusalem. L'anachronisme qui fait de Materne à la fois un missionnaire direct de l'apôtre Pierre et un constructeur d'église au IV^e siècle, n'enlève rien au charme de la légende ni à l'intérêt des vivantes figures sculptées sur ces panneaux.

L'une d'entre elles, la crucifixion de l'apôtre Pierre, offre, en outre, un intérêt particulier, si l'on s'arrête un instant aux épithètes par lesquelles se différencie, dans les deux vieilles églises Saint-Pierre de Strasbourg, le vocable de l'apôtre. Entre Saint-Pierre-le-Vieux et Saint-Pierre-le-Jeune, nulle concurrence d'ancienneté architecturale ; ce n'est point un hasard de date qui instaura, dès l'origine, ces appellations respectives, mais un



Eglise Saint-Pierre-le-Jeune : le cloître.

Cliché A. R. d'Architecture.

souvenir des Ecritures, de la parole adressée par le Christ à saint Pierre (*Evang. selon St. Jean, XXI, 18*) : « *En vérité, je te le dis : Quand tu étais jeune, tu te ceignais toi-même, et tu allais où tu voulais. Mais, quand tu seras vieux, tu étendras les mains, et un autre te ceindra et te conduira où tu ne voudras pas.* » Or, il dit cela, indiquant par quelle mort il devait glorifier Dieu... » Saint-Pierre-le-Jeune, c'est le souvenir du premier Pierre qui allait où il voulait ; Saint-Pierre-le-Vieux, l'hommage au martyr, qu' « un autre » ceindra, liera, conduira au supplice.

A Saint-Pierre-le-Jeune comme à Saint-Pierre-le-Vieux, de par sa place même entre le chœur et la nef, le jubé marqua la frontière entre les deux cultes. Si le mur de séparation construit derrière le jubé a été

démoli, ici également le jubé subsiste, plus somptueux que celui de Saint-Pierre-le-Vieux, avec une galerie à jour et les quatre Évangélistes peints — plus tard, en 1620 — dans les intersections des arcades.

Mais, outre ce brillant vestige d'un gothique déjà fleuri, l'église de Saint-Pierre-le-Jeune, produit compliqué de travaux qui durent être souvent interrompus, puis repris selon des conceptions artistiques ou des nécessités pratiques différentes, offre maint aspect curieux et plus d'une singularité. Commencée en 1031, inaugurée solennellement par le pape Léon IX, en 1053, elle paraît avoir eu d'abord son entrée normalement à l'ouest, par cette tour qui montre encore, au tailloir d'un chapiteau, sous sa voûte intérieure, le dessin d'une frise romane. Une fois la nef achevée (XII^e siècle), on déplaça l'entrée : le porche (XIV^e siècle, statues modernes) s'ouvre maintenant au sud. Le transept fait saillir les bras de la croix, non point à l'est de l'église, mais dans la partie occidentale. Le bas côté nord est simple, celui du sud est double. Et le chœur, orné d'élégantes boiseries en 1750, transporte mollement l'imagination rêveuse parmi les grâces profanes du XVIII^e siècle, tandis qu'adossé au mur du nord un cloître du XI^e-XII^e siècle (retouché maintes fois) nous ramène aussitôt vers les lentes méditations où se fondait en saintes joies l'âme des solitaires, le long de ces mêmes galeries lourdes encore de leur millénaire silence...

SAINT-TOMAS

L'église Saint-Thomas, aujourd'hui protestante, doit son origine à quelques moines écossais (ou irlandais ?) qui construisirent sur cet emplacement un oratoire au VI^e ou au VII^e siècle. L'Alsace était devenue chrétienne à l'appel des premiers prédicateurs de la foi nouvelle, mais les invasions barbares avaient bientôt ruiné les églises naissantes, restauré les pratiques du paganisme, jusqu'à ce que le pays se convertît une deuxième fois, vers la fin du V^e siècle. Or, pendant cet intervalle, les « Ecossais » étaient restés chrétiens, dit le chroniqueur Koenigshoven, « ils avaient un grand dévouement pour les nouveaux convertis », et craignant « que, faute de bons maîtres et prédicateurs, ceux-ci, dans leur simplicité, ne retombassent dans le paganisme, beaucoup d'hommes sages et savants de l'Ecosse vinrent dans le pays pour enseigner aux habitants la foi chrétienne et les y confirmer. » Ainsi fut fondé, sur les bords de l'Ill, le monastère de Saint-Thomas. Fondation anonyme, si l'on s'en rapporte à Koenigshoven, d'origine plus précise, et un peu plus tardive, mais également écossaise, d'après l'abbé Grandidier. Saint Florent, moine

écossais lui-même, devenu évêque de Strasbourg, exerça sur le peuple d'Alsace une action très profonde, qu'un de ses successeurs devait célébrer en vers latins, avec jeu de mots sur son nom : « *Florens florigeram fecit Florentius aram* » (« *Le fleurissant Florent fit fleurir la piété dans la florissante église* » de Strasbourg —, comme traduisait ingénieusement L. Schneegans, l'historien de Saint-Thomas) ; sa renommée aurait attiré vers lui beaucoup de ses compatriotes, pour eux il



L'église Saint-Thomas, d'après un dessin de Ch. Wissant (1838) (Cabinet des Estampes de la Ville de Strasbourg).

Cliché A. R. d'Architecture.

aurait fait construire un hospice, puis une église, dédiée à saint Thomas apôtre.

Quoi qu'il en soit, construite par des Ecossais ou par un Ecossais, au début du VI^e siècle ou à la fin du VII^e, l'église n'était qu'un modeste édifice de bois qui, au IX^e siècle, tombait en ruines. L'évêque Adeloch la releva en 817. Destructions et reconstructions alternent, les unes implacables, les autres fragiles. Enfin, vers 1273, au moment même où allait s'achever par la clôture des voûtes la nef de la cathédrale, une reconstruction de Saint-Thomas fut entreprise, qui, en moins d'un siècle, lui donna, dans l'ensemble, son aspect définitif. Les bouleversements qui suivirent furent d'un autre ordre : la prédication contre Rome, la messe en langue vulgaire, les cierges éteints, les statues chassées, Saint-Thomas acquis à la Réforme.

Les parties les plus anciennes de l'édifice actuel sont l'abside et le transept, à l'est, la tour carrée servant de clocher, à l'ouest. Seul, dans l'église d'aujourd'hui, le soubassement intérieur du chœur paraît être un témoin de l'église de 1031, à moins qu'il ne soit plus ancien encore. L'abside demi-circulaire et le transept remontent sans doute à la reconstruction de 1273. La tour carrée, avec sa rosace du premier étage qui rappelle les deux roses de la façade du croisillon sud de la cathédrale, date probablement de la fin du XII^e siècle, ou, plutôt, de la première moitié du XIII^e. Elle se terminait, vers le milieu du XIV^e siècle, par la corniche à moulures romanes qui passe au-dessus des fenêtres du deuxième étage, et c'est un peu plus tard seulement que l'étage supérieur s'y ajouta.

La nef est une reconstruction de 1330 : divisée, auparavant, en une nef centrale et deux nefs latérales, elle s'élargit alors à cinq nefs, sans qu'on touchât à l'abside ni à la tour carrée ; d'où ces deux conséquences : d'abord, la construction nouvelle se trouvait limitée par l'ancienne, et c'est ainsi que la largeur de la nef actuelle paraît disproportionnée quant à la longueur ; en outre, par suite de cet élargissement même, le transept ne fait plus saillie sur le corps de l'église, tandis que celui-ci fait saillie sur les côtés de la tour carrée, dépasse de toute la largeur des quatrième et cinquième nefs la façade des massifs latéraux qui épaulent la tour jusqu'au deuxième étage.

Peu après cet élargissement de la nef fut élevée, en 1347-48, la tour octogone au-dessus du chœur, avec ses niches en tiers point sur chaque côté, ses tourelles, sa galerie à jour et son toit pyramidal.

En marge du livre, par endroits l'image décore le texte.

Au-dessus du cadran de l'horloge, sous les trois moulures centrales de la frise romane par laquelle se termine le deuxième étage de la tour du clocher, trois têtes sculptées se cachent, difficiles à identifier : il serait teméraire d'y vouloir reconnaître, comme on l'a supposé, la Vierge, le Christ et saint Thomas. Heureusement, l'église conserve une autre figure, plus « lisible » et plus « parlante », de l'apôtre sous l'invocation duquel elle fut placée : ancien ornement du jubé, rapporté depuis lors dans le mur au-dessous de l'arcature qui unit les deux premiers piliers de la croisée du chœur, au sud, un bas-relief, assez voisin, par les dimensions, la forme, le style, du Couronnement et de la Mort de la Vierge à la cathédrale, représente saint Thomas à genoux, les bras étendus, à côté du Christ, celui-ci montrant du doigt sa plaie encore ouverte ; saint Jean est assis de l'autre côté du Christ, et, derrière saint Thomas, saint Pierre.

Dans un mur également, mais à l'extérieur de l'église, en haut et à

gauche du porche qui donne accès au croisillon nord, une pierre triangulaire sculptée, qui paraît remonter à l'église d'Adeloch, c'est-à-dire au IX^e siècle, commémore symboliquement l'influence civilisatrice de saint Florent : l'évêque « à qui Dieu a soumis les animaux les plus féroces », dit la litanie adressée à ce saint, occupe le milieu du triangle, entre un homme en prières, à sa droite, qui invoque la protection du prélat, et, à sa gauche, deux animaux, l'un attaquant l'autre par derrière. Ou peut-être la scène rappelle-t-elle un épisode de la vie de saint Patrice — ce qui nous ramène à l'Écosse et à l'Irlande — ? Enfant, Patrice conduisait au pâturage un troupeau dont sa belle-mère lui avait confié la garde ; un loup surgit de la forêt proche, enlève une des brebis ; le soir, dans la maison paternelle, la marâtre reproche violemment au malheureux enfant sa négligence : celui-ci, accablé, adresse à Dieu une fervente prière ; et, le lendemain, le même loup sort du bois, mais tenant entre ses dents la brebis vivante, qu'il dépose aux pieds de saint Patrice.

Enfin, le souvenir de l'évêque Adeloch lui-même s'est également conservé dans son église : on y voit toujours son sarcophage, en pierre, et, dans des compartiments sculptés le long d'une des faces, le Christ assis, bénissant de la main droite Adeloch agenouillé, tandis que, de l'autre côté, un ange apporte l'étole destinée à l'évêque, ou, plutôt, la « robe d'immortalité » dont la *stola* sacerdotale n'est que l'image.

Mais l'apôtre incrédule, le saint pacificateur, l'évêque bâtisseur, tous trois se dissimulent modestement dans l'église. Ce n'est pas eux qu'on y vient voir. Une autre figure domine de toute sa grandeur, attire de tout son éclat : l'admirable *Maréchal de Saxe* descendant au tombeau (voir plus loin, p. 124).

LE TEMPLE-NEUF

Le bombardement de la ville en 1870 a détruit de fond en comble une des églises les plus anciennes de Strasbourg et les plus intimement mêlées aux vicissitudes du pays : l'église des Dominicains, construite en 1254 par les Frères Prêcheurs (que l'évêque avait appelés à Strasbourg peu après la fondation de leur ordre), — et désignée depuis 1681 sous le nom de Temple-Neuf.

Vaisseau à trois nefs, élargi en 1307 par la suppression d'un collatéral et la construction d'une deuxième haute nef, puis allongé par la réfection du chœur sur un plan beaucoup plus vaste que l'ancien ; une Danse des Morts peinte à fresque, de la première moitié du XV^e siècle ; l'église

passant à la Réforme et Calvin y venant prêcher la doctrine nouvelle ; l'« Auditoire » du Temple-Neuf servant de lieu de réunion aux Feuillants de Strasbourg pendant la Révolution ; la magnifique Bibliothèque de la Ville installée dans l'ancien chœur des Dominicains : architecture, peinture, histoire, il serait vain d'y insister ici, puisqu'en quelques heures une brutale destruction nivela dans le néant les formes, les œuvres et les souvenirs de ce long passé. Rien n'en survécut, sinon quelques pierres tombales et monuments commémoratifs (Jean Tauler, le célèbre prédictateur de la Réforme, l'évêque Ortwin, Blessig, Türckheim, Redslob), qu'abrite à nouveau le Temple-Neuf reconstruit (en 1874-77, sur l'emplacement de l'ancien), et aussi plusieurs débris épars dans diverses collections : la première pierre, celle qui fut posée par l'évêque au XIII^e siècle, portant un *Agnus Dei* sculpté et l'inscription *Henricus Episcopus*, — les grilles du ferronnier Jean-André Jost qui, depuis 1763, gardaient l'accès de la chaire, — et, de quatre cent mille volumes, incunables, missels enluminés, manuscrits, quelques antiques feuillets noircis, mordus et recroquevillés par le feu...



Le Pont du Corbeau, la Douane (aujourd'hui : Marché couvert)
et la Grande-Boucherie (aujourd'hui : Musée historique).

Cliché Bergeret.

III

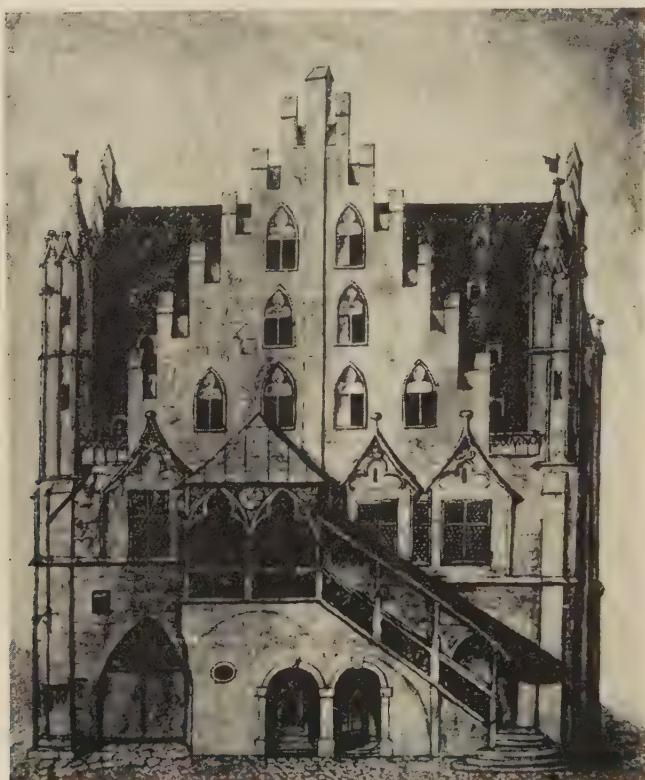
LE MOYEN AGE ET LA RENAISSANCE

Il serait singulier que cet esprit municipal, dont on a vu l'ardente et combative fierté, n'eût point marqué par d'importantes constructions, en même temps que s'élevaient plus haut chaque jour les nefs et les tours des églises, sa propre force d'action et sa volonté d'indépendance.

La place Saint-Martin (plus tard Marché-aux-Herbes, aujourd'hui place Gutenberg) allait devenir, presque au début du XIV^e siècle, le centre de la vie administrative de la République.

Aussi bien tenait-elle déjà de son passé quelque dignité de forum ou de grand'place. Devant l'église que Clotilde, dit-on, avait consacrée à saint Martin de Tours en 513 (et qui devait être reconstruite en 1381), il y avait, de longue date, un marché, ainsi qu'une sorte de tribunal à ciel

ouvert : c'est là — « *an dem Markt by St. Martin* » — que l'évêque, depuis 982, rendait la justice au nom de l'empereur. Combien de temps exerça-t-il son autorité judiciaire, et en ce lieu ? La victoire de la République sur l'évêque en 1262 n'eut-elle pas pour conséquence de l'écartier du forum, de le repousser peu à peu, avec des droits désormais limités,



La « Pfalz », d'après un dessin original un peu antérieur à la démolition (1781) de l'édifice.

Cliché Musée historique de la Ville de Strasbourg.

vers la résidence épiscopale (le *Fronhof*, place du Château actuelle) ? Du moins sommes-nous renseignés plus sûrement quant au déplacement inverse. L'administration municipale, qui siégeait jusqu'alors, confondue avec celle du diocèse, dans la maison de l'évêque, émigra, seule, vers la place Saint-Martin, où elle voulut avoir un hôtel de ville qui ne fut point l'hôtel de l'évêque.

On connaît la version populaire, sans doute née plus tard, qui illustre ce déplacement, et, substituant à la rivalité de deux pouvoirs l'inimitié de deux familles, explique d'une façon amusante, mais superficielle, cette

modification profonde. Les querelles qui mettaient aux prises les différents clans de la noblesse, particulièrement les Zorn et les Müllenheim, avaient fini par lasser les spectateurs eux-mêmes. Les Zorn, entre autres raisons de jalousie, souffraient malaisément que la « *dring-stube* » (« *la chambre à boire* », en style plus noble : la curie) des Müllenheim, étant voisine de la résidence épiscopale, leur facilitât l'abord de l'évêque, tandis que leur propre lieu de réunion se trouvait un peu à l'écart, dans la Haute-Montée, au delà du Fossé-des-Tanneurs. Il fallait donc, pour mettre un terme à ces perpétuelles reprises d'injures et de violences, que le centre des affaires publiques fût établi désormais à égale distance des deux curies ; or, le « lieu » de l'égale distance — 1.291 pieds de part et d'autre —, c'était la place Saint-Martin...

Ainsi s'éleva, en 1321, au nord de la place (à peu près entre le débouché de la rue des Serruriers et celui de la rue des Hallebardes), l'édifice connu sous le nom de *Pfaltz* : grand bâtiment carré à pignons crénelés entre des tourelles octogones, avec deux escaliers en saillie, l'un, du côté de la Grand'rue, réservé aux Zorn, dit la même tradition, l'autre, du côté de la rue des Serruriers, réservé aux Müllenheim : de cette façon, les farouches ennemis, ne se rencontrant plus dans l'escalier, n'arriveraient plus à la salle des séances en loques et en sang.

Sur la même place Saint-Martin, un peu plus tard, vers le milieu du xv^e siècle, fut construite la Chancellerie (entre la Grand'rue et la rue des Serruriers), qu'un pont de pierre reliait à la Pfaltz ;



Vue d'ensemble de Strasbourg, d'après un dessin original de J. Arhardt, ingénieur des fortifications (1666).

Cliché Musée historique de la Ville de Strasbourg.

puis, en 1507, la Monnaie (du côté opposé, à l'endroit où commence aujourd'hui la rue des Grandes-Arcades).

... Robuste concentration d'édifices publics, mais qui ne suffisait point à l'ambition de la Ville ou aux besoins de ses services. Un peu plus loin, — les deux premiers, aux extrémités de la grande voie qui, bordant la place, traverse Strasbourg du nord au sud, le troisième, à l'ombre de la



La maison de l'Œuvre Notre-Dame, place du Château.

Cliché Bergeret.

cathédrale —, trois autres monuments portèrent témoignage de son autorité et de son importance grandissantes : la Tour-aux-Pfennings, construite en 1322 (à l'angle de la rue des Grandes-Arcades et de la rue de la Mésange), reçut le trésor et les archives de la Ville; la Douane, bâtie en 1358, sur le bord de l'Ill, pour servir d'entrepôt aux marchandises que les commerçants du dehors amenaient à la grande foire annuelle de la Saint-Martin; la Maison de l'Œuvre Notre-Dame, enfin, destinée aux architectes qui dirigeaient — sous le contrôle de la Ville, depuis la fin du siècle précédent, — les travaux de la cathédrale. Les descriptions traditionnelles et quelques documents contemporains nous permettent d'imaginer pour ces autres édifices, comme pour la Pfaltz, créneaux aux pignons et tourelles aux angles, et des étages voûtés, et des escaliers en spirale. Mais,

en vérité, de toutes ces grandes constructions du moyen âge à Strasbourg, il ne reste plus qu'une aile de la Maison de l'Œuvre Notre-Dame (celle de l'est, refaite, d'ailleurs, dans sa plus grande partie, au XVI^e siècle, quand on construisit la seconde aile) et le bâtiment de la Douane (allongé successivement, dans la direction du pont Saint-Nicolas, dès 1389, vers le pont du Corbeau, au XVIII^e siècle ; — aujourd'hui Marché).



L'Hôtel du Commerce, place Gutenberg.

Cliché A. R. d'Architecture.

La Renaissance, au contraire, a survécu, dans Strasbourg au temps qui la vit naître. Près de quatre siècles écoulés l'y ont laissée « jeune encore de gloire » et brillante de tout son éclat.

Comme la Pfaltz, la Chancellerie, la Monnaie, l'Hôtel du Commerce (siège de la Chambre de Commerce depuis le commencement du XIX^e siècle : d'où son nom actuel) se rattache étroitement à l'histoire de la Ville.

Au commencement de la Réforme, l'église Saint-Martin fut démolie sous prétexte de caducité. Peut-être cette démolition mit-elle à découvert quelques mauvaises mesures jusqu'alors cachées par l'église, qui offusquèrent tout à coup la vue de MM. du Sénat ? ou bien le bruit des ateliers de serrurerie de la rue voisine troubla-t-il leurs délibérations ? Toujours

est-il que l'assemblée décida, dans un double dessein d'agrément et d'utilité, dit le procès-verbal, de modifier l'aspect de la place où s'élevait la Pfaltz. C'est alors que fut construit, dans ses formes essentielles (on ne s'arrêtera pas ici à quelques modifications de détail, qui n'en changent



Portail de l'Hôtel du Commerce.

Cliché A. R. d'Architecture.

point la physionomie), l'édifice qui occupe le côté ouest de la place Gutenberg actuelle et qui demeure le plus beau monument de la Renaissance à Strasbourg. Longues lignes droites, larges baies élégantes, fines arcades qui supportent sans effort les deux autres étages, pilastres alternativement cannelés et plats qui prolongent vers le haut les piliers plus robustes, surtout dans leurs bases, de l'étage inférieur, amples bandeaux, jadis peints à fresque, qui séparent les étages entre eux, facile et gra-

cieuse succession du toscan, de l'ionique et du corinthien, portail, avec fronton et colonnes, de vigoureux relief : toute cette belle harmonie de puissance et de légèreté s'éleva, de 1582 à 1585, sous la direction de Jean Schoch, architecte de la ville.

On avait mené à bien la construction du *Nouveau Bâtiment* (il garda



Cour et tourelle d'escalier, 9, rue des Dentelles.

Cliché A. R. d'Architecture

ce quasi-anonymat jusque très avant dans le XVIII^e siècle), mais, sauf l'étage inférieur, destiné dès le principe à abriter des boutiques d'artisans ou de marchands, nul ne savait, même dans le Sénat, ce qu'on en allait faire. Le voisinage de la Pfaltz décida de son sort. Il fut pour elle, presque aussitôt, une sorte d'annexe. En 1588, le Magistrat y reçut en grande pompe les envoyés de Zurich et de Berne, qui venaient renouveler l'alliance de ces deux villes avec Strasbourg. Dans les années qui

suivent, il refit plusieurs fois le trajet de la Pfaltz au Nouveau Bâtiment, mais pour des raisons d'ordre domestique plutôt que politique : c'est la Grande Chambre de la Pfaltz qu'il faut peindre à neuf, puis la Petite Chambre qu'on démolit, puis la Grande qu'on restaure une seconde fois. Certaines circonstances aidant, le provisoire tendit au définitif : dès la fin



Rue du Bain-aux-Plantes.

Cliché A. R. d'Architecture.

du XVII^e siècle, l'incendie partiel de la Chancellerie chasse vers le Nouveau Bâtiment la Chambre des XIII et ses bureaux ; après la démolition de la Tour-aux-Pfennings, en 1745, les Archives de la ville viennent y rejoindre les XIII ; enfin, en 1780-81, on démolit la Pfaltz elle-même. Peu à peu s'effritait ainsi tout le passé, — sauf le Nouveau Bâtiment qui, lui, au contraire, profitait de ces démolitions successives, absorbant tous les services au fur et à mesure qu'elles les obligaient à chercher asile ailleurs. Les grands projets du XVIII^e siècle, on le verra plus loin, faillirent en masquer la façade ; l'un d'eux, même, en menaça furieusement

l'existence. Mais ils n'eurent pas de suites. Le Magistrat et ses services au complet s'installèrent définitivement dans le Nouveau Bâtiment du XVI^e siècle. Et parce qu'il était devenu le siège officiel du Magistrat, sous ses fenêtres allaient éclater bientôt les premiers enthousiasmes et les premières colères de la Révolution à Strasbourg.



Maison, rue des Chandelles, au coin de la ruelle du Saumon.

Cliché Revue Alsacienne Illustrée.

Les représentants élus par les citoyens de Strasbourg pour élire à leur tour, au second degré, les députés de la Ville aux Etats Généraux, avaient usé de leur autorité pour demander au Magistrat l'abolition de certaines charges, la participation plus directe des citoyens aux affaires publiques, pour présenter, en un mot, tout un corps de revendications où se reconnaissaient, dans le microcosme de la Ville, les mots et les gestes de la Nation. Mais le Magistrat faisait attendre sa réponse, et, quand il finit par la donner, les représentants s'aperçurent qu'il ne relâchait un peu de ses anciens droits que sur des « objets relatifs à la comptabilité ou à

l'administration des revenus publics » ; que, pour le reste, il « opposerait au changement proposé l'observance de plusieurs siècles » et « se retrancherait derrière les parchemins ». Il fallut que le baron de Dietrich, « commissaire du roi » en remplacement du préteur royal, malade, insistât auprès du Magistrat, lui fit connaître « la détermination inébran-



Maison à l'angle du quai Saint-Nicolas et de la rue de l'Écarlate.

Cliché A. R. d'Architecture.

lable des citoyens ». Une partie des membres des Conseils se montrèrent disposés, semble-t-il, à adhérer aux propositions populaires. Mais on n'en était plus — nulle part — aux demi-mesures, aux demi-concessions qui ne portent point sur l'essentiel, aux demi-exigences que satisfait l'accessoire... Rumeurs du dehors, rumeurs locales se précipitent, s'entrechoquent, réagissent les unes sur les autres. Dès le 16 juillet, le renvoi de M. Necker « causait beaucoup de fermentation ». Le soir du 18, autre nouvelle : la prise de la Bastille ! La place d'Armes, toute la ville, de proche en proche,

illumine... Des cris, pour réclamer une diminution de prix sur le pain, la viande, les comestibles. Des bruits insidieux : les octrois sont supprimés, à Paris on démolit les bureaux d'aides et de perceptions, à Strasbourg le Magistrat rapporte ses arrêtés de la veille. Vers lui, — contre lui —, s'ameute la foule, secouée par toutes ces fièvres. L'après-midi du 21, vers trois heures, « la populace enfonça tout et se précipita à l'intérieur de l'Hôtel de Ville comme un torrent », fit voler « par toutes les ouvertures »



Escalier, 7, rue de l'Épine.

Cliché A. R. d'Architecture.

chaises, tables, livres, et les papiers surtout, les archives, fondements des priviléges détestés... Avec les témoins auxquels sont empruntés ces détails « tirs le rideau sur ces scènes affreuses », et rappelons-nous qu'en ce même Hôtel de Ville, quelques mois plus tard, le 18 mars 1790, Frédéric de Dietrich reçut du stettmeistre en régence les sceaux de la Ville et prononça solennellement la formule du serment de fidélité à la Nation, à la Loi et au Roi : dans une atmosphère de paix, de confiance et d'espoir, le Magistrat remettait ses pouvoirs à la Municipalité, l'ancien régime au nouveau.

On ne saurait sans témérité — les documents faisant défaut — attri-

buer au Sénat de 1585 un programme général d'embellissement qui s'étendit moins égoïstement à d'autres parties de la ville que celle où il siégeait lui-même. Il convient de noter, pourtant, que le seul autre édifice public qui subsiste de cette époque à Strasbourg, fut construit exactement au même moment que le Nouveau Bâtiment et pour les mêmes raisons d'amélioration esthétique ou hygiénique. La rue du Vieux-Marché-aux-



Mascaron, au coin de la rue du Dévidoir et de la place du Marché-aux-Poissons.

Cliché A. R. d'Architecture.

Poissons était alors encombrée dans toute sa longueur de lourdes tables, de billots, de viandes de boucherie ; pour dégager la rue, affecter aux bouchers un local couvert, mieux approprié que la voie publique à leur commerce, le Magistrat fit éllever, près du pont du Corbeau, la Grande-Boucherie (1587). L'exécution des travaux souleva un curieux incident : Paul Maurer, l'entrepreneur, ou le chef d'atelier, ayant employé, par raison d'économie, des ouvriers étrangers, la tribu des maçons lui infligea une amende ; il en appela aux XV, qui l'acquittèrent, l'emploi de ces ouvriers étant conforme à son contrat avec la Ville. L'édifice a souffert du temps et, plus encore, des hommes. Sa destination pre-

mière l'inclinait à quelque modestie, mais il se présente aujourd'hui plus simplement encore qu'à l'époque de sa jeunesse : il a perdu, au cours du XIX^e siècle, le grand escalier double, pareil à celui de l'Hôtel de Ville de Mulhouse et de la *Metzig* de Molsheim, qui ornait sa façade du côté nord. Restent du moins l'élégante ordonnance de ses larges fenêtres, sa cour intérieure, dont on aime à suivre, du pont du Corbeau ou du quai des Bateliers, le dessin en fer à cheval ouvert sur l'Ill, sa tourelle d'escalier dans l'angle nord-est de cette cour, le balcon voisin qui repose sur des consoles sculptées : la Grande-Boucherie jadis truculente, aujourd'hui assagie en Musée Historique, fait encore au bord de la rivière un bel effet de masse, aux arêtes vives sans dureté, à l'ossature puissante sans lourdeur.



Strasbourg (partie centrale de la ville) à la fin du XVI^e siècle, d'après un plan contemporain.

On remarque, au-dessus de la Cathédrale, en ligne droite, l'Église des Dominicains (aujourd'hui : le Temple-Neuf); puis, encore plus haut et à gauche, la Tour-aux-Pfennings et le Couvent des Cordeliers qui s'avance sur le *Barfüßserplatz* (aujourd'hui place Kléber); en face de la Cathédrale, la rue Mercière actuelle et la place Saint-Martin (aujourd'hui place Gutenberg).

Œuvres de l'architecture privée, mais s'imposant du même grand air au regard du touriste, ou non moins chargées d'histoire, d'autres constructions de cette époque sont devenues, elles aussi, des points d'arrêt traditionnels dans la ville.

Les trois pignons, les deux grands oriels d'une large et haute façade



Cour, 138, Grand'Rue (anciennement : *Poêle des maréchaux*).

Cliché Bergeret.

conservent à la place Saint-Etienne quelques traits de sa figure ancienne ; dans la cour, un portail d'excellente tenue, qui conduit à un escalier en spirale, — au premier étage, l'ornementation en stuc des plafonds, répondent honorablement au caractère de la façade. Reconstruction de 1598, ancienne propriété de familles nobles du pays, fief constitué par Louis XIV au bénéfice du Directoire de la Noblesse d'Alsace pour qu'il y tînt désormais ses séances (sans doute les soleils d'or des deux balcons latéraux sont-ils des souvenirs de cette affectation par lettres patentes du roi ?), lieu de réunion de l'Assemblée provinciale de 1787, l'hôtel de la

place Saint-Etienne fut ainsi, au XVII^e et au XVIII^e siècle, une manière de Parlement. Dans la Grand'rue (n° 138), au bout du plus banal couloir d'entrée, cette cour, cette maison à galeries de bois richement sculptées, têtes de toutes dimensions et de toutes grimaces, fut une manière de Syn-



La maison Kammerzell.

Cliché de l'Œuvre Notre-Dame.

dicat. On a vu (chapitre 1^{er}) quel rôle jouèrent dans l'histoire de Strasbourg les corporations entre lesquelles se répartissaient les différents métiers ; organismes essentiels de la vie économique et politique de la cité, elles avaient chacune son lieu de réunion, connu sous ce nom de *Stube*, de *Poèle*, — qui fait tout à coup reparaître dans le champ de la mémoire le même mot vu ailleurs, le grand souvenir du philosophe alors soldat « tout le jour enfermé seul dans le poèle » de son quartier d'hiver et méditant

les règles de la *Méthode*.... Or, la maison de la Grand'rue était un de ces poèles, celui des maréchaux, dont la tribu comprenait, outre les maréchaux ferrants, les armuriers, arquebusiers, chaudronniers, potiers d'étain, fondeurs de cloches et de canons... Dans la maison Kammerzell vécurent successivement leurs prospères existences un marchand de fromages, un



Maison Kammerzell : détails
(Les âges de la vie).

Cliché de l'Œuvre Notre-Dame.

planteur de tabac et sa descendance, deux épiciers. Au pied de la cathédrale, formant le coin de la place du Dôme, elle étale encore aujourd'hui sa magnificence de riche bourgeoise qui a su rester élégante malgré l'abondance de ses affutiaux cossus. Un rez-de-chaussée à quatre arcades, avec la date de 1467 sur le linteau de la porte, trois étages qui ne furent construits — ou reconstruits — qu'au XVI^e siècle et qui font saillie sur la base plus ancienne, surgissent en un angle puissant, aux confins imprécis de la place de la Cathédrale et de la place du Dôme. L'impression de force un peu massive qui se dégagerait de cette robuste construction aux lignes rudes, s'adoucit et s'égaie, pour ainsi dire, dès que l'œil y rencontre les multiples figures sculptées qui ornent le poteau-cornier, animent la surface des bandeaux entre les étages, encadrent les soixante-dix fenêtres de l'édifice : la Foi, l'Espérance et la Charité, les signes du zodiaque, les âges de la vie, les cinq sens, et toute l'histoire en images, histoire sacrée, histoire profane, Josué, Esther et David, Alexandre le Grand et Jules César, sainte Hélène et sainte Brigitte, le roi Arthur et Godefroy de Bouillon, et tout un

orchestre aussi de petits musiciens jouant qui de la flûte, qui du trombone, qui du violon ou de la harpe, de la lyre, du tambour ou de la guitare, — les uns en costume du temps, d'autres vêtus à l'antique, d'autres encore représentés nus et ailés, comme des anges.

Sur les quais de l'Ill, symétriquement au pont du Corbeau, l'une, quai Saint-Nicolas (n° 23), l'autre, quai des Bateliers (n° 1), s'ouvrent deux longues cours étroites encadrées de bâtiments de bois : l'aspect général et les détails, poutres apparentes, galeries, forme et ornementation des fenêtres, tourelle, passerelle, puits et toitures, tout concourt à une parfaite

harmonie d'impression, facilite à l'imagination les échappées romantiques, tout, jusqu'au silence... : il semble qu'ici vienne expirer avec les bruits de la rue toute la vie du présent. Malgré son âge, la première de ces maisons passait inaperçue dans l'histoire, jusqu'à l'époque récente (1897) où s'y fonda le Musée Alsacien. De l'autre maison, au contraire — Cour du Corbeau, sur le quai des Bateliers —, la renommée était fort ancienne, renommée d'hôtellerie opulente et brillamment fréquentée. Gustave Horn y logea, dit-on, et le chancelier Oxenstiern, et Turenne, et le duc de Chevreuse, et le roi Jean-Casimir de Pologne. Mais surtout elle fut le théâtre d'une singulière aventure. Un jour, au mois d'août 1740, trois étrangers y descendirent, venant d'Allemagne, dont l'un se faisait appeler le comte Dufour : c'était Frédéric II en personne, très désireux de garder l'incognito, et pour cause ! le voyage qu'il entreprenait dans quelques villes françaises voisines de la frontière ressemblait fort à ces tournées secrètes d'information auxquelles on donne volontiers un autre nom quand elles sont faites par de moindres seigneurs. Il recherchait de préférence les officiers, questionnait, prenait rendez-vous avec l'un d'eux, qu'il avait fait querir dans la salle du café, assisterait avec lui le lendemain matin à la relève de la garde et « à l'inspection de deux bataillons de Piémont, pour visiter leur linge et autres nippes ». Reconnu, il repassa le Rhin le lendemain de son arrivée et consigna sa déconvenue, prose et vers, dans une épître à Voltaire, — depuis le passage du pont de Kehl avec de faux papiers, dont « le corsaire de la douane et le visiteur » se contentèrent, le roi les ayant convaincus par quelques pièces d'un autre ordre :

Ces scélérats nous épiaient,
D'un œil le passeport lisaient,
De l'autre lorgnaient notre bourse.
L'or qui toujours fut de ressource,...
L'or par qui César gouvernait



Maison Kammerzell :
détails (*Les âges de la vie*).
Cliché de l'Œuvre Notre-Dame.

Le monde, heureux sous son empire,
 L'or, plus dieu que Mars et l'Amour,
 Le même or sut nous introduire
 Le soir dans les murs de Strasbourg,

jusqu'aux manifestations de la curiosité publique qui le contraignirent à la retraite :

Les uns nous prenaient pour des rois,
 D'autres pour des filous courtois,



Maison Kammerzell : détails (Les musiciens).

Cliché de l'Œuvre Notre-Dame.

D'autres pour gens de connaissance.
 Parfois le peuple s'attroupaît,
 Entre les yeux nous regardait,
 En badauds curieux remplis d'impertinence.

« On voit par cette lettre », ajoute Voltaire, que Frédéric « n'était pas encore devenu le meilleur de nos poètes... »

Mais ce ne sont pas les édifices catalogués qui donnent à une ville son caractère. Ils peuvent attirer vers elle, avec la curiosité spontanée des foules, l'admiration avertie des délicats : s'ils sont isolés dans leur magnificence, le fond sur lequel ils se détachent apparaît d'autant plus banal, et l'on se sent gêné, dans le moment même qu'on les admire, par je ne sais quelle impression d'artificielle longévité.

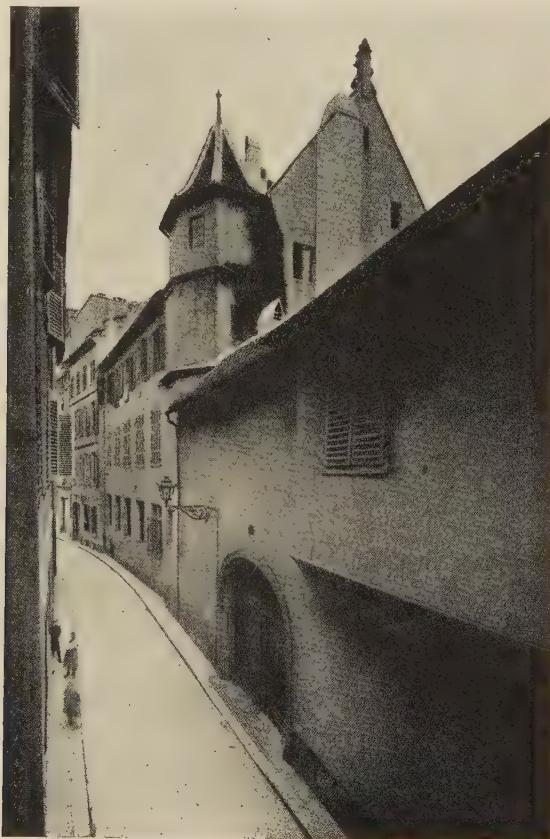
Ce qui fait, au contraire, la charmante et vigoureuse originalité de Strasbourg, c'est qu'à chaque pas, et non point seulement dans le silence de quelque rue morte, on voit se presser l'une contre l'autre les antiques maisons du bourgeois et de l'artisan, presque intactes, pareilles à ce



La Cour du Corbeau. Cliché Ott frères

qu'elles furent quand s'y alluma le premier foyer. Si la plupart d'entre elles n'ont pas d'autre histoire que celle des familles qui les habitérent, il n'importe : car cette histoire aussi est infiniment diverse, et bien des noms, bien des faits, anciens ou récents, mériteraient de s'imposer à la méditation du passant. François Reisseissen, ammeistre, à la fin du XVII^e siècle, qui nota scrupuleusement tous les événements dont il fut témoin, habitait cette maison (n° 101) de la Grand'rue ? Là, rue des Pucelles (n° 8), un Guillaume de Fürstemberg, guerroyeur à toutes soldes,

entreprit de transformer son hôtel en château fort, jusqu'à ce que le Magistrat eût pris ombrage d'une telle audace et prescrit la démolition des créneaux et des machicoulis ? Existences depuis longtemps éteintes, dont on rencontre sans surprise, au long de ces vieux murs, le souvenir pâli. Mais derrière ces mêmes fenêtres à encadrements sculptés, des hommes

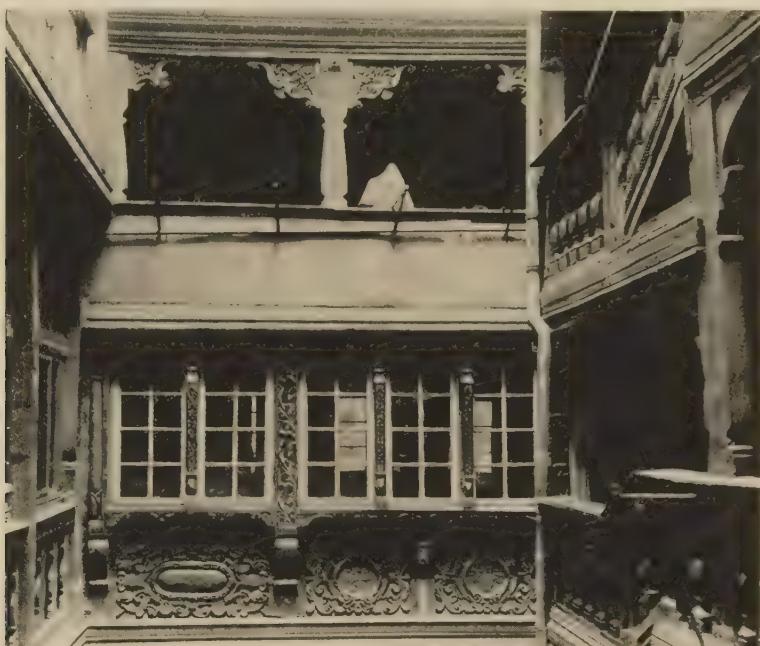


Maisons n°s 8 et 10, rue des Pucelles.

Cliché A. R. d'Architecture.

sont nés, ont vécu, sont morts, — qui sont pour nous des ombres moins lointaines. Ici, rue de la Douane (n° 1), dans cette maison qui porte encore au mur extérieur la marque du maître d'œuvre et la date de 1586, habitait le maire de 1871, Ernest Lauth, révoqué par les Allemands pour avoir proclamé ses sentiments français; là, Vieux-Marché-aux-Poissons (n° 40), naquit l'illustre Gerhardt, qui devait, en réformant la notation chimique, engager la science dans des voies nouvelles ; une maison à

tourelle qui semble se cacher volontairement derrière l'alignement trompeur de la rue des Cordonniers (n° 1), avec son modeste jardin où de gracieux linteaux, débris de fenêtres ou de portes refaites, maintenant affaissés sur le sol, servent de banquettes aux enfants qui jouent : là vécut, au temps de la Réforme, l'humaniste Jean Sturm, le premier « recteur du Gymnase et de l'Académie » de Strasbourg, et là vivait aussi, naguère, son historien, Ch. Schmidt, ardent reconstructeur d'âmes et de



Maison, n° 40, rue du Vieux-Marché-aux-Poissons (cour intérieure, premier et deuxième étages).

Cliché A. R. d'Architecture.

mondes disparus : la *Société civile dans l'Empire romain et sa transformation par le christianisme*, l'*Histoire des Albigeois*, *Jean Gerson*, *Mélanchthon*, les *Littérateurs de l'Alsace au XV^e siècle*... ; dans cet oriel de la rue du Poumon (n° 2), les yeux fixés sur la flèche de la cathédrale, le vaillant Ch. Appell, épuisé par les huit années de forteresse que lui avait coûtées sa fidélité à la France, attendit longtemps la mort libératrice ; et, d'une de ces pittoresques maisons du *Ferkelmarkt* (*Marché-aux-Cochons-de-lait*) au pied desquelles s'étaient réfugiés les paysans des environs pendant la guerre de Trente ans, Eugène Carrière — il rappela lui-même plus tard cette impression de son

enfance strasbourgeoise — regardait longuement « le toit énorme d'un grand bâtiment moyenâgeux qui nous fait face ».

Nul besoin, ici, de résurrection, imaginative ou littéraire. Ce n'est



Place du Marché-aux-Cochons-de-lait.

Cliché A. R. d'Architecture.

point la triste plaine des Ecritures, couverte d'ossements desséchés aux-
quels manquait l'Esprit. Dans ces formes du passé, depuis la Renais-
sance jusqu'aujourd'hui, sans interruption la vie a continué.



Le Palais Episcopal (Château des Rohan), illuminé en l'honneur de Louis XV,
d'après l'Album de J.-M. Weis.

Phot. Freyermuth.

IV

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — LE CHATEAU DES ROHAN. LE PROJET BLONDEL

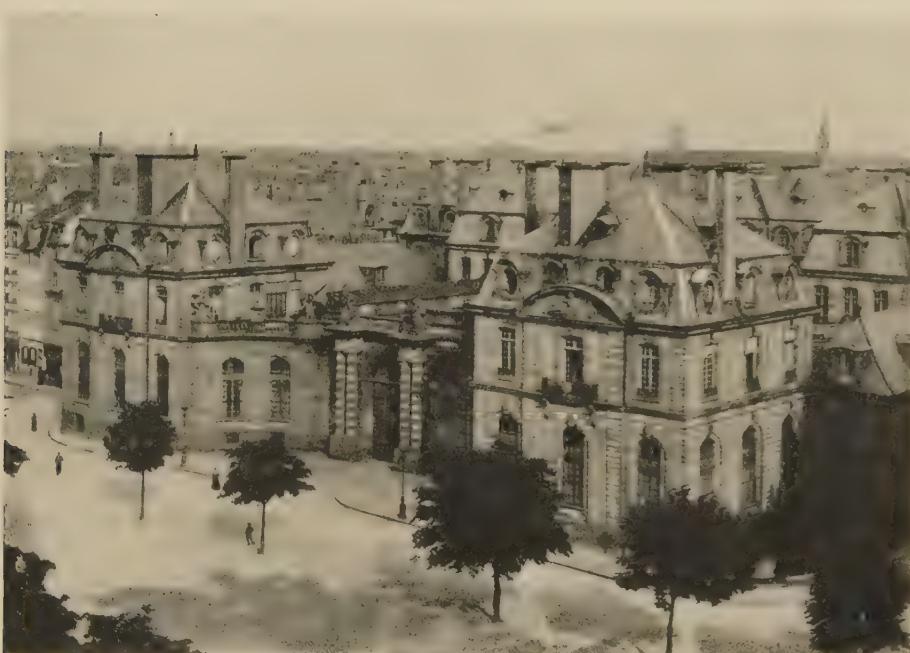
La réunion à la France n'apporta point seulement dans l'ancienne République un ordre administratif nouveau. Un air de Versailles pénétra bientôt les rues étroites de la ville. La lumière royale en éclaira soudain jusqu'aux recoins obscurs. Quand Louis XIV, après la mort de Guillaume-Égon de Fürstemberg, en 1704, appela au trône épiscopal de Strasbourg Armand-Gaston-Maximilien de Rohan-Soubise, qui était depuis trois ans coadjuteur de l'évêque, aucun choix ne pouvait être plus heureux. Grand seigneur parmi les plus grands, Rohan mérita dans son diocèse, où il régna près d'un demi-siècle, l'éloge que devait faire de lui Louis XV en apprenant sa mort : « Le cardinal de Rohan a bien servi l'Etat. »

A toutes les époques, il y a des hommes qui, leur vie durant, figurent au premier plan de l'attention publique; ils sont, si je puis dire, de toutes les affaires retentissantes; depuis l'aurore jusqu'au crépuscule de leur

carrière, ils font partie de l'histoire — et de la chronique — de leur temps.

Le cardinal de Rohan fut de ceux-là. « Prince avec sa maison par la grâce du roi et la beauté de sa mère, le roi a toujours regardé celui-ci avec d'autres yeux que les autres enfants de M^{me} de Soubise » : Saint-Simon, qui ne l'aimait guère, il est vrai, rapporte en ces termes à peine voilés les propos qui accompagnèrent sa naissance. Plus tard, quoique ce ne dût être pour un homme de son rang et de son âge — il avait vingt-neuf ans à peine — qu'un honneur complémentaire, de convenance et de style, son élection à l'Académie Française marqua l'un des moments de l'interminable Querelle des Anciens et des Modernes : Perrault venait de mourir ; le président de Lamoignon, ami de Boileau « *l'homérique* », choisi d'abord par l'Académie pour lui succéder, mais effrayé peut-être d'avoir à prononcer l'éloge de « *l'antipindarique* » Perrault, déclina, sous prétexte qu'il n'avait pas été candidat, la proposition qui lui était faite ; et, d'ordre de Louis XIV, « le coadjuteur de Strasbourg » se présenta ; élu, il « tempéra si bien ses paroles », comme dit Boileau, que son compliment n'offensa personne. Dix ans après, parmi d'autres disputes — et d'une autre portée —, c'est lui qui fit à l'assemblée du clergé le rapport pour l'acceptation de la bulle *Unigenitus*, et il continua, longtemps, à tenir des réunions d'évêques, à négocier des concessions réciproques pour ramener la paix dans l'Eglise de France. Plus que tout, un charme singulier servit sa gloire, en lui gagnant tous les cœurs. « Le plus beau prélat du Sacré-Collège », disait de lui, un peu ironiquement, Saint-Simon. Pourtant, si cette beauté était un moyen de gouvernement ? Et elle le fut. « Une figure noble et dont les traits heureux semblaient formés par les grâces », « vraie physionomie de l'homme destiné à représenter », « enchanteur aimable, qui n'abusait point de ses charmes », «.... cet air qui fait adorer », « un regard qui ne lui coûtait rien était une politesse », « de l'esprit naturel, qui paraissait au triple par les grâces de sa personne, de son expression, du monde le plus choisi dont le commerce l'avait formé....», beauté, grâce, amabilité, célébrées par tous les contemporains, d'Argenson, Bougainville, Valfons, Fontenelle, reconnues par l'atrabilaire duc lui-même, qu'étaient-ce donc là, qu'intimes avantages, méprisables et fugaces ? Mais ce « visage toujours riant inspirait la confiance » ; mais « ses manières faisaient aimer nos mœurs », mais « la Grandeur du Sujet annonçait la Majesté du Souverain », et « la beauté de ses palais » allait enseigner jusqu'aux confins du royaume « la justesse et l'élégance du goût français ». Certes, le cardinal n'était point l'agent

officiel du pouvoir royal. Les intendants d'alors avaient nom Le Pelletier de la Houssaye, d'Angerville, de Harlay, de Brou, et ils étaient trop jaloux de leurs fonctions, trop exacts aussi à les remplir, pour que personne s'y insinuât à leur place; mais Rohan avait pour lui quelque chose d'autre, que nulle délégation administrative ne saurait conférer : tout ce qui était sa personne même, le rang de sa famille, son propre prestige, la pourpre, la grande-aumônerie, des goûts somptueux, le moyen d'y sub-



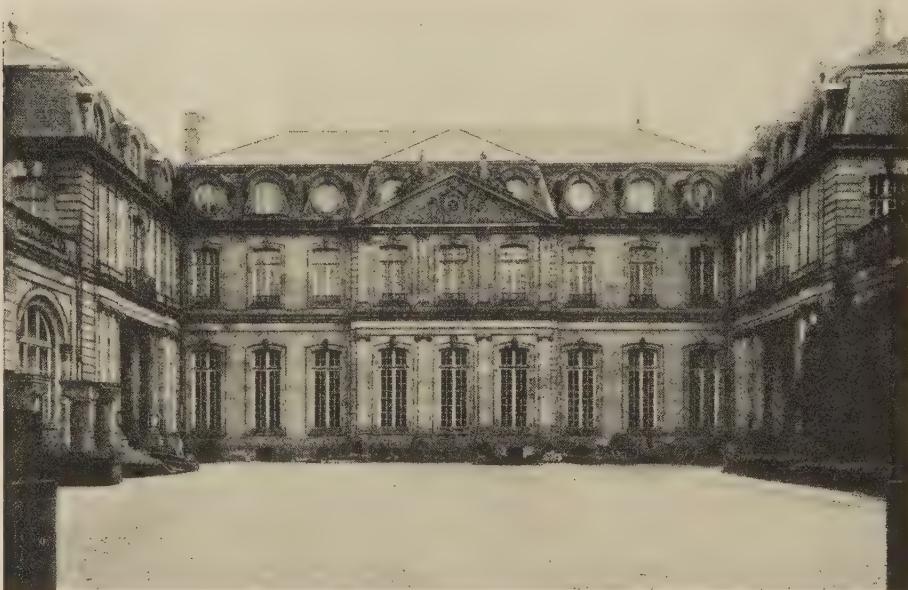
Le Château des Rohan : Vue d'ensemble sur la place du Château.

Cliché A. R. d'Architecture.

venir, — à quoi s'ajoutait, constante et méthodique inspiratrice d'action, la volonté de représenter dignement le catholicisme dans la ville hier protestante, la France et le roi dans la République nouvellement réunie.

Ambitieux de faire admirer aux Strasbourgeois les splendeurs et les élégances d'un style jusqu'alors inconnu en Alsace, c'est lui qui leur en offrit tout ensemble le premier exemple et le plus magnifique exemplaire. Pauvre maison que celle qui servait, naguère encore, de résidence à l'évêque! « Un ancien bâtiment, qui n'est que de bois, tombant dans une ruine totale et ne se soutenant depuis trente ans que par les réparations continues qu'on y a faites et par les étais qu'on y a mis de toutes parts pour l'empêcher de tomber. » Le cardinal de Fürstemberg, prédéces-

seur du cardinal de Rohan, avait entrepris une construction nouvelle, mais, « tant parce qu'on avait employé de mauvais matériaux que parce que l'on n'a pas creusé jusqu'au vif, les fondements en sont si peu solides que les murs s'écartent les uns des autres et sont prêts à crouler ». Ainsi débutent, en manière d'exposé des motifs, les *Lettres patentes* par lesquelles le roi accorde à l'évêque de Strasbourg, le 14 novembre 1727, pour la reconstruction de son palais, l'autorisation d'emprunter



Château des Rohan : Cour d'honneur.

Cliché A. R. d'Architecture.

200.000 livres, remboursables au moyen d'une imposition annuelle pendant douze ans sur les habitants du diocèse. Les devis évaluèrent la dépense probable (fondations, voûtes, charpenterie, couverture, plomberie, etc., sans y comprendre la menuiserie, les glaces, les tableaux, sculptures, dorures,....) à 300.000 livres environ. Les travaux durèrent plus de dix ans (1731-1742). L'architecte Joseph Massol les dirigea, mais d'après les plans de Robert de Cotte, qui avait été l'élève assidu et choyé de Jules-Hardouin Mansart.

Le Château des Rohan s'élève à l'endroit même où la mauvaise ébauche de Fürstemberg avait déjà succédé au bâtiment de bois trente ans rapiécé, en bordure de l'ancien *Fronhof* (« cour des corvées », ou « cour du seigneur ») transformé en une large place. Presque tout en pierre

grise (dans ses parties essentielles) — ce qui était une originalité parmi tant de monuments de pierre rose et comme un luxe supplémentaire en Alsace —, il s'ouvre par une cour rectangulaire, que limite, en avant, un portail flanqué de quatre colonnes à bossages alternatifs et de panneaux



Château des Rohan : la galerie au-dessus du portail d'entrée.

Cliché A. R. d'Architecture.

sculptés, relié de chaque côté, suivant une courbe élégante, à la façade de deux pavillons latéraux en avant-corps.

Cette entrée d'honneur est ornée d'admirables figures dues à Robert Le Lorrain, qui avait déjà travaillé pour le cardinal, à son hôtel de Paris. Juste au-dessus du portail, la Religion et la Clémence, l'une, la tête et le bras droit levés vers le ciel, tenant dans le bras gauche une croix, l'autre, demi-assise sur un lion, dont « la férocité, dit une *Description*

manuscrite contemporaine, paraît être adoucie par un enfant qui, de la main gauche, lui tient la crinière» ; sur les côtés de l'entablement, des cassolettes ovales à l'antique, et des groupes d'enfants, rappelant par leurs gestes la Religion et la Clémence, ou par leurs attributs la dignité épiscopale et cardinalice ; aux clés des arcades des fenêtres, seize têtes de « prophètes et prophétesse », généralement difficiles à identifier, quoique cette même *Description des ouvrages de sculpture* exécutés par Le Lorrain pour le Palais Éiscopal, donne la nomenclature précise des personnages représentés : « Moyse, dans le caractère duquel on voit un grand et profond législateur », Aaron, David, Jérémie, Ezéchiel, Josué, « Judith, triomphante d'avoir coupé la tête à Holopherne » ... ; au tympan du fronton circulaire d'un des pavillons latéraux, la Charité, « tenant un cœur dans sa main gauche et, de la droite, un enfant qui tette, pendant qu'un autre suce son propre doigt », groupe dessiné par Le Lorrain, encore que l'exécution ne soit pas son œuvre personnelle. La Justice, au tympan du fronton correspondant, n'a point d'auteur connu, ni les têtes de chevaux au-dessus des portes des communs, un peu en retrait par rapport à la façade ; mais on est bien tenté d'y reconnaître le ciseau du même grand artiste.



Château des Rohan : une des figures sculptées formant clés d'arcade (Moyse).

Cliché A. R. d'Architecture.

A l'intérieur, de part et d'autre du portail d'entrée, un vaste péristyle. A droite et à gauche de la Cour d'honneur, des galeries basses forment les longs côtés du rectangle, masquant, à droite, la Basse Cour et les Ecuries, à gauche, la cour de la Conciergerie, que bordaient, sur la rue du Bain-aux-Roses, d'abord, les deux salles appelées, pendant le séjour du roi à Strasbourg, Salle des Suisses et Salle des Gardes (mais qui servaient, en temps ordinaire, l'une au matelassier, l'autre au tapissier du palais), puis l'argenterie, la lingerie, le dépôt de la porcelaine. Au fond de la Cour d'honneur, précédé de deux courtes ailes où s'ouvrent les vestibules d'entrée et qui rejoignent les basses galeries latérales, s'élève le bâtiment principal, entre la cour et l'Ill.

Pour diverses raisons de technique et de perspective, l'architecte imagina ici ce qu'on pourrait appeler — nouveau et familier, le terme a du

moins le mérite d'être clair — un double *décalage*; décalage dans le sens de la largeur : l'axe de la façade côté cour ne coïncide pas avec celui de la façade côté rivière ; décalage dans la hauteur : l'étage inférieur (*rez-de-chaussée*) côté cour forme le premier étage côté rivière.

Ce bâtiment principal présente, sur la cour d'honneur, deux étages de



Château des Rohan : pavillon latéral ouest, sur la place du Château.

Cliché A. R. d'Architecture.

hautes fenêtres, puis un comble brisé, avec d'élégantes mansardes ; la partie centrale (les trois fenêtres du milieu, séparées par des pilastres) s'avance en une légère saillie, que surmonte un fronton triangulaire. Nous retrouvons sur cette façade de nombreux et brillants témoignages du labeur de Le Lorrain : aux clés des neuf fenêtres de l'étage inférieur, des têtes d'hommes et de femmes coiffés à la grecque et à la romaine ; au tympan du fronton triangulaire, les armes et trophées, l'enfant qui soutient

l'écusson et celui qui sonne la trompette, puis, sur la corniche, à demi couchées, la Force et la Prudence.

La façade sur l'Ill s'étend, de même, à droite et à gauche d'un pavillon central formant avant-corps, comme le pavillon central du côté cour, en un relief plus accentué. Quatre fortes colonnes corinthiennes le précèdent, sur lesquelles repose aussi un fronton triangulaire. Un dôme,



Château des Rohan : façade sur l'Ill.

en arrière du fronton, couronne la majesté de ce pavillon central. Aux deux extrémités de la façade, des pavillons en légère saillie. De chaque côté du fronton central, le long du toit, une balustrade en pierre, avec pots à feu, relie ce fronton aux combles brisés des toits latéraux. Au premier étage, des balustrades, de pierre également, forment balcon entre les colonnes corinthiennes du pavillon central, tandis qu'à la même hauteur les pavillons latéraux sont ornés de larges balcons en fer forgé, que supportent des consoles en pierre richement sculptées. Fenêtres et mansardes, distribuées avec abondance et régularité sur toute la largeur et la hauteur, allègent et éclairent le pavillon central, les pavillons laté-

raux, les combles, tout l'ensemble de la façade. Enfin, accotée à cette façade, du côté ouest, une annexe, moins élevée — elle ne dépasse pas la hauteur du premier étage —, se termine par une baie en plein cintre. Pour couronner cette baie, Le Lorrain avait dessiné — et « Jean Koubler le fils, chaudronnier de la ville de Strasbourg » exécuta en « cuivre battu au marteau » — un groupe (disparu depuis, — voir page 99) de « deux anges en adoration, à genoux au pied d'une croix placée au milieu d'eux,



Château des Rohan : un balcon, sur la terrasse du côté de l'Ill.

Cliché A. R. d'Architecture.

l'un, les mains jointes, la tête et les yeux vers le haut de la croix, extrêmement pénétré de l'amour de son Dieu, l'autre, la main gauche sur sa poitrine, le corps, la tête, les yeux modestement baissés, montrant de la main droite la croix aux passants »... Juste au-dessous du balcon de l'annexe, formant clé d'arcade, un admirable visage de femme, d'une parfaite pureté de dessin, qu'anime d'une expression singulière, presque mystérieuse, le regard à demi voilé par les paupières tombantes. Au reste, sur tout le développement du rez-de-chaussée, les arcades des fenêtres sont scellées par de charmants visages allégoriques : le Printemps, l'Eté, l'Automne et l'Hiver, et, — symbolisant la Sagesse, la

Guerre, la Force, la Mer, l'Abondance, — les traits et les attributs de Minerve, de Mars, d'Hercule, de Neptune, de Cérès... Sous leurs yeux sans prunelles et pourtant pleins de vie se déroula, en 1742, pourachever en beauté ce parfait ensemble, la vaste terrasse sur l'Ill.

Un Rohan pouvait-il s'éloigner de Versailles sans regretter Versailles partout où il allait ? Partout il en cherchait l'image et la voulait recréer. Si le cardinal faisait le tour de son château de Strasbourg, l'illusion lui était facile ; plus facile encore, s'il recevait, donnait à souper, tenait audience, se retirait dans ses appartements.



Château des Rohan : figure sculptée formant clé d'arcade.

Cliché A. R. d'Architecture.

phées de pierre teintée en gris diaphane, ses deux vasques de marbre, ses dauphins sur fond de paysage, ses dessus de porte en grisaille représentant les quatre éléments. Puis, du côté et le long de la terrasse, la salle des Evêques, avec des cartouches à croisillons aux angles, des moulures dorées, des allégories à la romaine succédant, depuis la Révolution, aux portraits des évêques ; dans la salle du Dais, encore un beau lambrisage blanc et or, une cheminée de marbre, des dessus de porte authentiques, mais dont les peintures ne sont plus que des copies, des chinoiseries d'or au plafond, deux glaces délicieusement encadrées ; la salle d'Assemblée, ses portes admirables, son luxueux plafond doré,... et, là, dans la boiserie de l'avant-dernière fenêtre, un trou béant, souvenir du bombardement de 1870...; puis, l'annexe à mi-hauteur, qui

A l'étage inférieur surtout, au fur et à mesure qu'à l'heure présente on débarrasse, discerne et restaure, sous les traces parfois barbares laissées par des utilisations malencontreuses, tout le passé reparaît peu à peu. S'ouvrant sur le large portique aux angles arrondis qui forme vestibule, à l'aile droite, au fond de la cour d'honneur, la salle du Synode, devenue sans doute par la suite salle des Gardes, avec son entrée demi-cintrée, ses piliers qui la divisent en deux (dans les deux travées sud-est fut aménagée la chambre de Napoléon I^e), ses tro-

comprend, d'abord, côté du quai, la Bibliothèque et salle des Ordinations, avec des traces curieuses de corniches sculptées où le Premier Empire s'est essayé à imiter Louis XIV sur des dessins de Percier et Fontaine, — ensuite, formant retour sur la cour d'honneur, la Chapelle. L'intime ne le cède point à l'officiel. Malgré leur désordre encore mal réparé, les appartements privés, antichambre, chambre à coucher, cabinet de toilette, bordant, au fond, la cour d'honneur, laissent apparaître ce qu'ils furent au temps de leur splendeur, — tandis que déjà, de l'autre côté de la cour, au pavillon ouest, de récents aménagements, médités et réalisés avec le sens historique le plus sûr, rendent à quelques recoins plus discrets tout leur charme d'autrefois : dans cette jolie chambre d'angle où logeait sans doute le secrétaire de l'évêque, on s'approche de l'œil-de-bœuf, on embrasse du regard, tout à la fois, la cathédrale, le château, le portail d'honneur, son péristyle, sa galerie, ses statues, — et l'on surprend la main de quelque abbé de cour gravaient à la dérobée sur la vitre les petits vers florianesques que le temps, les révolutions, les guerres y ont galamment respectés.

A peine le château était-il achevé, que le séjour du roi en consacrait la renommée naissante et que le talent d'un artiste, à cette occasion, en fixait minutieusement les aspects. Quelle différence avec l'hôtel de Bade-Dourlach (ou du Dragon), logis d'un autre âge, anguleux et morne, qui, jusqu'alors, en sa qualité d'Hôtel du Gouvernement (depuis 1681, hébergeait les souverains de passage ! Louis XIV lors de la prise de possession, — un peu plus tard, le Grand Dauphin allant rejoindre près de Landau l'armée qui protégeait l'Alsace (pendant la guerre de la Ligue d'Augsbourg), — naguère encore, le roi Stanislas, la reine de Pologne, « la Sérénissime Princesse leur fille », quand le duc d'Antin vint à Strasbourg pour demander en mariage, au nom du jeune roi, Marie Leczinska... On ne distraira plus de son emploi l'Hôtel du Gouvernement : le château de



Château des Rohan : figure sculptée
formant clé d'arcade.
Cliché A. R. d'Architecture.

l'évêque sera désormais la digne résidence des rois. Louis XV arrivait de Metz : la maladie, la mort certaine, imminente, puis tout à coup la santé miraculeusement recouvrée, ces angoisses, cette résurrection soudaine étaient d'hier ; la « capitale d'Alsace » allait manifester avec « les trans-



Château des Rohan : Salle du Dais et Salle d'Assemblée.

Cliché Musées de la Ville de Strasbourg.

ports de la joie la plus vive » la « reconnaissance qu'elle devait à un roya qui suspendait la rapidité de ses conquêtes pour voler à son secours » et « sa gratitude envers le Ciel, qui venait de sécher ses larmes en lui rendant un Monarque chéri ». Le 5 octobre 1744, jour de l'arrivée du roi, « tout se mit en mouvement ». Après être descendu de carrosse à la cathédrale, où le cardinal de Rohan le reçut au seuil du grand portail, le roi en sortit par la porte de l'Horloge, et, traversant la place du Châ-

teau, « se rendit à pied au Palais Episcopal, où il avait choisi son logement ». Du balcon d'une des hautes fenêtres sur la terrasse, il assista aux fêtes qui se succédèrent, pendant quatre jours, sous les murs du palais, feux d'artifice, illuminations, défilés et danses, dont les planches dessinées par J.-M. Weis, gravées par Le Bas, constituent l'exact témoignage docu-



Château des Rohan : porte d'un des salons (détail).

Cliché Winter.

mentaire : bateaux décorés qui « contenaient un grand nombre de simphonistes », figures de « divinités marines représentant le fleuve du Rhin et la rivière d'Ill », vins d'honneur offerts par le Corps des Tonneliers, « joutes, exercices de la bague, de l'oye, autres jeux, et pêche considérable, le tout exécuté en présence de Sa Majesté par les bateliers et pêcheurs de la ville de Strasbourg », « jeux, danses et exercices avec épées exécutés par les boulangers de la même ville, conduits en ordre et marche de cérémonie par leurs officiers, après qu'ils eurent obtenu du roy la permission d'offrir à Sa Majesté un gâteau du pays orné de différentes espèces

de pâtisseries et de fleurs »... De ces réverences, cortèges et festins bien d'autres souvenirs encore revivent délicieusement sous l'apparente sécheresse des dossiers jaunis : requête du Magistrat à M. d'Argenson pour être autorisé à présenter ses hommages au roi « dans la même attitude » que la Noblesse de la Basse-Alsace, c'est-à-dire sans être obligé de s'agenouiller ; description des uniformes des *Troupes Bourgeoises*—infanterie, cavalerie et hussards —, qui iront saluer le roi aux portes de la ville ; liste nominative des jeunes garçons et filles de la bourgeoisie qui paraîtront devant le roi, formant dix-huit couples costumés en bergers et bergères (parmi celles-ci, Marie-Véronique Kellermann, sœur du futur vainqueur de Valmy) ; état des dépenses faites pour le dîner offert par le Magistrat dans l'hôtel du préteur royal : 433 livres 5 sols pour location de lustres et autres objets de cristal ou de faïence et paiement de ceux qui furent cassés, 178 livres 8 sols à Jean-Martin Tieffenbach, le boucher, pour viandes de mouton, veau et porc, 550 livres 12 sols pour vins de Bourgogne, d'Espagne, de Rivesaltes, de Chypre, 1.620 livres « au sieur Michel, chef d'office de M^{sr} le Cardinal », pour les friandises servies au dîner et à la comédie ; mémoire de 97 livres 4 sols pour « la garniture » (12 oies, 12 canards, 36 poulets, 10 livres de lard) du bœuf entier rôti qui fut offert au peuple ; mémoire des « impressions fournies par Le Roux au compte de la Ville », entre autres, 570 exemplaires de la *Relation des Fêtes*, remaniés « pour y ajouter le nom du Fils de Monsieur l'Ammeistre régent, qui y avait été oublié »...

Mêmes réjouissances, ou à peu près, en l'honneur de deux jeunes princesses arrivant en France pour être Dauphines : l'une, cette Marie-Josèphe de Saxe, un peu oubliée aujourd'hui, qui allait épouser le Dauphin fils de Louis XV ; l'autre, Marie-Antoinette. La Chambre des XIII s'étant « trouvée dans l'embarras », lors de la deuxième réception, en 1770, « pour tirer de ses protocoles des renseignements sur ce qui s'était observé » lors de la première, en 1747, le préteur royal Baron d'Autigny décida « de recueillir tous les détails de ce qui a précédé, accompagné et suivi » le séjour de Marie-Antoinette et de les faire consigner dans les registres du Magistrat... L'arrivée était fixée au 7 mai. La veille, le comte de Noailles, ambassadeur extraordinaire du roi, s'était rendu au-devant d'elle jusqu'à Schütteren, de l'autre côté du Rhin, pour y prendre ses ordres — et distribuer 2.190 ducats « aux bas officiers de M^{me} la Dauphine qui ne devaient pas entrer en ville », postillons, heyducs, valets des dames, garçons boulangers, garçons confituriers, garçons couvreurs de table, maîtres gardes de voitures. Au moment où Marie-Antoinette et sa

suite s'engagèrent sur le pont de Kehl, le 7, un peu avant midi, « douze bateliers habillés par la Ville en matelots » se mirent à « croiser le fleuve », dans des nacelles, à quelque distance du pont, « pour en cas d'accident être à portée de donner du secours ». La « remise » de l'archiduchesse d'Autriche par le représentant de l'impératrice à celui du roi eut lieu dans l'île des Epis (entre le pont de Kehl et Strasbourg) ; on y avait



L'Hôtel de Ville (ancien hôtel de Hesse-Darmstadt) : cour d'honneur, rue Brûlée.

Cliché A. R. d'Architecture.

spécialement construit une *Maison d'échange*, sous forme de « bâtiment à l'italienne » : le garde-meuble du roi fournit les tapisseries (*Jason et Médée*) pour la salle de Remise, celui du cardinal orna les deux antichambres française et autrichienne, l'Université luthérienne prêta « un dais et un fauteuil de velours cramoisi galonné en or », le Grand-Chapitre un tapis de pied, M. le Prince de Lorraine un tapis de table, et MM. du Magistrat « une toilette en vermeil », car « la princesse n'en avait point apporté avec elle ». La Dauphine avait gagné la salle de Remise par l'antichambre et le cabinet autrichiens ; après les formalités protocolaires — et aussi « quelques rafraîchissements, servis par la Bouche

autrichienne », — elle parut à l'autre porte, « du côté du bâtiment qui avait été destiné pour la Cour française », et monta dans « les carrosses du Roi, au milieu de l'infanterie française qui bordait la haie » ; un peu plus loin, « les régiments de cavalerie du *Commissaire-général* et de *Royal-Etranger*, qui s'étaient mis en bataille dans la plaine, ayant à leur tête M. le marquis de Vogué, eurent l'honneur de saluer M^{me} la Dauphine ». Le cortège entra dans la ville par la porte des Bouchers et la rue des Bestiaux, laquelle reçut à cette occasion le nom de rue Dauphine (détail curieux à noter au passage : quoique cette dernière appellation ne fût en rien du terroir et qu'elle n'ait officiellement duré que trente-cinq ans à peine en deux fois — jusqu'à la Révolution, puis sous la Restauration, — elle est demeurée vivante dans le dialecte local, et beaucoup de braves gens qui ignorent l'histoire, continuent à dire : *Dauphin's Gasse*, en parlant de l'ancienne rue des Bestiaux, rue d'Austerlitz actuelle). Arrivée au château dans l'après-midi, Marie-Antoinette y tint sa cour le lendemain, la salle des Évêques servant d'antichambre. Pour elle, comme pour Louis XV, afin d'étendre la perspective et surtout de dérober aux regards princiers ce que le préteur royal d'Autigny appelait « l'aspect peu réjouissant » des maisons du quai des Bateliers, on avait échafaudé, en face du château sur la rive opposée de l'Ill, une décoration monumentale, arcades, colonnades, pavillons, allégories, devises latines. D'une des fenêtres qui dominent la terrasse, la Dauphine daigna, comme naguère Louis XV, accepter le vin d'honneur des Tonneliers, admirer sur la rivière le feu d'artifice. Il y eut aussi, en son honneur, spectacle et bal, — bal, offert par le maréchal de Contades, dans la salle de la Comédie-Française, au Broglie (voir p. 122), — spectacle, dans la même salle, ou peut-être dans celle du théâtre allemand, rue des Drapiers... L'espoir, la vie souriaient à la jeune princesse, les acclamations populaires montaient vers elle ; le soir, retirée dans ses appartements, elle écrivait à sa mère : «... Je suis reçue à Strasbourg comme si j'étais une enfant aimée qui revient chez elle... Seulement on me fait trop de compliments, cela m'effraie, parce que je ne sais pas comment je pourrai les mériter... »

Des jours approchent, où Marie-Antoinette ne sera plus que l'*Autrichienne*, où le coadjuteur qui l'avait saluée de la plus délicieuse allocution qui se puisse entendre, ne sera plus que le *Cardinal Collier*... La ville acheta, au prix de 129.000 livres, le Palais Éiscopal, bien d'émigré, et y installa ses services administratifs. S'ensuivirent divers arrêtés, supprimant, ajoutant, modifiant, remplaçant : « enlever l'écusson placé au-dessus de la porte d'entrée et y placer un marbre avec l'inscription

« *Maison Commune* », percer « une porte dans le corps du bâtiment principal à la croisée du milieu », enlever les « deux anges et la croix en cuivre doré placés au-dessus de la ci-devant chapelle, vendre la dorure et livrer ensuite le cuivré à la Monnaie » ; par contre, on élèvera, au-dessus du portail d'entrée, entre la Religion et la Clémence de Le Lorrain, « une statue de pierre représentant la Liberté terrassant les emblèmes de la royauté et de la superstition », on acceptera du « sieur Mayno, citoyen



Hôtel de Ville : façade sur le Broglie.

Cliché A. R. d'Architecture*

de cette ville, un tableau qu'il a fait peindre par le sieur Melling pour orner l'alcôve de la pièce dite chambre du roi », on commandera au même sieur Melling, directeur de l'école de dessin, « pour être placés dans la pièce dite salle des Évêques », ces « sept tableaux colorés représentant différentes vertus et quatre tableaux de la même grandeur représentant des trophées en grisaille » — qui s'y trouvent encore presque tous, mais un peu modifiés, semble-t-il, au cours de l'exécution —, « le tout bien conditionné pour une somme de soixante louis... »

Pourtant, le cours de son ancienne destinée n'était encore qu'interrompu : il devait, de nouveau, abriter à leur passage des souverains, des souveraines, des héritiers présomptifs. Napoléon y résida deux fois, du 26 septembre au 1^{er} octobre 1805, du 22 au 25 janvier 1806, — à la veille et au lendemain d'Austerlitz. Joséphine l'avait accompagné à Strasbourg et elle y

resta plus de deux mois : c'est au château que le général Lemarois, aide de camp de l'Empereur, vint lui apporter la nouvelle de la capitulation d'Ulm ; le surlendemain, « pour célébrer les victoires de la Grande Armée », des dames de Strasbourg lui offrirent une fête, « dans une fort jolie maison de la Robertsau », avec divertissement et ronde, — ronde sur l'air du *Curé de Pomponne*, où se pressaient les rimes en *ogne*, parce qu'on voulait amener à la fin de chaque couplet le *camp de Bou-*



L'Hôtel du Gouverneur militaire (ancien hôtel de Deux-Ponts) : cour d'honneur, rue Brûlée.
Cliché A. R. d'Architecture.

logne, lieu de concentration de l'armée avant le départ pour la campagne d'Autriche. Puis, ayant rejoint Napoléon à Munich, Joséphine partagea avec lui les honneurs triomphaux du retour ; et ce furent encore des illuminations, des emblèmes, des corps de métiers défilant sur la terrasse sous les yeux de l'Empereur et de l'Impératrice debout au balcon de la bibliothèque, et même une nouvelle *Relation des fêtes*, dessinée par Benjamin Zix, gravée par Christophe Guérin... Mais il faudrait rappeler également Marie-Louise en 1810, le duc de Berry en 1814, Charles X en 1828, Louis-Philippe en 1831...

Aussi bien le château des Rohan n'était-il plus *Maison Commune*, mais officiellement *Château Impérial* (*Château Royal*, sous la Restaura-

tion) : la Ville l'avait offert à Napoléon dès 1804, et l'Empereur l'accepta par un décret signé à Carlsruhe le 21 janvier 1806. Ce geste gracieux, qu'inspirait, en vérité, avec le désir d'être aimable envers le souverain, celui de ne pas obérer le budget municipal par des frais d'entretien trop onéreux, la Ville le renouvela à chaque changement de régime, envers



Hôtel du Gouverneur militaire : aile sur le Broglie.

Cliché A. R. d'Architecture.

Louis-Philippe (qui, non moins économie qu'elle, refusa), puis envers Napoléon III, — mais non point envers Guillaume I^{er} : malgré la mainmise assez brutale par laquelle l'autorité allemande prétendit, au nom du nouveau souverain, affirmer son droit sur le château, la Ville, cette fois, en revendiqua la propriété, faisant valoir que la Liste civile était essentiellement personnelle, qu'elle ne saurait survivre à la déchéance de l'empereur français, et que, « si le château de Strasbourg devait à l'avenir faire partie de la dotation de la couronne, il faudrait qu'il fût offert une troisième fois au souverain par le Conseil municipal » : « ce qui

nous paraît peu probable », ajoute avec un sourire discret le rapporteur. Outre ces changements de propriétaire, le château des Rohan connaît, plus nombreux encore, tantôt éphémères, tantôt durables, les changements d'affectation : logement de l'évêque, au premier étage, de 1840 à 1855 ; — au rez-de-chaussée, salles de réunion, d'exposition, de concerts pour diverses sociétés locales, Exposition industrielle en 1840, Congrès



Hôtel du Commissaire général (ancien hôtel de l'Intendance) : le portail d'entrée, rue Brûlée.

Cliché A. R. d'Architecture.

scientifique en 1842, cours de modelage, de dessin, et même club des Travailleurs en 1848, salle d'armes en 1849; après 1871, abri provisoire pour l'Université allemande et sa Bibliothèque. Depuis 1899, le château des Rohan est soustrait au danger de nouvelles fluctuations. La Ville y a installé ses belles collections artistiques, Musée des Beaux-Arts et Musée des Arts Décoratifs.

L'heureuse contagion de ces magnificences fut rapide. Avant même que les murs du château se fussent élevés au-dessus du sol, chacun savait

pour quel grand seigneur une cour élégante allait s'ouvrir à la place du Fronhof périmé, une terrasse majestueuse s'étaler au bord de l'Ill. A mesure qu'apparaissait avec plus de précision aux regards de la foule tout le splendide et tout le gracieux de la construction nouvelle, le prestige de l'œuvre s'ajoutait à l'éclat du nom pour susciter de tous côtés des émulations fastueuses jusqu'à la prodigalité. Depuis le commencement des travaux du Palais Éiscopal jusque bien après leur achèvement,



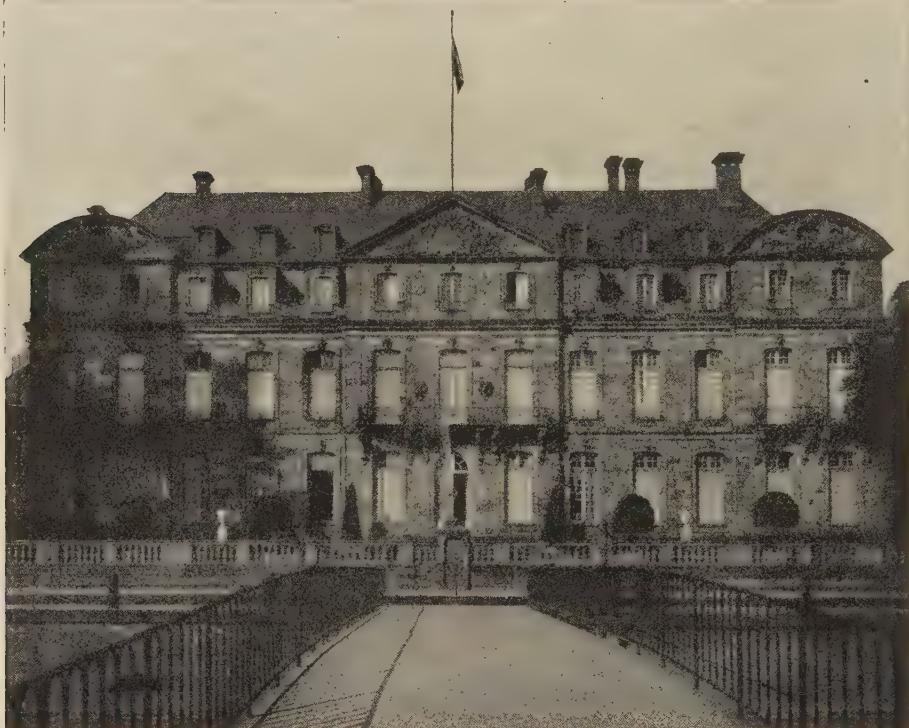
L'Hôtel du Commissaire général : la cour d'honneur,
à droite de l'avant-cour, rue Brûlée.

Cliché A. R. d'Architecture.

ce fut par toute la ville la plus brillante floraison de « XVIII^e siècle ».

Les conditions mêmes dans lesquelles s'était développée l'histoire du pays, favorisaient, par une conséquence singulière, cette transformation architecturale de Strasbourg. Même en se pliant au régime administratif nouveau, les seigneuries locales n'avaient point perdu leurs physionomies particulières. A chaque comte ou baron sa capitale, son château, sa cour. Mais, quelques satisfactions qu'il éprouvât à jouer au souverain sur tout un petit monde de fonctionnaires, de bourgeois, de paysans, Strasbourg était déjà la grande ville : agréable et forte tentation que d'y faire de longs séjours, d'y voir, d'y recevoir, dans un autre chez-soi, une société

de plus large envergure. Pour les abbayes, l'agrément d'un pied-à-terre se tournait en nécessité, si l'on voulait éviter de vulgaires et périlleux coudoiements. Au vrai, le château des Rohan n'était-il pas un pied-à-terre lui-même? Les luttes entre l'évêque et le Magistrat, plus tard, le triomphe de la Réforme à Strasbourg, avaient, depuis longtemps, éloigné l'évêque de sa ville épiscopale; c'est Saverne qui était devenu, sous la



Hôtel du Commissaire général : façade sur le quai.

Cliché A. R. d'Architecture.

contrainte de ces événements, — et qui demeura jusqu'à la Révolution, — le siège administratif de l'Évêché... A la suite, à l'exemple du cardinal-évêque, pour avoir pignons à Strasbourg qui ne fussent pignons démodés, pour ne point paraître — en face du régime nouveau, où tout était reflet du soleil de Versailles — personnes vieillottes, désuètes et râpées, tous se complurent, ecclésiastiques, laïcs, à démolir, à reconstruire leurs maisons de ville.

Au centre de Strasbourg, tout près du Broglie et parallèlement à lui, une rue sans apparence et sans prétentions, que ne marque point au pre-

mier regard le signe de l'art ou de l'histoire. Seul son nom étonne : rue Brûlée. Il rappelle qu'en 1349, des Juifs, qui vivaient confinés dans ce quartier, furent, là, un jour d'émeute, brûlés sur le bûcher, par centaines ; à moins qu'antérieurement même à cette date il ne dérive (*Brand-gasse*) du nom de quelque grand bourgeois du temps, dont la propriété, située



Hôtel du Commissaire général (alors Préfecture du Bas-Rhin) :
fenêtres, après le bombardement de 1870.

Cliché A. R. d'Architecture.

dans cette rue, s'appelait le *Branthof*. Rue Brûlée s'ouvrent successivement les trois hôtels qui ont le plus brillamment contribué, avec le Château des Rohan, à la gloire artistique du XVIII^e siècle français dans Strasbourg : l'Hôtel de Hesse-Darmstadt, aujourd'hui l'Hôtel de Ville. — l'Hôtel de Deux-Ponts, aujourd'hui hôtel du gouverneur militaire de Strasbourg. — l'Hôtel du préteur royal Klinglin, aujourd'hui le Commissariat général.

Sur l'emplacement d'un ancien hôtel d'Ochsenstein, qui remontait au XIII^e siècle et qui avait passé aux Hanau-Lichtenberg, puis, par héritage,

aux Hesse-Darmstadt, l'architecte Joseph Massol construisit (1730-1736), pour un de ces princes de Hesse-Darmstadt qui se succédèrent à Strasbourg dans le commandement du Royal-Bavière, l'hôtel de Hanau ou hôtel de Darmstadt. C'est cet hôtel qui devint (et qui est resté) le siège de la Mairie, depuis le jour où Napoléon, après avoir accepté de la ville le château des Rohan, lui offrit l'hôtel de Darmstadt, bien d'émi-gré (1806). Il présente, derrière le beau portail aux trophées sculptés,



Hôtel du Commissaire général : fenêtre ovale, près du portail d'entrée, rue Brûlée.

Cliché Revue Alsacienne Illustrée.

une vaste cour rectangulaire; au fond, le rez-de-chaussée forme portique, la partie centrale s'avancant en une forte saillie bombée, qui se prolonge ainsi, en ressaut convexe, sur toute la hauteur de l'édifice et que surmonte, au faîte, un fronton triangulaire ; par les grandes baies de l'étage inférieur, on aperçoit en transparence le Broglie, où se dresse la façade aux grandes lignes régulières, ses trois étages et son comble à lucarnes, sur dix-sept croisées dans la largeur, corps central et corps latéraux en saillies nettement dessinées (le perron sur le Broglie, avec ses deux escaliers, n'a été construit qu'en 1840, lorsque fut comblé et couvert, à cet endroit, le Fossé-des-Étudiants). Dans ces salons d'un colonel au service du Roy, prince de l'Empire et landgrave, dont plusieurs rappellent

encore, immeuble et meubles, boiseries sculptées et vases chinois, cette « douceur de vivre » tant regrettée par M. de Talleyrand..., tous les intérêts d'une cité démocratique se sont, depuis plus d'un siècle, traduits en délibérations, en rapports, en procès-verbaux, l'air a frémi de tous ses sanglots et de tous ses cris de joie, toute son histoire a passé, — histoire de



L'Évêché (ancien hôtel du Doyen du Grand-Chapitre) : façade sur le jardin.

Cliché A. R. d'Architecture.

ville-frontière, qui est toujours de l'histoire nationale; et, si ce n'est point le lieu d'en raconter les multiples péripéties, sans doute sera-t-il permis de ne pas se confiner aux sereines régions de l'art, de s'arrêter un instant, malgré la date relativement récente d'une colonne ou d'un balcon, — ici, au seuil de ce vestibule d'honneur où, le 22 novembre 1918, la municipalité salua, dans la personne du Haut-Commissaire, la France qui revenait, — là, devant ce perron du Broglie où, le 9 décembre, le

Président de la République commença son discours par ces mots que couvrit aussitôt l'ardente acclamation de la foule : « Comme vient de le dire Monsieur le Maire de Strasbourg, le plébiscite est fait... »¹

Même clarté de dessin, dans l'hôtel de Deux-Ponts (1754), même



Evêché : un des salons.

Cliché A. R. d'Architecture.

souple et facile régularité, même transparence de la rue Brûlée au Broglie, plus légère et plus lumineuse encore ; mais de celui-ci la façade, côté Broglie, est en retrait derrière un jardin, que devaient limiter de part et d'autre deux ailes, dont une seule, celle de l'est, a été exécutée. Ancienne propriété connue sous des noms divers (*Hof zum Bock*, *Dettlinger Hof*, *Hôtel Des Réaux*, *Hôtel Du Portal*), achetée, démolie,

¹. A l'angle de l'Hôtel de Ville et de la rue de la Comédie, sur le Broglie, a été inauguré, le 14 juillet 1922, le monument de la *Marseillaise*, œuvre vigoureuse où le sculpteur Marzolff a su traduire dans la pierre l'élan des *Va-nu-pieds superbes*.

arrondie, reconstruite par les Gayot (Gayot père, premier préteur royal de ce nom, et sa famille), puis vendue au prince Maximilien-Joseph de Deux-Ponts, seigneur de Ribeaupierre, colonel du régiment d'Alsace, il semble qu'on se soit toujours, depuis lors, souvenu pour elle de cette der-



Ancien hôtel de la Prévôté du Grand-Chapitre, rue de la Nuée-Bleue.

Cliché A. R. d'Architecture.

nière mutation : depuis la Révolution, l'hôtel de Deux-Ponts a toujours été militaire, Quartier général de la Division (5^e, puis 6^e) jusqu'en 1870, du XV^e corps d'armée allemand après l'annexion, puis, en novembre 1918, du général commandant en chef la 4^e armée française, qui venait de faire son entrée triomphale dans la ville, puis du général gouverneur militaire de Strasbourg, commandant le 21^e corps d'armée.

Enfin, pour le troisième de ces hôtels de la rue Brûlée (1730-1736), l'hôtel Klinglin, ou de l'Intendance, sa situation à l'extrémité de la rue

— et de la ville (car, avant 1870, les remparts bordaient l'Il sous les fenêtres de l'édifice, une des portes de l'enceinte, la porte des Juifs, était à quelques mètres de là) — ne permit pas d'en diriger la construction selon le même axe que celui des deux autres. Derrière un beau portail surmonté de deux lions, qui s'ouvre, lui aussi, sur la rue Brûlée, c'est à droite d'une modeste avant-cour — entre deux aigles qui subsistent de l'époque impériale française — qu'apparaissent la cour d'honneur et l'hôtel lui-même, en large hémicycle, l'autre façade s'élevant, celle-là, non sur le Broglie, mais sur le quai Lezay-Marnésia, perpendiculaire au Broglie et à la rue Brûlée.

L'histoire de cet édifice, du moins dans son état original, tient entre deux drames, l'un, personnel, l'autre, national : sa construction rappelle *l'affaire Klinglin*, sa destruction, la guerre de 1870 et le bombardement de la ville par les Allemands. En 1730, François-Joseph de Klinglin, préteur royal, administrateur de grand style, mais que devait conduire à sa perte une fécondité d'expédients sans limite au service d'un faste sans mesure, obtint de la Ville la cession d'un emplacement (*le Mauerhof*) qu'elle utilisait comme chantier de maçonnerie, y fit construire un palais avec les matériaux de la Ville, par des ouvriers que la Ville payait, le lui revendit ensuite pour 200.000 livres, obtint, enfin, qu'on l'affectât au logement du préteur royal, — c'est-à-dire de sa propre personne ; d'où, un jour, l'inévitable désastre : insinuations, accusations, arrestation, incarcération à la citadelle, et la mort au cours du procès, mystérieuse, selon l'usage. La déchéance de Klinglin valut à « son » hôtel, indirectement, une promotion : ceux qu'il abritera désormais ne seront plus, comme le préteur royal, les représentants de l'État dans la seule ville de Strasbourg, mais dans toute la province (— plus tard : le département —) : d'abord l'Intendant d'Alsace, puis le Directoire du District, puis, le Préfet du Bas-Rhin, jusqu'en 1870, où les obus n'en laissèrent debout que quatre murs, lamentablement éventrés. Reconstruit avec un judicieux respect des formes du passé, il continua d'être la plus haute résidence officielle du pays, — palais du Statthalter sous l'occupation allemande, du Commissaire Général de la République depuis le retour de la France.

Tout près de la rue Brûlée, dans la petite rue du Parchemin, — un peu caché par les murs qui arrêtent, au bord de ces deux rues, d'un côté sa cour, de l'autre son jardin, — l'hôtel Lückner fut tour à tour d'église et d'épée. Construit (ou reconstruit, comme presque tous ceux qui précèdent et qui suivent, à la place de quelque hôtel plus ancien) en 1727, par l'architecte Arnold La Gardelle et affecté à la résidence du doyen du Grand-

Chapitre, il devint, au début de la Révolution française, propriété du maréchal de Lückner, vieux soldat de l'ancien régime qui cherchait à se rajeunir par son civisme : c'est à lui que Rouget de Lisle allait bientôt dédier le *Chant de Guerre pour l'Armée du Rhin*. Revenant à ses ori-



Ancien hôtel de l'abbaye des Dames d'Andlau (aujourd'hui lycée Kléber-Château),
8, rue des Écrivains.

Cliché A. R. d'Architecture.

gines après quelques détours, l'ancien Grand-Doyenné est affecté, depuis 1855, à l'Évêché.

... De toutes dates à travers le siècle elles se pressent en un étroit espace, la maison n° 11 de la rue des Juifs, reconstruction de 1731, où s'unissent, non sans quelque disparate, l'ancien et le nouveau, portail voûté en forte saillie entre deux pilastres sculptés, au-dessus duquel s'élèvent trois étages d'oriels, avec frontons cintrés et vases de fleurs en pierre ; la maison n° 36 de la même rue, charmant hôtel qu'édifia pour son usage personnel, en 1765, l'architecte Massol ; la maison n° 2 rue

Brûlée, construite en 1757 pour les Bénédictins de l'abbaye de Marmoutier ; la maison n° 27 de la rue des Juifs (hôtel de l'abbaye de Neubourg, de 1785 à 1790) et la maison Dartein (n° 17 rue des Charpentiers) en communication l'une avec l'autre par les jardins, élevées toutes deux,

en 1779, par Christine de Saxe, abbesse de Remiremont, tante de Louis XVI. Voici, de l'autre côté du Broglie, l'hôtel de la Prévôté du Grand-Chapitre, qui fut successivement, depuis la Révolution, École de droit, Séminaire épiscopal, siège de l'Académie, Poste aux lettres, hôtel de Renouard de Bussière (ancien directeur de la Monnaie de Strasbourg et de Paris, député de Strasbourg sous la Monarchie de Juillet et sous Napoléon III) ; Moreau y avait logé avant Hohenlinden, et Ch. Aubry, doyen de la Faculté de Droit, l'auteur du classique *Cours de Droit Civil*, y habitait en 1870 ; pendant l'occupation allemande, Gouvernement militaire ; après la libération, Gouvernement militaire aussi, mais sous les plis du drapeau national... ; puis, diverses administrations civiles ; aujourd'hui, Direction des Ports de Strasbourg-Kehl, et Inspection académique du Bas-Rhin. En vérité, tous les autres hôtels strasbourgeois n'ont-ils pas connu des vicissitudes analogues ? et l'on ne rappelle ici celles de la Prévôté que comme un amusant exemple. Voici, attenant à la cathédrale, reconstruit presque totalement en 1756-57, l'ancien collège des Jésuites, devenu, par la suite, le lycée ; derrière la cathédrale, rue des Écrivains, l'hôtel de l'abbaye des Dames nobles d'Andlau, également transformé en établissement scolaire ; et, un peu plus bas, de l'autre côté de la rue, au débouché de la rue des Veaux, une niche d'angle avec une Madone, une large façade aux nombreuses fenêtres : dans cette maison, dit-on, Cagliostro, officieux du cardinal-évêque, étalait aux yeux du visiteur crédule l'insolence de ses bagues précieuses, de son habit rouge à boutons ciselés et de son alchimisme machiavélique. Voici d'autres maisons bourgeoises, rue du Dôme, rue de l'Étal, rue de l'Écurie, rue des Serruriers, avec leurs



Madone, à l'angle de la maison, 7, rue des Écrivains.

Cliché A. R. d'Architecture.

sement scolaire ; et, un peu plus bas, de l'autre côté de la rue, au débouché de la rue des Veaux, une niche d'angle avec une Madone, une large façade aux nombreuses fenêtres : dans cette maison, dit-on, Cagliostro, officieux du cardinal-évêque, étalait aux yeux du visiteur crédule l'insolence de ses bagues précieuses, de son habit rouge à boutons ciselés et de son alchimisme machiavélique. Voici d'autres maisons bourgeois, rue du Dôme, rue de l'Étal, rue de l'Écurie, rue des Serruriers, avec leurs

curieuses clés d'arcade, les quatre saisons ou les cinq parties du monde sculptées en haut des fenêtres sous forme de visages humains, vieillard coiffé d'une toque de fourrure, bouquet d'épis au bord relevé d'un large chapeau de femme, couronne de plumes au front d'un roi nègre, sultane enturbannée... Voici, place de l'Hôpital, l'ancien hôtel des Bénédictins



Ancien hôtel de Franck, 7, quai Saint-Nicolas.

Cliché Revue Alsacienne Illustrée.

d'Ettenheimmünster, avec ses chasse-mouches sculptés au-dessus de la porte d'entrée ; voici, près du quai des Bateliers, le Kuppelhof, ou Cour des Couples, souvenir nominal d'un haras privé, dont le propriétaire se fit construire, en 1762, le vaste hôtel qu'on est surpris de rencontrer dans cette manière d'impasse ; voici, quai Saint-Nicolas, l'hôtel de Franck, et, rue Sainte-Élisabeth, l'hôtel de Birkenwald...

Il en faut passer... Trop complète, détaillée à l'excès, la description tournerait à la nomenclature. Les froides terminologies ne sauraient

remplacer la vue directe des choses. Le portrait rebute, où l'original séduit. La promenade seule, presque au hasard, à peine guidée, permet de découvrir, avec tout l'agrément de l'imprévu et de la diversité, les témoins que le XVIII^e siècle a laissés de son brillant passage. Il n'y a peut-être pas de rue ni de ruelle où l'ornementation d'un portail, des vantaux de bois aux légers encadrements sculptés, la balustrade et les consoles d'un balcon, une façade toute en hautes et longues fenêtres apparaissant soudain resserrée entre deux bâties modernes ou banales, n'invitent au rêve, n'éveillent, joli, poudré, piquant d'esprit et bruisant de soie, le souvenir des grâces disparues. Hôtels qui demeurent officiels ou administratifs, hôtels lotis en appartements particuliers, on dirait qu'ils mettent une coquetterie à ne pas rester entre eux, à se répandre dans la société strasbourgeoise, à répartir entre tous les quartiers le charme et l'attrait de leur sourire. « De Parabère ou de Sabran » la rue Brûlée n'a point le privilège : ils s'égarèrent volontiers jusqu'aux confins de la ville, « les marquis à grand fracas », « les duchesses, les caillettes », dont ces mascarons « couleur de rose » semblent écouter encore les soupirs et les caquets. Le XVIII^e siècle est partout dans Strasbourg. On pourrait répéter ici ce qu'on a dit ailleurs de la Renaissance : rien de factice et de rapporté, aucune de ces impressions décevantes qui gâtent par instants au théâtre le plaisir ou l'émotion du spectateur trop bien placé, lorsque le feu brutal de la rampe ou le plancher mal joint lui rappelle que ces paysages de rêve ne sont que les trompe-l'œil d'un décor. Les élégantes et somptueuses maisons du XVIII^e siècle se trouvent parfaitement à leur aise dans la ville ; il n'y a pas jusqu'à leur multiple enchevêtement, si je puis dire, avec leurs aînées, qui ne donne à l'ensemble une originalité plus séduisante encore, tant les unes et les autres se fondent harmonieusement dans la vie même de la cité.

Tandis qu'avec une allègre spontanéité le style nouveau se propageait ainsi dans toute la ville, le duc de Choiseul méditait pour Strasbourg un rajeunissement qui en modifiât, non plus, au hasard, les aspects particuliers, mais, par principes, la perspective générale... A l'instigation du ministre et du préteur royal, le Magistrat sollicita l'envoi en mission à Strasbourg d'un « habile architecte » (1764). Le duc de Choiseul délégua Blondel. Membre de l'Académie royale d'Architecture, professeur royal au Louvre, célèbre par ses nombreux travaux et, plus encore, par son Cours d'architecture, ses titres, ses œuvres désignaient Blondel au choix du ministre pour cette brillante entreprise.

On trouve, à l'origine du projet, des raisons d'ordre militaire. La garnison devait être augmentée, jusqu'à concurrence de seize bataillons et de huit escadrons. D'où une double nécessité : d'une part, loger ces troupes, c'est-à-dire transformer certaines casernes, en construire de nouvelles ; d'autre part, faciliter leurs évolutions, c'est-à-dire rendre « la communication des troupes des casernes à la place d'Armes (place Kléber actuelle) et de la place d'Armes aux casernes aisée et bien



Ancien hôtel de Birkenwald (aujourd'hui : le Haras), 1, rue Sainte-Elisabeth.

Cliché A. R. d'Architecture.

percée », plus court et plus commode « le chemin de leurs défilés ».

Telle était la cause occasionnelle du grand projet de 1765. Croire qu'elle en fut aussi la finale et la déterminante, serait méconnaître à la fois l'esprit du siècle et les vues d'un gouvernement qui ne détestait point, en francissant, *versailliser*. « Redressement des rues », « équarrissement » de la place d'Armes, « alignements », « embellissement de la ville », « faire élargir les rues et les places publiques » : ces mots reviennent sans cesse dans les lettres et rapports relatifs au projet de Blondel, trahissent de plus vastes desseins que celui de dégager le chemin habituel des voitures ou des militaires. Ce n'est pas seulement pour elles et pour eux qu'on « ôtera les saillies à quantité de maisons qui, en même temps qu'elles rétrécissent les rues, leur ôtent ainsi une partie de leur jour ».

qu'on supprimera « les portes des caves qui se trouvent dans la voie publique », qu'on fera « le sacrifice des culs-de-sacs tortueux », « trop étroits », « privés de lumière », sacrifice qui « contribuera beaucoup à la salubrité de l'air tant désirée à Strasbourg » : intentions, attentions louables, mais inquiétantes, car ces saillies, ces culs-de-sacs menacés,



Maison, 3, rue du Bouclier.

Cliché A. R. d'Architecture.

c'est demain, peut-être, tout le moyen âge et toute la Renaissance en plâtras. Ne l'oublions pas en effet : pour Blondel, l'Hôtel de Ville (la Pfaltz, — voir p. 63), « là où il est, ne figure avec rien », monument, ajoute-t-il dédaigneusement, « d'une décoration gothique, sans proportion intérieure ni extérieure » ; pour Gayot, le préteur royal, la ville « pèche, dans presque toutes ses parties, par la construction maussade de ses maisons » ; et, les jours de visites royales, on masque aux hôtes du Château, par de vastes décors mieux appropriés à l'esthétique nouvelle, l'aspect

« irrégulier » du quai voisin. A des yeux et à des esprits de ce temps, qui n'étaient point d'archéologues ni, moins encore, de romantiques, quel respect imposeraient ces décosations gothiques et ces constructions maussades, quand il s'agirait de bâtir et de rebâtir « d'une manière qui se ressente du goût du siècle et du renouvellement de la bonne architecture en France » ?

Non point que Blondel poussât le raffinement jusqu'à vouloir tout abattre. Lors des récents travaux pour le couronnement de la coupole du chœur, à la cathédrale, son projet n'avait pas manqué de sagesse ni de mesure. Il semble, en cette nouvelle occurrence, avoir élaboré d'abord un programme assez discret. Le duc de Choiseul se plaignit, en effet, au maréchal de Contades que les projets de Blondel ne fussent dignes « ni du ministère ni de la ville ni de ses talents ». Blondel s'enhardit. Le projet définitif consista, dans sa partie essentielle, à offrir au voyageur qui traverserait la ville « depuis la porte du faubourg de Saverne du côté de Paris jusqu'à celle des Bouchers pour aller en Allemagne », « une certaine quantité d'aspects intéressants », « des surprises, des points de vue inattendus », et « la décoration d'une certaine quantité de bâtiments d'importance ». Après un coup d'œil « à droite et à gauche » sur « les anciennes et les nouvelles casernes placées dans ce faubourg », il franchirait le canal des Faux-Remparts sur un pont de pierre et « jouirait de la vue d'une nouvelle place pratiquée à l'entrée du Vieux-Marché-aux-Vins », place carrée qui, du côté nord, s'arrondirait en demi-cercle. Continuant sa route par la rue du Vieux-Marché-aux-Vins (actuelle), il traverserait le Fossé-des-Tanneurs (pont de pierre également) en passant sous la voûte de la Tour-aux-Pfennings restaurée (il n'en restait plus que la voûte, depuis 1745, — angle de la rue de la Mésange et de la rue des



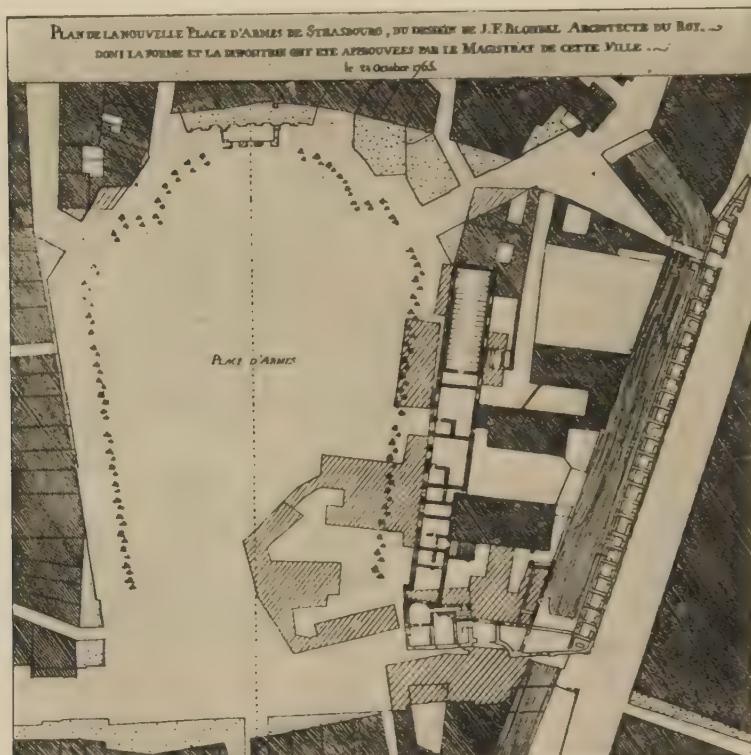
Maison, 8, rue des Hallebardes.

Cliché Revue Alsacienne Illustrée.

Arcades). Puis, il trouvera « à droite la place d'Armes, et en face (angle de la rue des Arcades et de la rue du Vieux-Marché-aux-Grains actuelle), la place des Spectacles » (« si on ne juge pas à propos de la placer dans le fond de la place d'Armes, ou en face du Broglie, ou à côté de la place » indiquée ci-dessus, à l'entrée du Vieux-Marché-aux-Vins). Des bâtiments d'un style uniforme entoureront la place d'Armes, complètement refaite, régulière, symétrique, spacieusement ouverte en demi-cercle à l'ouest. Le voyageur laissera, tout près de là, à gauche, la place du Temple-Neuf et celle du Marché-Neuf, régularisées toutes deux, qui se déverseront l'une dans l'autre par une large communication. Poursuivant tout droit, il admirera successivement (place Gutenberg actuelle) la place Royale, avec « une statue pédestre de Louis le Bien-aimé » (juste en face du débouché de la rue Mercière) et le nouvel Hôtel de Ville, qui s'élèvera, vaste et somptueuse construction, en bordure de la rue du Vieux-Marché-aux-Poissons (on aura, au préalable, démolie la Pfaltz) ; puis la place également régularisée entre la Douane et la Boucherie, — le nouveau pont du Corbeau, en pierre, — au delà du pont, la place du Corbeau, vaste place circulaire, — et il gagnera ainsi, de surprises en admirations, par la rue des Bouchers (rue d'Austerlitz actuelle), la porte des Bouchers, la porte « pour aller en Allemagne ».

Il ne manquait à ce magnifique projet que d'être réalisable. A vrai dire, Choiseul se contentait que « l'exécution pût se faire en l'espace de mille ans », « quoiqu'il ne s'agisse à présent, ajoutait-il, que de dépenser peu d'argent ». Ambitions infinies, moyens limités, prodigalité, économie : c'étaient là, précisément, les inconciliables parmi lesquels Blondel se débattit et, en fin de compte, échoua. Versailles voyait grand, mais voyait de loin. Les difficultés d'ordre pratique, celles qu'il faut résoudre jour par jour, maison par maison — et terrain contre argent..., — inspiraient à Strasbourg plus de prudence. Soit aveu sincère d'un embarras réel, soit habile rhétorique destinée à rassurer le Magistrat quant aux bouleversements immédiats, tout en faisant briller à ses yeux le mérite de préparer les splendeurs à venir, Blondel lui expliquait, d'un ton presque timide, les difficultés de sa tâche : « pour remplir les vues » du ministre et celles de la Ville, il était obligé de travailler à la fois « en petit, en moyen et en très grand » ; il faisait valoir sa modération, accordait que, « la plupart des grandes rues de la ville ayant été dans leur origine placées au bout les unes des autres sans alignement déterminé », on ne pouvait guère, maintenant, « tracer une ligne capitale, qui passe d'une de ces extrémités à l'autre » ; mieux vaudra « tirer de cette même

inégalité quelques beautés de détail, ressources souvent préférables à la monotonie d'une Ville percée de part en part »; aussi bien Blondel a-t-il « senti... qu'il ne suffisait pas d'être passablement bon artiste, qu'il fallait avec vous, Messieurs, être un bon citoyen », et l'exemple du Magistrat n'a-t-il pas peu « contribué à réprimer en lui ce que l'enthousiasme



Projet de Blondel pour la transformation de la Place d'Armes (aujourd'hui : place Kléber),
d'après l'original conservé aux Archives de la Ville de Strasbourg.

Phot. Freyermuth.

de son art aurait peut-être eu de dangereux dans l'emploi de ses talents... »; il prendra donc toutes les précautions nécessaires « pour ne faire que des percées convenables » : « ...néanmoins, les principaux alignements, les communications, les redressements des rues devront toujours être les mêmes, c'est-à-dire dirigés par une économie raisonnable pour ne pas prendre trop sur le particulier, et cependant procurer à cette ville quelques principales issues, dignes de ses besoins présents et de ses embellissements à venir ».

Que de réserves et de précautions ! de *cependant* et de *néanmoins* !

Lutte de tous les instants, et de plusieurs années, qui demeura vaine. Blondel multipliait les démarches pour « faire consentir les parties intéressées à se relâcher de leurs prétentions peut-être un peu trop économiques ». Le préteur royal lui-même, Gayot, quelles que fussent ses préférences personnelles pour le goût du jour, se rendait « compte des obstacles, soit pour les citoyens hors d'état de subvenir à la dépense, soit pour la Ville qui se trouverait dans le cas de faire des acquisitions trop onéreuses à ses revenus », et il s'appliquait au rôle de modérateur. La crainte de « prendre trop sur le particulier », et sur le collectif aussi, l'emporta peu à peu. Prudence qui n'était que trop justifiée, si l'on en croit certaines *Remontrances* de 1769 — un peu tendancieuses, il est vrai —, d'après lesquelles Strasbourg n'aurait été alors qu'un « théâtre de banqueroutes »... Et puis, en 1770, pour des raisons où les embellissements de Strasbourg n'eurent rien à voir, le roi ordonnait au duc de Choiseul de se retirer à Chanteloup jusqu'à nouvel ordre de sa part... Le projet de « mille ans » n'avait plus de protecteur. Conséquence imprévue des intrigues de cour : sans qu'ils en eussent formé le propos, la haine de Terray, de Maupeou et de la Du Barry pour Choiseul a peut-être sauvé, à Strasbourg, quelques-unes de ces *maussaderies* qui enchantent les générations suivantes.

Le rêve de Choiseul et de Blondel a laissé beaucoup de traces dans les dossiers ; sur le sol, très peu. L'aspect général de la place d'Armes régularisée, particulièrement sur le côté nord, par la démolition du chœur de l'ancienne église des Cordeliers ; la construction, sur toute la longueur de ce côté, du bâtiment (militaire, dans le principe) de l'*Aubette*, avec ses corps de garde, sa chambre des logements, son local spécial pour la communication des ordres et du mot, faite, à l'aube, par l'état-major de la place aux différents corps de la garnison ; l'« aération » de l'entrée de la rue des Arcades par la démolition de la Tour-aux-Pfennings, — et aussi, plus loin, du Marché aux-Herbes par la démolition de la Pfaltz ; derrière la cathédrale, entre la rue des Frères, la rue des Écrivains, la rue du Chapon et la rue des Sœurs, la petite place, silencieuse et cachée, qui s'appelle encore le *Marché-Gayot* ; trois maisons, enfin, reconstruites à ce moment selon les alignements prévus pour l'exécution du plan (sur la place même, côté ouest, la maison portant le n° 27 de la place, et, du côté opposé, celle qui porte les n°^{os} 29-31 de la rue des Grandes-Arcades, ainsi que, tout près de là, le n° 12 de la rue du Vieux-Marché-aux-Grains) et formant aujourd'hui des saillies prononcées qu'au premier abord rien n'explique : voilà presque les seules réalisations auxquelles aboutirent

tant de rapports au roi, de délibérations du Magistrat, de correspondance officielle avec Versailles et le Louvre, tant d'approbations données en bonne et due forme par les plus diverses et les plus hautes compétences.

Mais, malgré les difficultés, malgré même la disparition de Choiseul, l'espoir ne s'évanouit pas du jour au lendemain. Blondel, lorsqu'il publia, en 1771, son *Cours d'architecture*, cite, dans l'*Introduction*, la ville de Strasbourg « comme une de celles qui ont le plus signalé leur zèle par la quantité d'édifices qu'elle se propose de faire éllever dans son sein », et il



La Place d'Armes à la fin du XVIII^e siècle, d'après une gravure contemporaine, de J. Hans.

Cliché A. R. d'Architecture.

ajoute, sans réserves apparentes quant à l'avenir de son projet, que les travaux « qui s'exécutent aujourd'hui, annoncent ce que cette cité deviendra un jour ». Aussi bien, contre le projet Blondel ne fut jamais prononcé nul arrêt brutal. Il mourut de langueur, faute de prouver la vie en vivant. Mais l'esprit qui l'animait avait rayonné autour de lui. On rencontre, à des dates sensiblement postérieures, toujours revêtus d'approbations officielles, un nouveau plan pour le fond de la place d'Armes, un nouveau plan pour des avant-corps à accolter à la façade de l'Arsenal, sur le Broglie. Et, en 1781, P.-V. Boudhors, architecte, inspecteur des bâtiments à Strasbourg, dessinera de magnifiques projets pour la reconstruction de l'Hôtel de Ville (en partie différents de la partie du projet de Blondel relative au même édifice), soit sur l'emplacement de la Pfaltz démolie (partie nord de la place Gutenberg actuelle), soit sur la partie sud et l'em-

placement du Nouveau Bâtiment (voir p. 65-69) à démolir, soit Hôtel de Ville seul, soit, plus grandiose encore, édifice « qui réunira les vingt tribus à l'Hôtel de Ville, ainsi que tout ce qui est nécessaire au gouvernement civil et de finance de la Ville de Strasbourg », autour d'une place Louis XVI avec la statue du roi. Au reste, action et réaction de sympathies et de critiques se poursuivirent autour du programme de Blondel pendant près de vingt ans : on en discutait encore en 1789, puisque le Tiers-Etat de la Ville de Strasbourg demanda, dans son *Cahier des Vœux*, que « le plan du sieur Blondel » fût « restreint aux simples principes d'alignement ».

Cependant, des projets d'embellissement d'une autre sorte avaient obtenu un plus heureux succès.

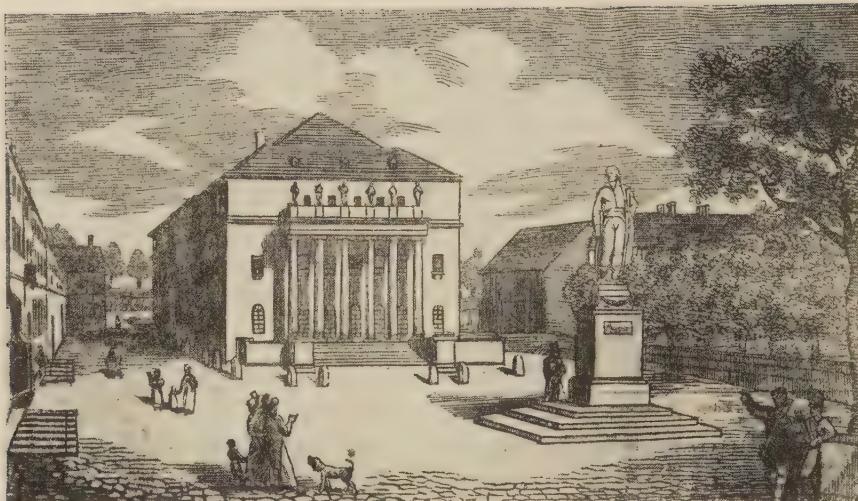
Dès 1740, le Vieux-Marché-aux-Chevaux avait été transformé en une promenade plantée d'arbres, qu'on appela le *Broglie*, en l'honneur du maréchal « commandant pour le roi » en Alsace, et qui, pourtant, observe un contemporain philosophe, fut d'abord « fermée aux soldats, ouverte aux laquais, par une de ces contradictions si communes à l'esprit humain ». En 1764, à peu de distance de la première, mais au delà de l'enceinte d'alors (devant la porte des Juifs), c'est l'emplacement du Tir des Arquebusiers qui devint une nouvelle promenade, le *Contades*, du nom du maréchal de Contades, un des successeurs du maréchal de Broglie.

Ici et là, les larges vues du siècle voulurent se donner libre cours : témoins, outre ce qu'elles réalisèrent, les projets différés ou abandonnés. Boudhors, amoureusement penché sur sa tâche, dessinait, calculait, rêvait. Devant l'hôtel de Deux-Ponts, presque au coin de la rue du Luxhof (depuis : rue de la Comédie), une salle de spectacle avait été aménagée, vers 1705, dans un ancien magasin à avoine (après l'incendie d'une autre salle de théâtre, plus modeste encore, rue Brûlée). On abattrait cette salle de fortune, on la remplacerait, — un peu plus loin, au bout et dans l'axe de la promenade du Broglie, — par une *Comédie Française*, avec porche d'entrée circulaire, avec terrasse reposant sur d'élegantes colonnes ioniques, ornementation à l'antique, loge de M. le Préteur Royal, loge de M. l'Intendant, loge de M. de Wurmser [sans doute le stettmeistre], cabinets de repos pour M. le Maréchal, pour M. le Préteur, escaliers dérobés : projet qui ne se réalisa, sous des formes un peu différentes et plus simples, mais bien à l'endroit projeté, qu'après un nouvel incendie qui consuma la salle du Luxhof en 1800 (c'est le théâtre actuel, ouvert au public en 1821).

Quant au Contades, les projets furent plus grandioses encore : sur

l'ordre de Baron d'Autigny, préteur royal, Boudhors en fit un « plan général considérablement augmenté et embelli », « à l'instar des Waux-halls anglais » ; rien n'y manquerait pour le divertissement des yeux et de l'esprit : un belvédère, un « arbre vert », un « paumier », des « bâtiments destinés à un combat d'animaux », deux « salles de verdure », une « salle en boulingrin », une immense pièce d'eau, entourée d'une « terrasse circulante » ; mieux encore : au bord de cette pièce d'eau, au-dessus de cette terrasse, le « bâtiment du Wauxhall » offrirait, agréablement réunies en ce lieu de délices, toutes les joyeuses ressources de la vie mondaine : autour de la « salle de bal et de concert » (amphithéâtre, orchestre, « galerie tournante autour de la salle »), une « salle de festin », deux salles de jeux, quatre « cabinets de conversation » aux angles, appelés cabinets d'Europe, d'Asie, d'Afrique, d'Amérique, une « galerie où seront exposés les peintures, dessins et gravures », une « galerie ornée de glaces pour les rafraîchissements » (*sic*, — mais l'architecte, entraîné par sa belle ardeur, ne pense pas au jeu de mots...), partout, des tribunes, des perrons, des vestibules, et des « galeries tournantes », et des « promenoirs servant de salles d'assemblée », — et deux balcons donnant sur la pièce d'eau, l'un pour le maréchal, l'autre pour le préteur, avec galerie de circulation en arrière des deux balcons « pour les autres personnes de distinction ».

... L'heure était bien aux belvédères et aux boulingrins ! Ailleurs même qu'à Strasbourg retentissait sourdement le mot de banqueroute. Un orage de cour avait jeté à bas le projet Blondel. La grande tourmente emporta ce qui en restait.



Projet de statue à élever à Kléber sur la promenade du Broglie, d'après un almanach
(*Le Messager boiteux*) de 1820.

Phot. Freyermuth.

V

LES STATUES

Quand des effigies de marbre ou de bronze, par l'effet du temps et de l'accoutumance, des descriptions traditionnelles et de l'imagerie populaire, se sont imposées du regard des générations successives et peu à peu confondues avec le visage même d'une ville, on est tenté d'oublier qu'elles eurent chacune leur histoire particulière. Les statues glorifient les morts et leur confèrent une impassible dignité, mais ce sont les vivants qui les élèvent, parmi le mouvement tumultueux des passions du jour. L'histoire des statues qui décorent Strasbourg fut presque toujours curieuse, souvent agitée. A propos d'elles se sont réveillées parfois des ardeurs que d'aucuns croyaient éteintes et qui n'étaient qu'assoupies.

Maurice de Saxe, le vainqueur de Fontenoy, venait de mourir, à Chambord, le 20 novembre 1750. La première pensée du roi fut de consacrer sa gloire par un suprême honneur, en lui donnant comme sépulture la basilique royale elle-même. Mais le prestige de sa carrière et de sa personne, le titre même de Maréchal Général des Armées et des

Camps de Sa Majesté Très Chrétienne, n'effaçaient point le triple vice des origines : protestant, étranger, bâtard. Le projet d'inhumation à Saint-Denis fut abandonné. Intervint alors une solution ingénieuse. L'Alsace était luthérienne : c'est à elle que serait confiée la dépouille mortelle du héros, et la splendeur de son tombeau ferait oublier que les caveaux des rois ne s'étaient point ouverts pour l'accueillir. Le corps de Maurice de Saxe fut transféré de Chambord à Strasbourg ; il y arriva le 7 février 1751 ; déposé au Temple-Neuf, il y devait rester plus de vingt-cinq ans, — jusqu'à ce que fût prête, au temple Saint-Thomas, la sépulture définitive, avec le monument de Pigalle.

On sait quelle œuvre admirable de grandeur et d'élégance tout ensemble, de grâce dans le dessin, le mouvement, les draperies, d'harmonie dans le groupement des personnages, d'expression dans l'attitude et la figure du personnage principal, attire depuis lors au tombeau du Maréchal de Saxe une succession infinie de pèlerins. Un projet de légende directement inspiré par Pigalle donne de cette ample allégorie de marbre l'explication la plus précise et qui demeure la plus exacte, sauf, comme on le verra tout à l'heure, sur un point :

« Au haut du mausolée paraît le maréchal de Saxe dans toute sa gloire, tenant son bâton de commandement à la main ; derrière lui est une pyramide, symbole de l'immortalité ; à sa droite, les trois animaux qui caractérisent les trois nations [vaincues : pour l'Angleterre, le Léopard, pour la Hollande, le Lion, pour l'Empire, l'Aigle]. Au-dessous d'eux, les Drapeaux des ennemis rompus et brisés ; de l'autre côté, les Drapeaux de la France élevés et victorieux.

« Au bas du mausolée, la figure de la Mort, enveloppée d'une draperie, qui d'une main ouvre la pierre du tombeau, et de l'autre tient un sable, qu'elle montre au maréchal pour lui indiquer que son heure est venue ; le maréchal la regarde fièrement, et descend avec intrépidité au tombeau.

« Entre le maréchal et la figure de la Mort est celle de la France, caractérisée par une femme revêtue d'un manteau fleurdelisé, qui d'une main retient le maréchal, et par les signes de douleur, de crainte et de désespoir sur son visage semble vouloir flétrir la mort.

« Derrière la France est le Génie de la Guerre caractérisé par un enfant couvert d'un casque et tout en pleurs qui renverse et éteint son flambeau.

« De l'autre côté du sarcophage est un Hercule qui représente la force de nos troupes, appuyé sur sa massue et absorbé dans la plus profonde douleur, pour exprimer celle qu'ont ressentie tous les militaires à la perte du maréchal ».

Commencé en 1753, le mausolée du Maréchal de Saxe avait, pendant plus de dix-sept ans, occupé la pensée de Pigalle et fourni matière à son labeur. L'exposition du modèle au Salon de 1756 et, plus tard, celle du

monument achevé, dans l'atelier du sculpteur, soulevèrent des admirations enthousiastes. Il fut même question de retenir le mausolée à Paris, dût-on inhumer le corps à Strasbourg. L'illustre astronome Lalande proposait qu'on élevât à l'École Militaire « un vaste portique semblable à ceux de l'ancienne Rome, et qu'on appellerait portique des Héros : au fond de l'édifice on verrait le mausolée du Maréchal de Saxe, et la jeunesse, accoutumant ses yeux à de semblables trophées, viendrait y apprendre à désirer, à mériter un jour une pareille place ». Peut-être M. de Marigny, l'Intendant général des Bâtiments, aurait-il acquiescé à ce projet, si Lalande avait voulu « se charger de faire consentir Mrs. de Strasbourg qui ont déjà fait tous les frais préliminaires » ; « mais », ajoutait-il en homme qui connaît son monde, « ce ne sera sûrement pas moi qui leur en ferai les propositions, et encore moins qui prendrai un ordre du roi sans leur consentement ».

Cependant, quelques critiques, formulées sur le modèle, avaient amené Pigalle à modifier heureusement certains détails de l'exécution. Ainsi, grâce à Diderot, le maréchal, au lieu de porter la tête trop haute, de « regarder en l'air, comme il fait », « envisagera la mort d'un œil ferme et intrépide ». Une autre observation, il est vrai, si vive et si diverse qu'en eût été l'expression, si justifiée même par des raisons de convenance et d'esthétique, ne réussit pas à convaincre Pigalle. L'enfant en larmes, derrière la statue de la France, représentait, dans la pensée du sculpteur, l'Amour : rappel délicatement attendri, encore qu'indiscret, des pleurs que tant de beaux yeux avaient versés sur la mort du valeureux Maurice. Pigalle consentit à couvrir d'un casque la tête de l'enfant, qui devint ainsi ce Génie de la Guerre décrit dans l'avant-dernier paragraphe de la « *Légende projetée par M. Pigalle* » ; c'est même ce Génie qui fit, casque en tête, avec les autres pièces du mausolée, le voyage de Paris à Strasbourg. Mais cette condescendance n'était que passagère et cachait une arrière-pensée : sur place, Pigalle — encouragé par l'approbation de Diderot — délivra l'enfant de sa lourde coiffure guerrière, lui rendit sa signification première ; et, ayant eu, pour des raisons diverses, à retoucher la légende de Pigalle, Brackenhoffer, le représentant du Magistrat chargé du contrôle des travaux, corrigea ainsi le passage correspondant du texte : « L'enfant ailé portant un carquois fait allusion à la sensibilité du maréchal. »

Fière de posséder l'œuvre de Pigalle, la Ville offrit au sculpteur plusieurs témoignages de sa reconnaissance : le titre de bourgeois de Strasbourg, — et un « déjeuné » en argent doré, qu'elle paya 1091 livres 10 schillings à

J.-J. Kirstein, le premier de cette dynastie d'orfèvres dont la renommée devait s'étendre bien au delà de Strasbourg et de l'Alsace.

Tout au début du XIX^e siècle (1803-4), en même temps que l'Armée du Rhin élevait à la mémoire de Desaix, près du pont de Kehl, au bord



Le Mausolée du Maréchal de Saxe. Cliché Bergeret.

de la route, le monument qu'on y voit toujours (souvenir du passage du fleuve en 1796), l'École d'Artillerie consacrait à Kléber, sur le Polygone, un obélisque, qui subsiste également, encore qu'un peu oublié, à l'écart, entre deux lointains faubourgs.

Mais ce n'était là qu'un hommage militaire. Les Strasbourgeois ne s'en contentèrent point ; Kléber était de Strasbourg : ils voulurent lui

rendre, en pleine ville, un hommage plus éclatant. L'Armée d'Égypte avait, lors de l'évacuation, ramené avec elle les restes embaumés de Kléber, les ayant déposés à Marseille, au château d'If. Le 16 février 1815, non sans « mauvais esprit » peut-être — Révolution contre Restauration —, le Conseil municipal de Strasbourg autorise le maire à faire les démarches nécessaires pour la translation du corps de Kléber dans sa ville natale. Abandonné en raison des événements, le projet fut repris en 1818. Nature, matière, emplacement, auteur du monument («....statue en marbre.... rond-point en avant de la promenade du Contades..... le sieur Ohmacht, sculpteur de cette ville, célèbre par son génie et par ses ouvrages..... »), toutes les questions furent aussitôt examinées et résolues.

Pourtant, malgré les termes précis de la délibération du conseil municipal, le projet allait subir bien des vicissitudes. On ne s'arrêta point au Contades : on parla de « la nouvelle place construite entre le Broglie et le théâtre » (la partie du Broglie actuel entre la rue de la Comédie et le théâtre), et, plus encore, de la place d'Armes. On ne s'arrêta point au marbre : on parla d'exécution en bronze, — ou en fer, qui serait « coulé dans les ateliers de la Saxe », à moins que Japy, du Haut-Rhin, ou Coulaux ainé, de Paris et Mutzig, ne soit en mesure de conduire à bien l'opération, — ou en « pierres de taille du même grain que celles qui ont servi à la construction de la tour de la cathédrale ». On consulta les artistes de Paris, Vernet, Cicéri, Isabey ; pour celui-ci, le plus beau monument qu'on pût éléver à Kléber serait une simple copie du plâtre exécuté par Ramey en 1805 pour le Palais du Luxembourg.

Mais il y eut bientôt d'autres raisons de discorde que l'emplacement et le costume, « le fer sujet à la rouille » et le « bronze impérissable ». Le ministre de la Guerre fait remarquer, en effet, sans tenir compte de l'avis exprimé par le Conseil des Bâtiments civils, que « jusqu'ici, le privilège de figurer sur les places publiques avait été réservé pour les statues des Rois », que le projet Kléber, même si la statue ne doit pas être équestre, même si elle est destinée à « figurer sans pompe sur une place irrégulière », n'en constitue pas moins une « violation des convenances ». Au surplus, puisqu'il s'agit en même temps d'abriter sous le monument les restes du héros, le choix d'une place publique pour une sépulture serait « une contradiction avec nos moeurs et un renversement absolu des opinions reçues ». Ce qu'il faut, c'est ériger un mausolée dans la cathédrale ; rappelons-nous « que le monument du Maréchal de Saxe fait l'ornement de l'un des temples protestants de la ville de Strasbourg et que, dès lors, outre la convenance locale, la mémoire de Kléber trou-

verait dans cette assimilation d'honneurs le plus juste degré d'hommage et le terme de comparaison le plus noble auquel elle puisse prétendre... ». Ces arguments ne convainquirent pas, semble-t-il, l'opinion strasbourgeoise : prétextes, disait-on, pour « transférer le monument dans une église », pour en faire « un monument tumulaire et religieux, de triom-



La Statue de Kléber.

Cliché Bergeret.

phal qu'il devait être » ; ou jalouse du gouvernement de la Restauration, qui se plaît à soulever des difficultés, parce qu'il voit « avec peine honorer une illustration qui ne lui appartient point ». Le Conseil municipal s'émeut, le président, le secrétaire du Comité d'exécution donnent leur démission, les souscripteurs retirent les sommes qu'ils avaient versées, le Comité est désorganisé et, en fait, dissous. Dix ans plus tard, la Monarchie de Juillet a succédé à la Restauration. Les hommes qui s'étaient le plus activement occupés de la souscription, Brackenhoffer,

ancien maire de Strasbourg, député de l'opposition aux élections de 1815 et en 1819, — qui était protestant —, le chevalier Chastelain, ancien commissaire des guerres, — qui était catholique —, prêteront volontiers leur concours à une souscription nouvelle, non sans rappeler avec quelque aigreur ou quelque ironie « les temps heureusement changés » : on parviendra peut-être, écrit Brackenhoffer, « à électriser nos concitoyens au point de se cotiser de nouveau pour une entreprise qu'on a sabrée aussi indignement », à ramener, écrit Chastelain, « bon nombre de personnes qui n'ont retiré leurs mises que parce qu'on voulait placer notre héros dans une église : Kléber était catholique, si vous voulez et je ne m'en doutais guère, mais certes il n'était pas capucin ». Cette fois, la souscription suivit son cours sans obstacle et sans arrêt. L'histoire politique du projet était achevée.

Mais il fut mêlé un instant aux discussions qui mettaient aux prises, dans la capitale, d'autres traditionnalistes et d'autres révolutionnaires que ceux de la politique. C'était le moment où, à propos de quelques monuments parisiens, artistes et journalistes s'insurgeaient contre « les envahissements du monopole ministériel ou académique », contre « le mépris du principe sacré du concours public », contre le pouvoir autocratique que s'attribue M. Thiers, ministre des Travaux publics, en distribuant les commandes selon son bon plaisir, surtout aux *académiques*, et pourtant, « où et quand M. Thiers a-t-il prouvé qu'il avait étudié et qu'il connaissait les travaux qu'il dirige ? » « Il y avait quelqu'un qui avait plus d'esprit que Voltaire : c'était tout le monde ; il y a quelqu'un qui a plus de goût que M. Thiers ; c'est encore tout le monde... » Aussi est-ce avec joie que l'*Artiste* enregistre la nouvelle d'un concours ouvert à Strasbourg pour le monument de Kléber : « C'est un dédommagement bien faible, il est vrai, à toutes les déceptions qui ont accueilli nos espérances de concours pour les monuments de Paris ; mais notre reconnaissance n'en doit pas moins être exprimée, au nom de tous les artistes, à ces généreux citoyens qui se sont rappelé que la concurrence et la publicité sont un devoir dans la dispensation des travaux publics.... »

Ph. Grass fut chargé de l'exécution du monument, statue de bronze qui se dresse, depuis lors, au milieu de la place d'Armes, appelée désormais place Kléber. Originaire du pays, élève d'Ohmacht à Strasbourg, de Bosio à Paris, Grass fit mieux qu'une de ces œuvres commémoratives dont la vue ne se supporte, plus tard, que par considération pour le modèle. Cette fois, le souffle passa... Le héros d'Altenkirchen et d'Héliopolis est représenté debout, la tête découverte, rejetée en arrière, fièrement, mais

sans forfanterie, la main gauche sur la poignée du sabre, la main droite tenant la lettre comminatoire de l'amiral Keith, — attitude, geste, physionomie composant la plus vigoureuse et la plus expressive illustration du bref commentaire dont il fit suivre le texte de la sommation anglaise, dans l'ordre du jour célèbre du 17 mars 1800 : « Soldats ! On ne répond à une telle insolence que par des victoires ! Préparez-vous à combattre ! »

L'inauguration eut lieu le 14 juin 1840, date anniversaire de la mort de



La Place Kléber.

Cliché Lévy.

Kléber ; aucun incident ne la troubla, mais les polémiques passées avaient été trop vives pour que l'esprit n'en reparût point à l'occasion de la cérémonie. « C'est au son de la *Marseillaise* et non d'un air d'opéra, écrivit le *Courrier du Bas-Rhin*, que la statue de Kléber aurait dû être dévoilée aux yeux de l'immense foule... ». « Cérémonie froide et presque silencieuse », ajoute-t-il, parce qu'il y manquait « un élément indispensable de l'organisation de toute manifestation grande et populaire » ; il y manquait « la présence de la garde nationale », qui « eût donné à la fête tout entière l'âme et la vie... ». Et le maire, Schützenberger, rappela qu' « arrivées en France les dépouilles mortnelles du général de la Révolution étaient

encore exilées dans un caveau du château d'If, alors que les voûtes du Panthéon s'ouvraient, à d'obscurs serviteurs de l'Empire ».

La mémoire de Gutenberg avait été déjà fêtée solennellement à Strasbourg, à l'occasion du deuxième et du troisième centenaire de l'invention de l'imprimerie, en 1640 et en 1740. C'est en effet, sous les murs de Strasbourg, à la Montagne-Verte, — aimable site, sans la moindre prétention à l'altitude, malgré son nom —, qu'après avoir, avec des associés strasbourgeois, exploité plusieurs genres d'industries, comme la taille des pierres précieuses et le polissage des glaces, Gutenberg s'occupa mystérieusement de recherches nouvelles. Les pièces d'un procès soutenu devant le Magistrat en 1439, le situent avec précision en ce lieu, à cette date, et il y resta sans doute jusque vers 1444... Le quatrième centenaire approchait. Mayence, ville natale de Gutenberg, allait lui élever un monument. Strasbourg, se piquant d'émulation, constitua un comité de souscription, lança un vibrant appel (1835) : « ... Un monument somptueux va s'élever aux lieux où naquit Gutenberg ! Le théâtre des premiers essais de son art sublime resterait-il seul vide des traces de sa mémoire ? »

Les dons affluèrent, — non sans que la politique inspirât certaines de ces libéralités : au demeurant, nous la retrouverons, ici encore, mêlée à toute l'histoire du monument Gutenberg. D'un côté, l'imprimerie, la presse, « la lumière », et de l'autre, ce *Juste-Milieu* qu'on accusait d'avoir « étouffé » ou « confisqué » la Révolution de 1830. Un comité s'étant formé pour décerner une récompense civique à M. de Cormenin, décidait, sur la proposition même du pamphlétaire, qu'une somme de 1.200 francs serait prélevée sur le produit de cette souscription pour être versée à celle du monument de Strasbourg. Une autre contribution, plus importante, non moins significative, fut celle de David d'Angers, « le grand artiste républicain », ami de Victor Hugo et de Lamennais : David offrit « son temps et son travail », pour glorifier « l'homme qui a été si utile à l'avancement de l'esprit humain ». Il l'a représenté debout, en costume du temps, montrant du doigt, sur l'épreuve d'une page de la Bible qu'il vient de tirer, ces mots de la Genèse par lesquels l'ardent statuaire se plut à caractériser l'invention de son modèle : « *Et la lumière fut.* » Sur le piédestal, quatre bas-reliefs, en bronze comme la statue elle-même, « résument en quelque sorte, dit un compte rendu de l'inauguration, tous les résultats que l'humanité doit à l'inventeur de l'imprimerie depuis que le monde est en possession de la découverte de Gutenberg » : l'*Europe*, avec les figures, groupées autour d'une presse à imprimer, de Des-

cartes, de Bacon, de Shakespeare, de Corneille, Racine, Molière, Voltaire, Buffon, Dürer, Cervantès, à gauche, et, à droite, celles de Leibnitz, Kant, Copernic, Gœthe, Schiller, Rousseau, Lessing... ; l'*Asie*, l'*Afrique*, l'*Amérique*, combinaisons analogues de symboles et de portraits : ainsi



La Statue de Gutenberg.

Mahmoud II ayant échangé le turban contre le fez et lisant un journal européen, ainsi William Wilberforce recevant dans ses bras un jeune nègre auquel il vient de donner la liberté — et un livre, ainsi Franklin montrant, aussitôt rédigé, aussitôt imprimé, l'acte d'indépendance de l'*Amérique*.

Le premier de ces bas-reliefs, l'*Europe*, fut cause d'un long et tumultueux incident. David y avait placé, au premier plan, symétriquement

à Descartes, Luther. Une vive émotion se répandit dans la ville. Pour apaiser les esprits, il proposa de comprendre dans le même bas-relief la figure de Bossuet. La proposition fut acceptée, le travail exécuté, — et la discussion recommença. David, dans des lettres adressées au maire, puis au président du comité, rappelle qu'il a « fait don du modèle de la statue de Gutenberg à l'Imprimerie Royale de Paris » et « qu'il n'est venu à l'esprit de personne de voir dans le bas-relief de l'Europe une lutte religieuse » ; mais, puisque « de graves désordres pourraient se produire si l'on persistait à maintenir l'image de Luther sur le bas-relief », même depuis qu'on y a ajouté Bossuet, il les remplacera l'un et l'autre, « heureux si les habitants de Strasbourg veulent bien voir dans cet acte d'abnégation du statuaire, qui avait cru mieux connaître son époque, un vif désir de prouver sa reconnaissance à leur ville ». Ainsi fut fait : sur le piédestal du monument de Strasbourg (il ne changea rien à celui de Paris), David d'Angers — assurerait-on qu'il ne mit point à ce choix quelque malice ? — substitua Erasme et Montesquieu à Luther et à Bossuet.

Heureusement, ces querelles ne prirent point tout de suite la forme aiguë ; au moment de l'inauguration, les bas-reliefs n'étaient pas terminés, et ce n'est qu'un peu plus tard, lors de la mise en place définitive, que les passions s'élevèrent à leur paroxysme. Les cérémonies de l'inauguration durèrent trois jours (24-26 juin 1840). « Pendant trois jours, toute la ville de Strasbourg a tressailli d'allégresse », écrit David qui y assista ; « l'autorité n'a été que spectatrice », ajoute-t-il, et c'est vraiment « le peuple qui a fait les frais de cette fête ». Celle-ci fut aussi diverse que brillante ; l'ordinaire, l'extraordinaire, rien n'y manqua : cortège des anciennes corporations en costumes pittoresques ; composition et tirage d'un hymne à la *Presse*, au pied même du monument, pendant la cérémonie ; loterie typographique ; exposition des produits de l'industrie alsacienne au Château des Rohan ; coupe de Kirstein offerte à David ; représentation gratuite au théâtre (*Gutenberg à Strasbourg ou L'invention de l'Imprimerie*, « comédie-à-propos, en un acte et en trois tableaux, de M. ***», mêlée de chants, de danses et d'une marche triomphale ») ; présences illustres : Dupin l'aîné, Blanqui l'aîné, représentant, l'un, l'Académie française, l'autre, l'Académie des Sciences morales ; discours devant la statue, Frédéric Schützenberger, le maire, trouvant « dans son cœur plébéien », pour célébrer « la lumière », des accents si chaleureux qu'ils inquiétèrent la Préfecture ; allocutions au banquet de la Halle-aux-Blés : « ... L'Allemagne et la France, sans rivalité, sans préjugés qui

les divisent... », « aujourd'hui, les deux familles civilisatrices de l'Europe, rassemblées sur les rives du fleuve, se tendent amicalement la main... , par ce cri de jubilation l'humanité proclame son unité... », « vous lancez le manifeste de la paix, sous les auspices du travail et du progrès social... »

L'écho de ces voix généreuses retentissait encore, qu'à propos du Mahmoud II européanisé et de son pacha Méhémet-Ali, « les deux familles civilisatrices » allaient se regarder, la haine dans les yeux, les nerfs tendus, le verbe et le geste menaçants, pour de long mois...

Seule, la statue de Lezay-Marnésia ne provoqua point de controverses esthétiques ni politiques. « Aristocrate », publiciste anti-révolutionnaire, réfugié en Suisse, traducteur du *Don Carlos* de Schiller, tout à coup, après beaucoup d'orages, il rencontra l'abri d'une existence brillante et sûre : le Premier Consul le distingua (sa sœur avait épousé un Beauharnais), fit de lui un ministre-résident à Salzbourg, un préfet de Rhin-et-Moselle, un préfet du Bas-Rhin. Les quatre années (1810-1814) qu'il passa à la tête du département furent fécondes en progrès de toutes sortes (plantation d'arbres et construction de reposoirs sur les routes, impulsion énergique donnée à la culture du tabac et à celle de la betterave, création de bourses à l'école normale d'instituteurs, etc., etc.), et l'accident de voiture qui, au cours du voyage du duc de Berri, mit fin brusquement à sa bienfaisante carrière, frappa les imaginations, attendrit d'humaine pitié les expressions de la reconnaissance publique. Sa statue le représente dignement, à l'angle du Broglie et du quai, autre œuvre de Grass, mais que la cantate officielle, le jour de l'inauguration, traitait avec une emphase un peu trop flatteuse en l'exaltant comme une

... vivante image,
Jet du même ciseau qui nous rendit Kléber.

Elle n'eut d'histoire que treize ans après, quand les obus du siège lui firent quelques blessures, dont les traces (sur le piédestal) sont encore visibles aujourd'hui.



La Place Broglie.

Cliché Cie alsacienne des Arts photomécaniques.

VI

LA VILLE NOUVELLE

Ce n'est pas au seul point de vue de l'histoire politique que le XIX^e siècle se divise, pour Strasbourg, en deux parties : l'une avant, l'autre après 1870. La première n'a apporté à l'aspect de Strasbourg que des modifications normales, si l'on peut dire, démolitions et constructions, embellissements partiels et travaux de voirie par où se manifeste, au cours du temps, la vie de toutes les villes. La seconde, au contraire, en a presque triplé la superficie. Mais Strasbourg, par un rare bonheur, survécut à tant de « progrès » : antérieurs ou postérieurs à l'annexion, ils n'ont pas détruit ni même défiguré la vieille ville qui s'était patiemment édifiée sur l'emplacement du primitif Argentoratum et tout autour de lui.

Le 2 décembre 1804, le Conseiller d'État Shée, préfet du Bas-Rhin, procéda à quelques cérémonies officielles pour fêter dans la grande ville-frontière de l'Est le couronnement impérial qui se célébrait à Paris. L'an-

cienne salle de spectacle (au coin du Broglie et de la rue de la Comédie) avait été la proie des flammes, en 1800, à la suite d'une représentation du *Petit Poucet* qui mit en jeu trop d'« artifices ». Des plans nouveaux furent dressés (par Robin, ingénieur, et Villot, architecte), et du futur théâtre — le théâtre actuel, à l'extrémité du Broglie, achevé en 1821 —, avec ses colonnades ioniques, ses décos de Cicéri, ses *Muses* d'Ohmacht, la première pierre fut posée ce jour-là par M. le Conseiller d'Etat préfet.



L'Orangerie.

Gliché Bergeret.

Ce même jour, le préfet alla « frapper solennellement les derniers coups de marteau sur la charpente des serres » de l'Orangerie.

Discrètement et sans en avoir l'air, l'aimable promenade connue sous ce nom naissait de la grande histoire. La réunion de Strasbourg à la couronne, puis la Révolution française lui avaient fait sa destinée. Peu après la réunion, en effet, le maréchal d'Huxelles, commandant pour le roi en Alsace, avait suggéré au Magistrat (1692) le projet d'une allée de tilleuls qui conduirait de la porte des Pêcheurs à la Robertsau : cette allée, connue d'abord sous le nom d'allée des Pêcheurs, devint plus tard l'allée de la Robertsau. Presque en même temps furent tracées, à gauche et à droite, quelques-unes des allées à la place ou à côté desquelles se développa la promenade actuelle : d'après une tradition séduisante et

vraisemblable, mais dont aucun document ne permet jusqu'à présent d'affirmer l'authenticité, c'est Le Nôtre qui aurait, le premier, tracé le dessin de ces allées. Cent ans plus tard, au début de l'ère révolutionnaire, l'Orangerie du château de Bouxwiller (près de Saverne), étant devenue propriété nationale, fut offerte par l'État à la Ville de Strasbourg. La Ville accepte; se préoccupe de loger ces beaux arbres, de consacrer à leur santé, pour l'hiver, un bâtiment approprié. Après tâtonnements et discussions, on choisit un emplacement dans les jardins de Le Nôtre, — qui alors étaient hors les murs, — et l'on commence à construire. Le préfet suivait les travaux dans tous leurs détails, voulait donner plus d'ampleur au projet de la Ville, substituait, semble-t-il (d'après divers arrêtés, ans IX-XII), son autorité à celle de l'administration municipale : sa pensée recélait-elle quelque dessein d'utiliser le nouvel édifice pour un pied-à-terre princier (*Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte*) ? Toujours est-il que, les derniers coups frappés, « le cortège et les spectateurs émirent le vœu de voir honorer cet établissement du nom d'*Orangerie Joséphine ou de l'Impératrice* », qu'avec une assez vive satisfaction sans doute le préfet consigna ce vœu dans le procès-verbal d'inauguration, et que « S. M. l'Impératrice-Reine daigna accepter la dédicace » qui lui était offerte. De cet ensemble de petits faits est née la légende d'après laquelle Joséphine aurait habité l'Orangerie, en 1806 et en 1809, « pendant que Napoléon était occupé à gagner des batailles en Allemagne ». Elle se contenta probablement, au cours de ses séjours à Strasbourg, de la visiter à plusieurs reprises et d'y assister, le 28 mai 1809, à une fête organisée par la Ville pour lui exprimer « le sentiment du bonheur attaché à sa résidence à Strasbourg », ainsi qu' « aux succès merveilleux et aux triomphes de Napoléon le Grand ».

On a vu plus haut (chapitre I) qu'une étrange construction bordait extérieurement, depuis le XIII^e siècle, l'enceinte nord de la ville. Le « massif revêtu des deux côtés en briques, interposé entre deux cours d'eau vive », qu'on appelait le Faux-Rempart, s'effritait depuis long-temps : « Ces ruines déparent la ville, dit l'*Annuaire statistique de 1806*, obstruent de décombres les deux cours d'eau, les barrent, les gonflent, et causent pendant l'hiver de graves inondations, tandis qu'en été elles forment des mares stagnantes et morbifères. » Le mur extérieur des maisons construites sur l'emplacement de l'enceinte baignait alors dans la rivière, et c'est ce « massif » qui servait de voie de communication tout autour d'une moitié de la ville, des ponceaux l'unissant transversalement à la ville, d'un côté, aux faubourgs, de l'autre. « L'amputer totalement



Strasbourg : Vue prise en avion.

Copyright Cie Aérienne Française.

et l'enlever » apparaît comme une opération que « l'embellissement, l'honneur, l'assainissement de Strasbourg réclament également », et qui aura pour corollaire — puisqu'il faut bien remplacer l'ancienne communication — l'établissement d'un nouveau terre-plein au pied des maisons riveraines. Cette opération fut amorcée, en 1804 aussi, par l'ouverture d'un quai-boulevard, près du théâtre en construction, qu'on appellera quai Joseph ou boulevard du Prince-Impérial (du nom de Joseph Bonaparte, frère de Napoléon, considéré alors comme héritier de l'Empire), der-



Le Pont du Rhin.

Cliché Lévy.

rière le théâtre et sous les fenêtres de la Préfecture (commencement du quai Lezay-Marnésia actuel). Simple amorce, en effet, d'une opération à long terme, qui se poursuivit sous les municipalités et les régimes successifs : à l'est, le terre-plein atteignit d'abord la rue des Récollets, puis la rue des Pierres (1823) et le pont Saint-Guillaume (1850) ; à l'ouest, il se continua par les quais Schœpflin, Kellermann, de Paris, Desaix, Türckheim, sous l'administration du maire Jean Frédéric de Türckheim (1830-1835).

D'autres travaux, les plus divers, s'égrenèrent au cours de ces soixante-dix années : comblement du Fossé-des-Tanneurs, y compris la partie qui le prolongeait jusqu'au bord du Broglie (Fossé-des-Étudiants), construction de la Halle-aux-Blés (démolie depuis, quai Kléber), de la Gare (aujourd'hui : l'Ancienne Gare, utilisée comme Marché couvert, quai Kléber également), etc... L'Orangerie ne cessait d'occuper l'attention du

public et des administrateurs : on se proposait de la faire communiquer avec le Wacken, d'un côté, le Contades, de l'autre, vaste « projet d'ensemble et de continuité de ces trois promenades » ; il y aurait « un belvédère pentagonal élevé sur un tertre d'où l'on a un horizon très étendu et une vue sur le moulin du Wacken », une « métairie où les promeneurs trouveraient du laitage et des eaux minérales », un « banc-monument à la mémoire de Le Nôtre ». La réalisation fut plus modeste, sans doute, mais encore très brillante : c'est à cette époque, (administration du



Le quai Lezay-Marnésia (à gauche) et la place de la République (à droite).

Cliché Bergeret.

maire Frédéric Schützenberger, 1837-1848) que remonte l'aménagement de l'Orangerie telle que nous l'admirons encore aujourd'hui, jardin anglais remplaçant les lignes droites, un peu trop régulières, des primitives allées, bosquets et parterres animant les « maigres terrains » où, vers 1830, « les cailloux roulés du Rhin alternaient avec une chétive végétation ». Aussi bien le maire Schützenberger nourrit-il un autre projet, également grandiose, à l'égard de l'Orangerie, du Contades et de la ville même : l'élargissement de l'enceinte fortifiée, la ville englobant désormais le Contades et l'Orangerie. Ce projet était sur le point d'aboutir quand la Révolution de 1848 détourna le cours des préoccupations publiques. Il devait être repris, à la suite d'événements encore plus graves, vingt-trois ans après.

Depuis le soir du 13 août 1870, où éclata, rue du Marais-Vert, le premier obus allemand, jusqu'au 27 septembre, jour de la capitulation, 200.000 projectiles avaient couvert la ville de ruines. De l'Aubette, de la Préfecture, du Temple-Neuf, de la Bibliothèque, du Tribunal, du Théâtre, il ne restait que des murs ou des décombres. Faubourg de Pierres, faubourg de Saverne, faubourg National, dans la plupart des



La place de la République (au fond, la Cathédrale ; à droite, la rotonde du Théâtre).

Cliché Bergeret.

rues du canton ouest et du canton nord, les maisons étaient détruites par centaines.

Il fallait reconstruire. Ne profiterait-on pas de cet éventrement tragique pour bâtir même ailleurs qu'aux endroits où les coups de l'ennemi avaient porté ? Au reste, les Allemands arrivaient en maîtres, un peu inquiets, mais, plus encore, ambitieux. D'une part, ils ne trouvaient pas que les anciens remparts, — outre que la violence de la lutte avait laissé ceux-ci en fort mauvais état, — fussent désormais un système de fortification suffisant pour garantir leur sécurité. D'autre part, le vieux Strasbourg, traditionnel et familial, ordonné sans raideur, industrieux sans prétention, ne prendrait pas à leurs yeux toute sa valeur de conquête, s'ils manquaient à lui appliquer ces méthodes d'exploitation intensives, de

forcerie, en un mot, qui allaient valoir au nouvel Empire tant de succès, pour lui causer, en fin de compte, tant de déboires. Sans doute la Ville elle-même souhaitait un agrandissement ; quelques notables avaient adressé, à cet effet, une pétition à Berlin, et le gouvernement impérial aura soin de faire remarquer — plus tard — qu'il se serait contenté de l'ancienne enceinte ; mais il ne montrera cette réserve qu'au moment de la répartition des frais, pour en laisser la plus grande part à la charge de la



La place de la République et l'avenue de la Liberté.

Cliché Lévy.

Ville, et ce ne sera là, visiblement, qu'un argument de circonstance.

Le 29 mai 1871, Moltke arrivait à Strasbourg pour étudier la question des fortifications nouvelles à construire, et, dès le lendemain, examinait avec Jules Klein, adjoint faisant fonctions de maire, les possibilités d'agrandissement de l'enceinte. Moltke pensait plutôt à l'élargir du côté de la citadelle. Ce projet ne parut pas offrir d'avantage réel à la Ville. On rappela, au contraire, avec insistance, l'ancien projet Schützenberger, et, si l'on excepte la nouvelle gare (qui sera disposée en tangente par rapport au secteur nord-ouest de l'enceinte antérieure à 1870), c'est, en effet, dans la direction Contades et Orangerie qu'allait s'élever la nouvelle ville. Les terrains rendus libres par la démolition des anciens remparts furent acquis par la Ville au prix de 17.000.000 de marks, sauf défalcation ultérieure de 1.150.000 marks, lorsque l'État reprendra une partie de ces terrains pour y construire l'Université.

Le programme des travaux arrêté en 1878 (par la Commission d'agrandissement de la ville, que présidait le *Bürgermeistereiverwalter* Back, administrateur municipal nommé par le gouvernement allemand), prenait comme point de départ le futur *Kaiserplatz*, la place Impériale, qui s'étendrait entre le Broglie et le Contades. Celle-ci aurait pour axe, d'après l'un des projets, l'axe prolongé du Broglie; la grande voie de communication prévue entre l'Université et la place Impériale aurait



Le Palais du Rhin (ex-Palais Impérial allemand).

Cliché Bergeret.

alors débouché sur la place obliquement par l'angle sud. L'autre projet ne tenait pas compte du Broglie, qui se trouvait d'ailleurs limité et comme fermé au regard par le théâtre : le *Kaiserplatz* serait disposé selon la ligne idéale qui va de la cathédrale à la porte de Schiltigheim, et la voie qui unirait l'Université à la place aboutirait verticalement juste au milieu de celle-ci. C'est ce dernier (projet de l'architecte de la Ville, Conrath) qui fut adopté, avec quelques additions ou modifications empruntées au projet concurrent. On arrêtait en même temps le tracé des artères principales : — 1^o un boulevard circulaire allant de la porte de Pierres à la porte de Kehl et passant à proximité de l'Orangerie (aujourd'hui boulevards Clemenceau, Gambetta, Jacques-Preiss, Tauler, d'Anvers); — 2^o une voie en

ligne droite du quai Finkmatt à la porte de Schiltigheim (rue du Général-de-Castelnau, rue Oberlin) ; — 3° une voie en ligne droite partant de la porte de Kehl et se dirigeant vers le nord-ouest (avenues de la Forêt-Noire, d'Alsace, des Vosges) ; — 4° une voie en ligne droite partant de la porte du Canal et se dirigeant vers le sud-ouest (boulevard de la Marne).

Ainsi naquit la ville nouvelle, la place Impériale (aujourd'hui : place de la République) faisant charnière, pour ainsi dire, entre la nouvelle et l'ancienne. Les rues s'allongèrent toutes droites, perpendiculairement



L'Université et le pont de l'Université.

Cliché Bergeret.

traversées par d'autres rues droites : symétrie, pierre neuve, toutes les caractéristiques d'un « beau quartier », mais sans personnalité, — et quelques agréables perspectives, dues à l'heureux aménagement de certains quais (quais du Maire-Dietrich, Zorn, Müllenheim, Koch, Rouget-de-l'Isle) et surtout aux tapis de verdure qui, de ces longues terrasses, descendent jusqu'au fil de l'eau. Les édifices publics se multiplièrent, de robuste ossature et de brillant effet, avec quelques défauts d'adaptation qui surprennent, à l'usage. La place Impériale est encadrée, de trois côtés sur quatre (le quatrième étant bordé par la rivière). A l'est, la Bibliothèque Universitaire et Régionale (achevée en 1895) et le Palais de la *Délégation* ou, plus tard, de la *Diète d'Alsace-Lorraine* (1892, — aujourd'hui : Conservatoire de Musique), au nord, les ex-Ministères d'Alsace-Lorraine (1902), — cet agencement méthodique de constructions imposantes

donne à la place un assez grand air, mais qu'on a voulu maladroitement pousser au colossal : sur le côté ouest, l'outrance du Palais Impérial avec son énorme coupole empanachée de deux lansquenets (1886, — aujourd'hui : Palais du Rhin) fait dévier l'impression et s'achever en sourire l'étonnement que provoque un aussi parfait mépris de la mesure. A l'autre extrémité de l'avenue (de l'Empereur-Guillaume, aujourd'hui : de la Liberté) qui aboutit en face du Palais, les divers bâtiments et installations de l'Université (Facultés des lettres, des sciences, de droit, de théologie, Instituts de chimie, de physique, de botanique, des sciences géologiques, de physique du globe, etc., Jardin botanique, Observatoire) occupent une superficie de douze hectares, — à laquelle il faut ajouter, dans une autre partie de la ville, près de la porte de l'Hôpital, les nombreux laboratoires et amphithéâtres qui ont développé immensément, avec l'ancien Hôpital civil, l'ancienne Faculté de médecine. Le principal corps de bâtiment de l'Université (1884), qui forme entrée solennelle, avec cour vitrée, « aula », salle de réunion des professeurs, etc., limite à l'est la place de ce nom ; sur la place, à gauche, le monument de Gœthe : le jeune Francfortois venu à Strasbourg pour y suivre les cours de l'Université, promène par les rues de la ville ses curiosités d'étudiant, sa svelte élégance et son attitude prématurément olympienne. Quelques autres édifices complètent cet ensemble architectonique : Église catholique de la garnison (aujourd'hui : Église Saint-Maurice), Temple de la garnison (aujourd'hui : Saint-Paul), Poste, et ces Bains municipaux qu'on peut citer comme un établissement modèle. Les constructions nouvelles atteignirent jusqu'aux abords du vieux Strasbourg (le Palais de Justice, la nouvelle Église Saint-Pierre-le-Jeune, la Synagogue) ou le pénétrèrent (1914, le Nouveau Boulevard, aujourd'hui : rue du 22-Novembre).

Mais, dans l'ensemble, on peut dire qu'elles l'ont respecté. La ville neuve s'étend complètement en dehors de la ville ancienne. Archéologues, historiens, artistes ne peuvent qu'approuver. Peut-être, d'un autre point de vue, cette heureuse disposition présente-t-elle un inconvénient grave, insoupçonné au début, mais que le régime allemand a fini par constater à ses dépens. Ce n'est pas pour les Strasbourgeois que les Allemands avaient agrandi la ville, mais, surtout, pour les administrateurs, les officiers, les fonctionnaires qui étaient venus en foule, après la victoire allemande, prendre possession du pays. Les Strasbourgeois, eux, demeurèrent longtemps fidèles à la Grand'rue, à la rue des Juifs, à la rue des Hallebardes, à la Haute-Montée, au Vieux-Marché-aux-Poissons, à la rue de la Mésange, aux Grandes-Arcades, à tout « leur » Strasbourg, et,

même avec le temps, ils ne se laissèrent attirer qu'assez timidement par le « confort » des avenues et des villas. La juxtaposition de la ville nouvelle à la ville ancienne rendit plus difficile encore la compréhension réciproque des deux éléments de la population. Lui étant extérieure, elle lui demeura étrangère.

... Un jour, la ville nouvelle connut, elle aussi, les tumultes de l'his-



Le Monument de la *Marseillaise*, au Broglie.

toire, qui lui prouvèrent précisément combien était loin d'elle le cœur de la Cité. Au milieu de la place Impériale s'élevait, depuis 1911, une statue équestre de Guillaume I^{er}, lequel ne devait cet honneur, au demeurant, qu'à des initiatives et à des combinaisons gouvernementales qui firent alors quelque bruit. Au mois de novembre 1918, l'avant-veille de l'entrée des troupes françaises, un de ces mouvements spontanés qui « agissent » les foules aux heures dramatiques, précipita les Strasbourgeois, fiévreux, l'un hélant l'autre, dans la direction de la place Impériale, du monument de Guillaume... Des cordes autour de la statue...

Gisent à terre l'empereur et le cheval... Le bruit des marteaux sur le bronze, qui résiste... Voici enfin, séparée du tronc, la tête casquée, — corde au cou. Alors cette masse d'hommes s'ébranle. Ils tirent à eux, entraînent dans leur remous la tête creuse aux yeux morts, qui rebondit, lourdement, sourdement, dans la nuit, sur chaque pavé, —, et, par le Broglie, par la rue de la Mésange, frémissons de joie viennent la jeter aux pieds de Kléber, en criant au grand Strasbourgeois debout sur la place d'Armes, dans le chaud parler de terroir par où lui-même était resté magnifiquement de son pays : « *Dô hesch ne!* » « Tiens, le voilà ! »



Thomas de Keyser, les Syndics de la corporation des orfèvres d'Amsterdam.

Cliche Bullot

VII

LES MUSÉES

C'est au Consulat que le Musée de peinture et de sculpture de Strasbourg doit sa fondation. Un rapport de Chaptal, ministre de l'Intérieur, en date du 13 fructidor an IX, énumérait les diverses raisons pour lesquelles il convenait de ne pas retenir à Paris, mais de répartir entre certaines grandes villes des départements quelques-uns des chefs-d'œuvre artistiques réunis dans la capitale : outre qu'elle « naît d'un sentiment de justice », — car les départements ont « une part sacrée dans cet héritage » —, la proposition du ministre « doit encore se fortifier de l'idée qu'elle est conforme aux véritables intérêts de l'art » ; « la vue du beau », en effet, « bien mieux que les leçons, développe le talent et inspire l'artiste », surtout si l'on ne forme ces collections que « là où des connaissances déjà acquises pourront leur donner de la valeur, et où une population nombreuse et des dispositions naturelles feront présager des succès dans la formation des élèves ». A la suite de ce rapport, un arrêté du 14 fructidor, signé de Bonaparte, nommait une « Commission pour

former quinze collections de tableaux » qui seraient « pris dans le Museum du Louvre et dans celui de Versailles » et mis à la disposition de quinze villes des départements, — dont Strasbourg.

Quelques mois plus tard, la Ville entrat en possession de la collection ainsi formée. Celle-ci comprenait quarante-trois pièces, la plupart très importantes, entre autres : *La Vierge, l'Enfant Jésus et le petit Saint*



Conrad Witz, Sainte Catherine et Sainte Marguerite.

Cliché Bulloz.

Jean, par le Guide, une *Vierge d'Annonciation*, dite *Sainte Apolline*, par le Pérugin, *Le Maréchal de la Feuillade*, par Largillièvre. Le Musée fut installé dans la Maison commune, ci-devant Château des Rohan (voir chapitre IV), jusqu'à ce que le Château eût été offert à Napoléon. Les tableaux suivirent la municipalité et s'installèrent avec elle dans l'ex-hôtel de Hesse-Darmstadt, rue Brûlée, que l'Empereur venait de donner à la Ville. Par la suite, les envois de l'État, l'heureuse initiative et la largeur de vues de la *Société des Amis des Arts* de Strasbourg et de la *Société pour la Conservation des Monuments historiques d'Alsace*, qui décidèrent de réunir au Musée leurs propres acquisitions, enfin, les

achats faits par les conservateurs, augmentèrent peu à peu l'importance de la galerie municipale. Ces derniers, pourtant, semblent avoir vécu sous une tutelle assez étroite, si l'on en croit une anecdote d'après laquelle l'administration de la Ville, moins éclairée et moins libérale que de nos jours, aurait blâmé l'un d'entre eux pour avoir acheté 1 500 francs un



Hans Baldung, dit Grien, *La Vierge à la treille*.

chef-d'œuvre de van Ostade, une *Rixe dans un cabaret*, qui se serait vendue, dès lors, 20 à 25.000 francs à Paris..... Le rez-de-chaussée de la Mairie n'offrait plus aux collections un espace suffisant. Le Musée fut transporté à l'Aubette (place Kléber) en 1868, inauguré en 1869, — et incendié, en 1870, le 24 août, pendant « la nuit du grand bombardement », comme on dit encore à Strasbourg.

Les nouvelles collections constituées depuis 1870 sont installées, à leur tour, depuis 1899, dans l'ancien Château des Rohan, qui est bien,

pour un groupement d'œuvres d'art, le cadre le plus somptueux et le plus digne d'elles.

On ne trouvera d'ailleurs ici, en ce qui concerne, soit le Musée des Beaux-Arts, soit les autres Musées de la ville, que des indications succinctes et purement « objectives » : un inventaire complet ne serait pas à sa place dans ce livre, non plus qu'une étude critique détaillée.

ÉCOLES ALSACIENNE, ALLEMANDE ET SUISSE : Conrad Witz, *Sainte Catherine et Sainte Marguerite*; Zeitblom, *le Christ avec trois*



Jean Steen, *La Chiromancienne*.

Cliché Bulloz.

Apôtres; Hans Baldung, dit Grien, *Lapidation de Saint Etienne*, *Vierge à la Treille*, et deux portraits d'hommes; Holbein le Vieux, *Ecce Homo*; Lucas Cranach, *Calvaire*, *Adam et Eve*; différents panneaux de l'école de Schoengauer.

ÉCOLE NÉERLANDAISE : école de Roger van der Weyden, *Le Christ et la Vierge*; Hans Memling, panneaux d'un autel portatif.

ÉCOLE FLAMANDE : Rubens, *Sainte Famille* (esquisse); Jordaens, *Mangeurs de soupe*; Van Dyck, *Portrait d'une Génoise*; D. Téniers le jeune, *Joueurs de cartes*.

ÉCOLE HOLLANDAISE : Rembrandt, *Portrait de vieillard*; Jean Steen, *La Chiromancienne*, *Auberge hollandaise*; Th. de Keyser, *Les syndics de la corporation des orfèvres d'Amsterdam*; P. de Hoogh,

Intérieur ; paysages de van Goyen, A. Cuyp, van de Meer de Haarlem, van de Velde, Salomon et Jacob Ruysdael.

ÉCOLE ITALIENNE, représentée par un bel ensemble du XIV^e et du XV^e siècle : écoles de Giotto, de Simone Martini, de Botticelli, de Verrocchio ; F. Lippi, *Ange* (fragment) ; Cosimo, *Prométhée*, *Vierge à l'Enfant* ; S. Rosa, *Paysage* ; Bronzino, *Côme de Médicis et Éléonore d'Aragon* ; Cariani, deux portraits ; Tintoret, *Bacchus et Ariane*, *Descente de Croix* ; Bassano, *Annonciation aux Bergers* ; Guardi,



Peter de Hoogh, *Intérieur*.

Cliché Bulloz.

différentes vues de Venise ; Tiepolo, *Vierge avec Saint Roch et Saint Laurent*, *Esculape* ; cartons pour la *Sainte-Cène* (têtes), sortant de l'atelier de Léonard de Vinci et attribués à Beltraffio.

ÉCOLE ESPAGNOLE : Greco, *Vierge* ; Ribera, *Saint Pierre et Saint Paul* ; Zurbaran, *deux Saintes*.

ÉCOLE FRANÇAISE : Claude Lorrain, *Fuite en Egypte*, *Paysage* ; Francisque Millet, une *Fuite en Egypte* également ; Philippe de Champagne, portrait de *Hugues de Lionne*, et autre portrait d'homme ; van der Meulen, *Louis XIV devant Bruges* ; Antoine Watteau, *Nettoyeuse de cuivre* (œuvre de jeunesse) ; Belle, portrait du *Comte de Ruet* ; Boilly, portrait du peintre anglais *sir Thomas Lawrence*.

Alsaciens du XVIII^e siècle : œuvres diverses de Loutherbourg, Heimlich, Drolling, etc...

ÉCOLES MODERNES : Georges Michel, *l'Orage*; Corot, *Paysage du Morvan*; Chintreuil, *Le soleil buvant la rosée*; Monticelli, *Scène de parc*; Gustave Doré, tableaux, aquarelles et dessins de toutes les périodes de l'œuvre du maître; Lebours, *Canal à Dordrecht*; Thaulow, *Canal dans une ville du nord*; Henner, *Crucifix*; Carrière, *Scène maternelle*, *Méditation*, *Tête d'enfant*, plusieurs esquisses et dessins;



Bronzino, Côme de Médicis et Éléonore d'Aragon.

Cliché Bulloz.

Raffaëlli, *Le petit pont*; Signac, *le Port d'Antibes*; Othon Friesz : *Entrée des Français à Strasbourg*; diverses œuvres alsaciennes du XIX^e siècle et contemporaines.

Fondé en 1887, installé d'abord dans le bâtiment de la Grande-Boucherie (voir chapitre III), près du pont du Corbeau, le Musée des Arts Décoratifs a procédé par étapes, depuis 1920, à son installation dans une partie du Château des Rohan. Ses collections présentent le plus vif attrait : le mobilier en Alsace depuis le XV^e siècle jusqu'à l'Empire, dont une partie occupe, dans le pavillon nord-ouest, les appartements du secrétaire des Rohan (voir chapitre IV); la ferronnerie, installée, fort joliment aussi, dans la cage d'escalier du même pavillon, permet de

suivre toute l'évolution de la grille de fabrication strasbourgeoise, du XV^e siècle jusqu'au début du XIX^e; l'*orfèvrerie*, avec plusieurs belles œuvres du célèbre Frédéric Kirstein; l'*horlogerie* (horloge astronomique d'Abraham Habrecht le jeune (vers 1700), cartels et pendules des principaux horlogers strasbourgeois du XVIII^e siècle); la *céramique*, importante collection de faïences et porcelaines de Strasbourg (la famille



Antoine Watteau, Nettoyeuse de cuivre.

Cliché Bulloz.

Hannong, 1719-1782) et de Niderviller, formant, avec l'ensemble qui l'entoure (fabrication européenne des XVII^e et XVIII^e siècles) une exposition particulièrement instructive. A ces diverses séries d'œuvres locales et régionales s'ajoute, depuis 1920, une collection d'un tout autre ordre, mais d'une telle importance qu'on ne saurait la passer sous silence : la donation Langweil, comprenant deux admirables séries de peintures chinoises (du X^e au XVIII^e siècle) et d'estampes japonaises, qui remplissent quatre salles du pavillon sud-ouest.

La création d'un Musée Historique avait été plusieurs fois envisagée

dès avant 1914, mais le régime allemand ne pouvait guère faciliter la réalisation de ce projet : la Révolution française, l'Empire, 1848 serviraient trop facilement de prétextes à l'exposition publique d'emblèmes, de drapeaux, de souvenirs désagréables à l'autorité d'alors. Mais, aussitôt après l'armistice, la direction des Musées, avec le concours de collectionneurs strasbourgeois, organisa une Exposition de *Strasbourg Historique*, dont le succès ne fut pas étranger à la création d'un Musée Historique permanent. Vacant et disponible depuis le transfert des Arts Décoratifs au Château des Rohan, le bâtiment Renaissance de la Grande-



Faïences de Ch.-Fr^s Harinong (Strasbourg, vers 1730).

Boucherie fut affecté au nouveau Musée. On y peut suivre, époque par époque, toute l'histoire de Strasbourg. Dans la *Salle des Armes*, des casques et des pièces d'armures, des têtes de méduse et des têtes d'oiseaux formant boutons de culasse pour les canons fondus à Strasbourg, etc. ; dans la *Salle de Topographie*, de nombreux plans et vues de la ville, notamment le plan en relief de 1725. Une salle est consacrée aux événements historiques qui eurent Strasbourg pour théâtre, depuis l'entrée de Louis XIV en 1681, jusqu'à la rentrée des troupes françaises en 1918; une autre salle spécialement au siège de 1870.

La pensée fidèle qui avait suggéré aux Strasbourgeois, dès avant 1914, le projet de Musée Historique, réalisé seulement après la désannexion, cette même pensée avait pris une autre forme, moins inquiétante en

apparence pour certains, qui lui permit d'aboutir plus tôt. En faisant revivre, à défaut de l'histoire, les traditions, on pourrait maintenir à la fois la culture locale — et tout ce qui, de la France perdue, y demeurait intimement mêlé, tantôt visible au premier regard, tantôt moins apparent, mais toujours prêt à reparaître.

C'est dans cet esprit que fut créé, en 1902, le Musée Alsacien, par des hommes aussi tenaces que cultivés, le Dr Pierre Bucher, Léon Dollinger, d'autres encore, que soutenait toute l'opinion du pays. Joliment



Plat en faïence de Niderviller.

installés et groupés d'une façon vivante dans une des plus pittoresques maisons du vieux Strasbourg, la maison Eschenauer, quai Saint-Nicolas (voir chapitre III), les charmants objets d'art populaire qui componaient le Musée ne furent pas sans courir quelque risque de dispersion, au cours des événements récents. Le Musée fut, en effet, mis sous séquestre par les autorités allemandes. Heureusement, la Ville de Strasbourg acquit l'immeuble et les collections, et elle continue, depuis lors, à administrer le Musée.

Autour d'une cour, ornée d'enseignes d'auberge, de plaques de fourneaux, etc., se répartissent une chambre de paysans-vignerons du XVII^e siècle, un musée d'antiquités israélites du pays, un laboratoire d'alchimie ; puis, au deuxième étage, une salle de corporations, des

images, des sculptures et des costumes populaires ; enfin, au troisième, la « Chambre d'Oberlin », le célèbre pasteur Jean-Frédéric Oberlin, dont l'active et ingénieuse philanthropie transforma complètement, à la fin du XVIII^e siècle, toute la région du Ban-de-la-Roche.

Comme le Musée des Beaux-Arts, le Musée préhistorique et gallo-romain de Strasbourg est une résurrection. En 1870, la célèbre collection de J.-D. Schœpflin, ainsi que d'autres antiquités réunies par André Silbermann et par les deux Schweighaeuser, se trouvaient déposées à la Bibliothèque de la Ville, c'est-à-dire, comme on l'a vu (chapitre II), dans le chœur du Temple-Neuf. Tout fut anéanti par les obus allemands. On ne sauva qu'un très petit nombre de monuments lapidaires et quelques statuettes de bronze, qui formèrent le premier fonds du nouveau Musée préhistorique et gallo-romain. La *Société pour la Conservation des Monuments historiques d'Alsace*, qui s'était constituée, en 1855, sur l'initiative du préfet du Bas-Rhin, s'intéressa très activement à la reconstitution du Musée et à son développement. Après un long séjour provisoire à l'ancienne Académie, le nouveau Musée s'installa dans le rez-de-chaussée du Château des Rohan, du côté de la terrasse ; les sarcophages gallo-romains et mérovingiens, ainsi que les colonnes romanes de Mutzig, qui avaient été placés dans la cour du Château, ont été transportés en 1918 dans le jardin de l'ex-Palais Impérial devenu Palais du Rhin.

Le Musée proprement dit présente d'abord une collection d'instruments en pierre et d'ossements trouvés en Alsace dans les gisements paléolithiques de Burbach, d'Achenheim, de Voegtlinshoffen, etc... Dans les deux salles consacrées à l'âge de la pierre polie, la céramique et les sépultures néolithiques constituent un ensemble de tout premier ordre. L'âge du bronze et du fer est représenté par des poteries ornées provenant de cimetières à incinération, de tumuli et de cabanes, par des armes, par les restes d'un char gaulois avec trône, par des colliers et des bracelets gaulois. Suivent les objets romains les plus divers, classés avec une rigoureuse et claire méthode : fresques trouvées place Kléber et place Saint-Thomas ; statuettes et restes de statues en bronze ; poteries en terre cuite, d'abord importées du centre de la Gaule, puis fabriquées en Alsace même, dans des ateliers que découvrirent les fouilles de Heiligenberg et d'Ittenwiller ; autels, inscriptions, vases trouvés dans un sanctuaire de Mithra à Koenigshoffen ; verreries provenant de cimetières gallo-romains des environs immédiats de Strasbourg, ou de Seltz, de Stephansfeld, etc. ;

reliefs de divinités gallo-romaines et stèles funéraires de la région de Strasbourg et de Saverne, etc. ; monnaies enfouies lors des premières invasions barbares ; pierres de meules transportées par eau et qui sombrèrent, un jour très lointain, dans l'Ill... Les fouilles patiemment poursuivies sur le vieux sol strasbourgeois ajoutent sans cesse à la richesse et à la variété des collections jusqu'à présent constituées.



Maison n° 29 rue des Serruriers (ancienne *Salle du Miroir*) : fenêtres.

Cliché A. R. d'Architecture.

VIII

... Ces pages ne sauraient contenir toute la ville. Sa merveilleuse diversité échappe par endroits à toute classification. Il faudrait, après l'avoir vue, la voir et la revoir encore. Les bâtiments d'entrée de l'Hôpital civil, XVII^e siècle attardé au début du XVIII^e; le portail de l'Hôpital militaire, dignement louis-quatorzien; l'ancienne Fonderie cachée dans une cour du Broglie et ses canons armoriés faisant sur la place une haie d'honneur; le chœur et les arcades de Sainte-Madeleine, respectés par un incendie récent; le beau *gisant* de l'église Saint-Guillaume; l'hôtel de l'Esprit, où Goethe rencontra pour la première fois Herder, « événement considérable », écrivit-il plus tard, « et qui devait avoir pour moi les conséquences les plus importantes », — où logea Rousseau, quand, chassé de Bienne, « battu d'orages de toute espèce », il fut l'objet, à Strasbourg, des plus réconfortantes attentions, dîners, concerts, représentation de son *Devin du Village* et même d'un de ses « barbouillages de jeunesse », intitulé *Narcisse*; l'Ile-Jars qu'habita pendant quelques mois

Voltaire, où il entendit « beaucoup parler, beaucoup raisonner, dans son ermitage », de cette *affaire Klinglin* qui agitait alors tous les esprits ; la Plaine des Bouchers, et cette journée de juin 1790. Fédération régionale préparatoire à la grande Fédération nationale, où les « citoyens soldats » des « départements » alsaciens, lorrains et francs-comtois, « librement réunis », prêtèrent serment à la Constitution ; devant la Maison-Rouge, place d'Armes, un samedi matin, en 1797, se presse une « terrible affluence de monde », des officiers vont et viennent, « le temps nécessaire pour changer de chevaux et déjeuner », les aides de camp « s'en donnent tant et plus », tandis que le général, lui, ne prend « qu'une tasse de café », — le jeune général en chef, pour qui toute cette foule est accourue, « petit, maigre, pâle, le plus beau profil du monde... » ; dans une banale chambre meublée de la rue des Orphelins, la nuit du 29 au 30 octobre 1836, un autre Bonaparte abrite ses ambitions prématuées, attend, fiévreux, l'heure d'agir, de franchir, en face, aux premières lueurs de l'aurore, la porte du Quartier d'Austerlitz, d'entrainer à sa suite le 4^e d'artillerie, par l'évocation magique de l'Empereur disparu... : pour qui a toujours connu et aimé Strasbourg, aucune pierre, aucun souvenir n'est indifférent. « De toutes les villes que le soleil éclaire, disait le maître des dieux, de toutes les villes qui, sous le firmament semé d'étoiles, sont habitées par des mortels, c'est Ilion sacrée que j'honore avec le plus de joie... » Si les enthousiasmes que suscite Strasbourg ne sont pas toujours exempts de cette divine partialité, qu'on ne s'en étonne point. De l'est et de l'ouest du Rhin, tous les bouleversements politiques et religieux se sont successivement inscrits dans ses formes et dans ses aspects. La rue Brûlée, c'est le champ clos des patriciens, à l'ombre du Saint-Empire, et c'est, après la réunion à la France, le rendez-vous des élégances nouvelles, le XVIII^e siècle français, un reflet de Versailles. La place Gutenberg, c'est le tribunal de l'évêque, c'est le *Magistrat* de la République autonome, et c'est la Révolution, Dietrich premier maire de Strasbourg, chez qui demain sera chantée, au Broglie, la *Marseillaise*. La cathédrale, Saint-Pierre-le-Jeune, Saint-Pierre-le-Vieux, Saint-Thomas, c'est la guerre dans le temple, la foi, le dogme ébranlés, puis qui se ressaisissent et triomphent, ou qui céderont aux assauts du moine réformateur. Le Château des Rohan, le Palais Impérial : rivalités d'un autre ordre, et contraste qui n'est point seulement d'architecture. Deux esprits se sont ici, depuis de longs siècles, confrontés, affrontés, pénétrés, combattus. Et parce que le nôtre l'a emporté, dans le temps même où, parmi le tumulte des idées

et des hommes, se forgeaient les nationalités modernes, — Strasbourg, « son nom qui retentit », sa cathédrale dont l'image, à nulle autre semblable, ne s'oublie jamais, devint, un jour, le symbole de la patrie diminuée. Certaines villes font penser à ces monuments de l'antique Égypte, dont parlait Vergniaud, qui étonnent par leur grandeur, mais où l'on ne trouve, si l'on ne se contente point d'en admirer les majestueux dehors, que « des cendres inanimées et le silence des tombeaux ». Elles doivent à l'éclat de cinquante ou cent années un éternel renom. L'art qui les transfigura, continue de les parer. Mais elles sont mortes. Ici, au contraire, l'art s'est modelé sur une histoire constamment renouvelée, complexe, souvent tragique, histoire d'il y a dix siècles, histoire d'hier, et c'est dans une cité toujours jeune, ardente, ambitieuse, passionnée d'action, que se répercutent, vibrants encore, les échos de son formidable passé.



Maison n° 4, rue de l'Épine : clé d'arcade (*L'Été*).

Cliché A. R. d'Architecture



Hôtel du XVIII^e siècle, dit *Kuppelhof* (Cour des Couples).

Cliché A. R. d'Architecture.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Ce m'est un agréable devoir de remercier ici tous ceux qui m'ont obligeamment facilité la tâche, soit pour le choix et la reproduction des illustrations, soit pour la documentation spéciale de telle partie du texte (chapitre VII, *Les Musées*) : MM. R. Danis, directeur des Beaux-Arts en Alsace et en Lorraine ; C. Dauchy, architecte en chef de la cathédrale ; R. Forrer, conservateur du Musée Historique et Gallo-Romain de Strasbourg ; Hans Haug et Ad. Riff, conservateurs des Musées de la Ville de Strasbourg ; J.-A. Jaeger, directeur de l'*Alsace française* ; Ch. Schneegans, assistant à l'Institut d'Art de l'Université de Strasbourg, archiviste-bibliothécaire de l'Inspection des Monuments historiques d'Alsace.

Mon ami Sylvain Halff, attaché autant que moi-même et pour les mêmes raisons profondes à tout ce qui concerne l'histoire de ce pays, a bien voulu suivre page par page l'élaboration du présent volume ; à la sûreté de son jugement, à la sagacité de sa critique aussi sincère qu'affectueuse je dois les plus précieux avis : qu'il me permette de lui offrir l'expression de ma plus vive et plus cordiale gratitude.

La Note ci-dessous ne saurait être une Bibliographie complète de ce vaste sujet. On n'y a fait figurer que les principaux ouvrages consultés ou à consulter : A) ouvrages généraux ; B) livres, articles et documents qui se rapportent respectivement aux divers chapitres de notre étude.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Parmi les ouvrages généraux, nous tenons à rendre hommage en premier lieu au volume aujourd'hui épuisé que publia en 1904 dans cette même collection le regretté HENRI WELSCHINGER, de l'Institut; citons ensuite : SILBERMANN (J.-A.), *Local-Geschichte der Stadt Strassburg* (in-fol., Strasbourg, Lorenz, 1775); — FRIESE (J.), *Neue Vaterländische Geschichte der Stadt Strassburg* (5 vol. in-16, Strasbourg, Lorenz et Schuler, 1792-1801); — HERMANN (J.-F.), *Notices historiques, statistiques et littéraires sur la ville de Strasbourg* (2 vol. in-8°, Strasbourg, Levrault, 1817 et 1819); — PITON (FRED.), *Strasbourg illustré* (2 vol. gr. in-4°, Strasbourg, Piton, 1855); — SEYBOTH (Ad.), *Strasbourg historique et pittoresque* (gr. in-4°, Strasbourg, Imprimerie Alsacienne, 1894); — Id., *Das alte Strassburg* (gr. in-4°, Strasbourg, Heitz, s. d.); — TOUCHEMOLIN (A.), *Strasbourg militaire* (gr. in-4°, Paris, Hennuyer); — Id., *Quelques Souvenirs du Vieux Strasbourg* (in-4°, Strasbourg, Noiriel-Staat, 1903); — HOLZ (Paul), *Souvenirs du Vieux Strasbourg* (in-4° oblong, Strasbourg, Treuttel et Würtz, 1901); — KRIEGER (Dr J.), *Topographie der Stadt Strassburg* (in-8°, Strasbourg, Schmidt, 1885); — LEITSCHUH (F.-F.), *Strassburg* (in-8°, Leipzig, Seemann, 1903); — BORRIES (E. von), *Geschichte der Stadt Strassburg* (in-16, Strasbourg, Trübner, 1909); — REUSS (Rod.), *Histoire de Strasbourg* (gr. in-8°, Paris, Fischbacher, 1922); — GRAD (Chr.), *L'Alsace, le pays et ses habitants* (in-4°, Paris, Hachette, 1889); — HINZELIN (E.), *Images d'Alsace-Lorraine* (in-16, Paris, Plon); — ARDOUIN-DUMAZET, *Les Provinces délivrées* (Basse-Alsace) (in-16, Paris-Nancy-Strasbourg, Berger-Levrault, 1919); — *Strassburg und seine Bauten*, herausgegeben vom Architekten-und Ingénieur-Verein für Elsaß-Lothringen (in-8°, Strasbourg, Trübner, 1894); — KIENER (F.), *Zur Geschichte Strassburgs* (dans : *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, nouvelle série, t. XXIV, 1909); — Abbé WETTERLÉ et CARLOS FISCHER (publié sous la direction de) : *Notre Alsace, Notre Lorraine* (in-4°, Paris, Edition française illustrée, 1919); — *L'Alsace et la Lorraine* (avec préface de M. MAURICE BARRÈS, de l'Académie Française) (in-4°, Toulouse-Paris, Sirven, s. d.); — DEHIO (Georg), *Handbuch der Deutschen Kunstdenkmäler...*, t. IV (in-16, Berlin, E. Wasmuth A.-G., 1911); — HAUSMANN (S.) et POLACZEK (E.), *Denkmäler der Baukunst im Elsass* (in-4°, Strasbourg, Heinrich, 1906); — GLASER (A.), *Geschichte der Juden in Strassburg* (in-8°, Strasbourg, Riedel); — SCHMIDT (Chr.), *Strassburger Gassen-und Haeuser-Namen im Mittelalter* (in-8°, Strasbourg, C.-F. Schmidt, 2^e édition, 1888).

CHAPITRE PREMIER

Apell (F. von), *Geschichte der Befestigung von Strassburg* (in-8°, Strasbourg, van Hauten, 1902); — FORRER (R.), *Neue Materialien zum nordöstlichen Stadtmauerring der römischen Strassburg...*, dans : *Anzeiger für Elsaessische Altertumskunde*, t. II (in-8°, Strasbourg); — Id., *Les Enceintes romaines et du moyen âge* (dans : *Congrès Archéologique de France, 83^e session, 1920*); — Id., *Jüngere, aeltere und aelteste Roemermauer und ein neuer roemischer Halbturm, Brandgasse 3, zu Strassburg* (dans : *Cahiers d'Archéologie et d'Histoire d'Alsace*, 1921); — Cf. également, dans la collection de l'*Anzeiger für Elsaessische Altertumskunde* — *Cahiers d'Archéologie et d'Histoire d'Alsace*, les nombreuses et intéressantes études de MM. Ch. GOEHNER, F. JAENGER, F. A. SCHAEFFER, etc.; — GÉROCK (J.-E.), *Les « Maisons Rouges » et les voies de communication antiques* (dans : *Compte-rendu de la 44^e session de l'Association française pour l'Avancement des Sciences*, 1920); — GRENIER (Albert), *En Alsace*, (dans : *Rev. Et. Anc.*, 1921); — JULIAN (C.), *Stratae-Burgus* (dans : *Rev. Et. Anc.*, 1921); — TOURNEUR, AUMONT (J.-M.), *Strasbourg et l'Alémanie* (dans : *Revue d'Alsace*, 1920).

WIEGAND (W.), *Die Alamannen-Schlacht 357 n. Chr.* (in-8°, Strasbourg, Heitz, 1887); — KRAEFT (Ad.), *Les Serments carolingiens de 842 à Strasbourg* (in-8°, Paris, Leroux, 1902); — REUSS (Rod.), *La première invasion des « Anglais » en Alsace* (tirage à part des *Mélanges Bémont*, in-8°, Paris, Alcan, 1913).

LAUTH (Max), *Le Magistrat de la ville de Strasbourg* (dans : *Revue des Etudes historiques*, mars-juin 1919); — MULLER (E.), *Le Magistrat de la ville de Strasbourg* (in-16, Strasbourg, Salomon, 1862); — LEHR (Ernest), *Coup d'œil sur l'Organisation politique et administrative de Strasbourg avant 1789* (dans : *L'Alsace noble*, t. III, in-4°, Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1870); — WINCKELMANN (O.), *Strassburgs Verfassung und Verwaltung im 16ten Jahrhundert* (dans : *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, nouvelle série, t. XVIII, 1903); — HEITZ (F.-C.), *Das Zunftwesen in Strassburg* (in-16, Strasbourg, Heitz, 1856).

ADAM (J.), *Evangelische Kirchengeschichte der Stadt Strassburg...* (in-8°, Strasbourg, Heitz, 1922); — ROEHRICH (T.-G.), *Geschichte der Reformation im Elsass* (in-16, Strasbourg, Heitz, 1830); — ERICHSON (A.), *L'Eglise française de Strasbourg au seizième siècle* (in-8°, Strasbourg, Schmidt, 1886); — Id., *Martin Butzer, der elsässische Reformator* (in-16, Strasbourg, Heitz, 1891); — GEROLD (Th.), *Martin Butzer, le Réformateur de l'Alsace* (in-16, Strasbourg, Heitz, 1891); — REUSS (Rod.), *Catherine Zell* (in-8°, Montbéliard, Imprimerie montbéliardaise, 1911).

REUSS (Rod.), *L'Alsace au dix-septième siècle* (2 vol. in-8°, Paris, Bouillon, 1897-98); — VAST (H.), *Les grands traités du règne de Louis XIV* (in-8°, Paris, Alph. Picard, 1893); — PFISTER (Chr.), *La Réunion de l'Alsace à la France* (dans : *Revue de Paris*, 1900); — ECKEL (A.), *Examen critique des articles du*

traité de Münster (dans : *Revue d'Alsace*, 1921-22) ; — MAURER (Louis), *L'Expédition de Strasbourg en septembre 1681* (in-8°, Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1923) ; — LEGREIL (A.), *Louis XIV et Strasbourg* (in-8°, Paris, Hachette, 1884) ; — PFISTER (Chr.), *Les voyages de Louis XIV en Alsace* (dans : *Bulletin de l'Académie des sciences morales et politiques*, 1922-23) ; — REUSS (Rod.), *Relation de la présentation à Louis XIV de la médaille frappée par ordre de la ville de Strasbourg...* (dans : *Revue d'Alsace*, 1897).

CHAPITRE II

GÉRARD (Ch.), *Les artistes alsaciens pendant le moyen âge* (2 vol. in-8°, Colmar, Barth, 1873) ; — KRAUS (F.-X.), *Kunst und Alterthum in Elsass Lothringen* (t. I, in-8°, Strasbourg, Schmidt, 1876) ; — MALE (E.), *L'Art Religieux du XIII^e siècle en France* (in-4°, Paris, Leroux, 1898) ; — LAUGEL (Anselme), *L'Art alsacien, ses origines et les conditions de son développement* (in-8°, Mulhouse, Bader, 1905, Extrait du *Bulletin de la Société Industrielle de Mulhouse*, mai 1905) ; — MICHEL (André), *Histoire de l'Art*, t. II, 2^e partie, chap. viii, *La Sculpture en France et dans les pays du nord jusqu'au dernier quart du XIV^e siècle* (in-4°, Paris, Colin, 1906).

BESWILLWALD (E.), *Rapport sur la Cathédrale de Strasbourg* (in-8°, Strasbourg, F.-X. Le Roux, 1889) ; — DEHIO (G.), *Das Münster* (dans : *Strassburg und seine Bauten*, ouvrage cité plus haut) ; — DACHEUX (chanoine L.), *La Cathédrale de Strasbourg* (in-fol., Strasbourg, Imprimerie Alsacienne, 1900) ; — DELAHACHE (Georges), *La Cathédrale de Strasbourg* (in-16°, Paris, D.-A. Longuet, 1910) ; — BLUMSTEIN (Félix), *Glanes sur la Cathédrale de Strasbourg* (2^e édit., gr. in-4°, Strasbourg, Boulangéot, 1921).

DUMONT (Albert), *La Cathédrale de Strasbourg, Remarques archéologiques* (tirage à part de la *Revue Archéologique*, in-8°, Paris, Didier, 1871) ; — KLOTZ (G.), *Mémoire sur la Cathédrale de Strasbourg* (dans : *Congrès archéologique de France*, XXVI^e session, 1859) ; — BORRIES (E. von), *Der älteste Strassburger Bischofskirche* (dans : *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, nouvelle série, t. XXVII, 1912) ; — WALTER (abbé), *Les cathédrales carolingienne et romane de Strasbourg* (Association française pour l'Avancement des Sciences, Session 1920) ; — REUSS (Rod.), *La Cathédrale de Strasbourg pendant la Révolution* (petit in-6°, Paris, Fischbacher, 1888).

BLUMSTEIN (F.) et SEYBOTH (Ad.), *Urkunden des Stifts genannt Unser-Lieben-Frauen-Werk* (in-8°, Strasbourg, Impr. Alsacienne, 1900) ; — KNAUTH (J.), *Der Lettner des Münsters, Ein verschwundenes Kunstuwerk* (dans : *Strassburger Münster-Blatt*, 1^{re} année, 1903-1904) ; — DELAHACHE (Georges), *La « Mitre » de la Cathédrale de Strasbourg et les projets de reconstruction consécutifs à l'incendie de 1759* (dans : *Compte-rendu analytique du Congrès d'Histoire de l'Art*, 1921) ; — MEYER-ALTONA (E.), *Die Sculpturen des Strassburger Münster* (1^{er} Theil: *Die aelteren Sculpturen bis 1789*) (in-8°, Strasbourg, Heitz) ; — WALTER (abbé), *Les systèmes iconographiques de la Cathédrale de Strasbourg* (Conférence faite à la Société pour la Conservation des monuments historiques d'Alsace, 1923) ; — Id., *Le système iconographique de la façade de la Cathédrale de Strasbourg* (Communication faite au Congrès international des Sciences historiques, Bruxelles, 1923) ; — SAVÉ (G.), *La Panagia du Dôme de Strasbourg* (in-16°, Strasbourg, Hubert et Haberer, 1877).

COURRON (Dr Paul), *L'hypocondriaque zoopathe de la Cathédrale de Strasbourg* (dans : *Revue neurológique*, 1922, I, in-8°, Paris, Masson et C°) ; — REIBER (Ferd.), *Fac-simile d'une gravure du XVI^e siècle* (tiré à petit nombre, Strasbourg, 1890) ; — EISSEN (Dr), *Un chapitre inédit de l'Histoire de la Cathédrale de Strasbourg* (dans : *Revue d'Alsace*, 1854) ; — GASS (J.), *Monuments religieux de Strasbourg disparus* (dans : *Cahiers d'Archéologie et d'Histoire d'Alsace*, décembre 1922) ; — GUERBER (abbé V.), *Essai sur les vitraux de la Cathédrale de Strasbourg* (in-8°, Strasbourg, L.-F. Le Roux, 1848) ; — SCHAUENBOURG (baron de), *Mémoire sur les verrières de la Cathédrale* (dans : *Congrès archéologique de France*, XXVI^e session, 1859) ; — PETIT-GÉRARD (Baptiste), *Quelques études sur l'art verrier et les vitraux d'Alsace* (in-8°, Strasbourg, Berger-Levrault, 1861) ; — UNGERER (Alfred) et UNGERER (Théodore), *L'Horloge astronomique de la Cathédrale de Strasbourg* (gr. in-4°, Imprimerie Alsacienne, 1922) ; — SCHICKELÉ (Msr.), *Les Gobelins du chapitre de la Cathédrale de Strasbourg* (in-8°, Strasbourg, Le Roux, 1922) ; — DELAHACHE (Georges), *Deux notes sur la Cathédrale de Strasbourg au XVIII^e siècle* (dans : *Archives alsaciennes d'Histoire de l'Art*, 1^{re} année, 1922) ; — Cf. également, dans le *Münster-Blatt*, les articles de MM. E. POLACZEK, J. KNAUTH, P. WENTZCKE, J. CLAUSS, H. KUNZE, etc...

STRAUB (abbé A.), *L'Abbaye de Saint-Étienne* (in-8°, Strasbourg, Leroux, 1860) ; — PFISTER (Chr.), *Le duché mérovingien d'Alsace et la légende de sainte Odile* (in-8°, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1892) ; — WINTERER (abbé L.), *Quelques Saints de l'Alsace* (in-16, Rixheim, Sutter, 1897) ; — CLAUSS (J.), *Sainte Odilia* (in-4°, Carlsruhe, Manias, 1922) ; — WELSCHINGER (Henri), *Sainte Odile* (in-16°, Paris, Lecoffre, 1901) ; — JUNG, *Inscriptions du Monastère de Saint-Étienne à Strasbourg* (dans : *Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace*, 1858).

STROBEL (A.-W.), *Geschichte der Kirche zum alten St. Peter* (in-16, Strasbourg, Dannbach, 1824) ;

— LAMBS (J.-Ph.), *Die Jung St. Peter Kirche in Strassburg* (in-8°, Strasbourg, Heitz, 1854) ; — REUSS (Rod.), *Notes pour servir à l'histoire de l'Église française de Strasbourg* (in-8°, Strasbourg, Treuttel et Wurtz, 1880) ; — ID., *Louis XIV et l'Église protestante de Strasbourg* (in-16, Paris, Fischbacher, 1897).

SCHNEEGANS (L.), *L'Église de Saint-Thomas à Strasbourg et ses monuments* (in-16, Strasbourg, Schuler, 1842) ; — SCHMIDT (Ch.), *Histoire du Chapitre de Saint-Thomas de Strasbourg* (in-4°, Strasbourg, Schmidt, 1860) ; — MARTIN (Arthur), *Anciennes Sculptures à Strasbourg* (Extrait des *Mélanges d'Archéologie*, t. IV).

EDEL (F.-W.), *Die Neue Kirche in Strassburg* (in-8°, Strasbourg, Heitz, 1825) ; — FRIES, *L'Église des Dominicains...* (dans : *Bulletin de la Société pour la Conservation des Monuments historiques d'Alsace*, II^e série, t. IX, 1876) ; — REINHARD (Aimé), *Le Temple-Neuf à Strasbourg* (in-4°, Strasbourg, Fischbacher, 1888) ; — SALOMON (E.), *Notice sur l'Ancien Temple-Neuf* (dans : *Bulletin de la Société pour la Conservation des Monuments historiques d'Alsace*, II^e série, t. IX, 1876).

(Pour les autres églises de Strasbourg, voir les ouvrages consacrés par : J. G. HEINEMANN à *Sainte-Aurélie* (in-8° Strasbourg, Heitz, 1865), T.-G. ROBHRICH (in-8°, Strasbourg, Schmidt, 1856) et WILL (R.), LASCH (G.), HERRMANN (F.) (in-8°, Strasbourg, DuMont Schauberg, 1914), à *Saint-Guillaume*, MGR. SCHICKELÉ à *Sainte-Madeleine* (in-fol., Strasbourg, Impr. de l'Elsaesser, 1897), GÉROLD (Th.) à *Saint-Nicolas* (gr. in-4°, Strasbourg, Heitz, 1904), etc.)

CHAPITRE III

HAUG (Hugo), *Das Hôtel du Commerce* (in-8°, Strasbourg, Noiriell-Staat, 1913) ; — CHARDIN, *Ornementation d'une maison de Strasbourg au XV^e siècle* (in-16, Strasbourg, Silbermann, 1854, réimpression de la *Revue d'archéologie*, 1854). — Cf., pour l'histoire ultérieure de quelques-uns des édifices décrits dans ce chapitre : C.M., *Un roi de Prusse à Strasbourg en 1740* (dans : *Revue Alsacienne*, octobre 1886) ; — *Compte-rendu historique des troubles survenus...*, rédigé par GOTTFRIED HARTHMANN-LICHTENFELDER, trad. par C. REIBER (dans : *Revue d'Alsace*, 1889) ; — REUSS (Rod.), *Le sac de l'Hôtel-de-Ville de Strasbourg...* (dans : *Revue d'Alsace*, 1877, — et dans : *Revue Historique*, t. CXX, septembre-octobre et novembre-décembre 1915) ; — ID., *L'Alsace pendant la Révolution française* (2 vol. in-8°, Paris, Fischbacher, 1881, 1894) ; — SEINGUERLET (E.) *Strasbourg pendant la Révolution* (in-8°, Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1881) ; — G. RAMON (Gabriel), *F. de Dietrich, premier maire de Strasbourg* (in-8°, Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1919).

CHAPITRE IV

HALLAYS (André), *A travers l'Alsace* (in-8°, Paris, Perrin, 1911) ; — DOLLINGER (Dr. F.), *Le Château des Rohan à Strasbourg* (dans : *Der Elsaessische Garten*, in-8°, Strasbourg, Trübner, 1912) ; — MARCEL (Pierre), *Inventaire des papiers manuscrits du cabinet de Robert de Cotte...* (in-8°, Paris, Honoré Champion, 1906) ; — Cf. également, pour certains détails de la carrière du cardinal de Rohan rappelés dans ce chapitre : MASSON (Frédéric), *L'Académie Française, 1629-1793* (in-8°, Paris, Ollendorff, s.d.), et RIGAULT (Hipp.), *Histoire de la Querelle des Anciens et des Modernes* (in-8°, Paris, Hachette, 1856) ; — BENOIT (Arthur), *Collections et Collectionneurs alsaciens* (dans : *Revue d'Alsace*, 1875) ; — MARMOTTAN (Paul), *Le Palais impérial de Strasbourg* (dans : *Revue des Études Napoléoniennes* (in-4°, Paris, Alcan, 1917) ; — DESTRAIS, *Revendication du ci-devant Château impérial* (Rapport présenté au Conseil Municipal, in-8°, Strasbourg, Silbermann, 1872).

LE ROY DE SAINTE-CROIX, *L'Alsace en fête* (t. I, in-8°, Strasbourg-Paris, Hagemann, 1880) ; — EHRHARD (chanoine L.), *Le Mariage du Grand Dauphin et de Marie-Christine de Bavière* (in-8°, Strasbourg, Herder, 1895) ; — WINCKELMANN (O.), *Das Strassburger Drachenschloss als Baden-Durlacher Hof* (dans : *Zeitschrift für die Geschichts des Oberrheins*, nouvelle série, t. XXXIII, 1918) ; — NOLHAC (Pierre de), *Louis XV et Marie Leczinska* (in-16, Paris, C. Lévy) ; — GAUTHIER-VILLARS (H.), *Le Mariage de Louis XV* (in-8°, Paris, Plon, 1900) ; — *Représentation des fêtes données par la Ville de Strasbourg pour la convalescence du Roi, à l'arrivée et pendant le séjour de Sa Majesté en cette ville*, — inventé, dessiné et dirigé par J.-M. Weis, graveur de la Ville de Strasbourg (in-fol.) ; — MULLER (E.), *L'Archiduchesse Marie-Antoinette à Strasbourg* (petit in-16, Strasbourg, Silbermann, 1862) ; — NOLHAC (Pierre de), *Marie-Antoinette Dauphine* (in-16, Paris, C. Lévy) ; — *Description des fêtes données par la Ville de Strasbourg à Madame Marie-Antoinette, Dauphine de France*. . (in-8°, Strasbourg, Lorenz) ; — GÖTHE, *Mémoires (Vérité et Poésie)* (2^e partie, trad. Porchat, in-8°, Paris, Hachette, 1873) ; — OBERKIRCH (baronne d'), *Mémoires* (2 vol. in-16, Bruxelles, Dumont, 1854) ; — LANZAC DE LABORIE (L. de), *L'Impératrice Joséphine à Strasbourg en octobre 1805* (dans : *Société d'Histoire Contemporaine*, 14^e Assemblée générale, in-8°, Paris, 1904) ; — *Relation des fêtes données par la*

Ville de Strasbourg à Leurs Majestés Impériales et Royales, les 22 et 23 janvier 1806, à leur retour d'Allemagne (in-fol., Strasbourg, Levrault, 1806)).

ENGEL, *Strassburg als Garnisonstadt unter dem Ancien Régime* (in-16, Strasbourg, Heitz, 1901); — HAUG (Hugo), *Der Kleber Platz* (in-8°, Saverne, Fuchs, 1911); — POLACZEK (E.), *Der Strassburger Stadtregulierungsplan des Pariser Architekten Blondel* (dans : *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins*, nouvelle série, t. XXX, 1915).

Archives départementales du Bas-Rhin : G/2622, 2624; — Archives municipales de Strasbourg : AA/1937-40; Procès-verbaux des XIII, 1770; Registres des Délibérations du Corps municipal, 2-7; AA/2087, 2089; V. C. G. D D IX I; IV/83; plans : 1/9, 1/39 et suivants, 1/53, 1/80, 111/17.

CHAPITRE V

GUIFFREY (Jules), *Le tombeau du Maréchal de Saxe par J.-B. Pigalle*, Correspondance relative à ce monument (1752-1783). Documents recueillis et annotés par M. Jules Guiffrey (dans : *Nouvelles Archives de l'Art français*, 3^e série, t. VII, année 1891, in-8° Paris, Chavaray frères); — ROCHE-BLAIVE (S.), *Le Mausolée du Maréchal de Saxe* (tirage à part, in-8°, Paris, Alcan, 1901); — Id., *J.-B. Pigalle* (in-4°, Paris, Librairie Centrale des Beaux-arts, 1919); — HOUL (Paul), *Maurice de Saxe et le Mausolée de l'église Saint-Thomas* (in-4°, Strasbourg, Impr. Alsacienne, 1902); — HAUG (Hans), *Les Monuments strasbourgeois à Kléber et à Desaix (1800-1804)* (tirage à part des *Cahiers d'Archéologie et d'Histoire d'Alsace*, n° 37-40, Strasbourg, 1919); — LAUGEL (Anselme), *Ph. Grass, sa vie et ses œuvres* (dans : *Revue Alsacienne illustrée*, VIII, 1906). — *Relation complète des fêtes de Gutenberg* (in-16, Strasbourg, Simon, 1841); — JOVIN (H.), *David d'Angers* (2 vol. in-4, Paris, Plon, 1877); — SPACH (Louis), *Lezay-Marnésia* (dans : *Biographies alsaciennes*, 1^{re} série, in-8°, Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1866).

Archives départementales du Bas-Rhin : III/15; — Archives municipales de Strasbourg : AA/1954, 2426, 2427; *Directeurs des Bâtiments*, années 1776 et 1777; C/79-83.

CHAPITRE VI

BOVET, *Notice sur les solennités célébrées à Strasbourg, pour le département du Bas-Rhin, le jour du couronnement de Napoléon I^{er}* (in-8°, Strasbourg, Levrault); — WINCKELMANN (O.), *Ueber die Entstehung der Lenôtre-Anlagen und der Orangerie...* (dans : *Strassburger Post*, 19 juin 1904 et suiv.); — SPACH (Louis), *Frédéric de Türkheim, maire de Strasbourg*; — *Frédéric Schützenberger, maire de Strasbourg* (dans : *Biographies Alsaciennes*, 2^e série, in-8°, Paris, Strasbourg, Berger-Levrault, 1866); — FISCHBACH (Gustave), *Le Siège de Strasbourg* (gr. in-4°, Strasbourg, Imprimerie Alsacienne, 1897); — ORTH (Aug.), *Entwurf zu einem Bebauungsplan für Strassburg* (in-4°, Leipzig, Seemann, 1878); — *Ergänzungs-Budget des Jahres 1875 und Haupt-Budget für das Jahr 1876* (in-16, Strasbourg, Schultz, 1876); — *Bericht über die Verwaltungs-Rechnung der Stadt Strassburg für das Rechnungsjahr 1887-1888...* (in-8°, Strasbourg, Fischbacher, 1889); — *Bericht an den Gemeinderat betr. die Durchführung des grossen Strassendurchbruchs* (in-4°, Strasbourg, Els.-Lothr. Druck., 1910); — STAHLING (Ch.), *Histoire contemporaine de Strasbourg et de l'Alsace* (t. I (1830-1852), in-8°, Nice, Gauthier, 1894).

Archives municipales de Strasbourg : Plans II/14; 5034; II/18.

CHAPITRE VII

BENOIT (Arthur), *Le Musée de Strasbourg, 1803-1870* (dans : *Revue d'Alsace*, 1893); — SCHNEEGANS (Ch.), *L'Ancien Musée de Peinture et de Sculpture de Strasbourg brûlé à l'Aubette en 1870* (dans : *Revue Alsacienne Illustrée*, 1914, t. II); — VACHON (Marius), *Strasbourg (L'Art pendant la guerre de 1870-1871, Inventaire des œuvres d'art détruites)* (in-8°, Paris, Quantin, 1882); — HAUG (Hans) et RIFF (Adolphe), *Musées de la Ville de Strasbourg, Compte-rendu 1919-1921* (in-4°, Strasbourg, 1922); — *Images du Musée alsacien, 1904-1914* (in-4°, Strasbourg, Publications de la *Revue Alsacienne Illustrée*).

Erratum. — P. 32, l. 26, — lire : celle de Sabine, géniale statuaire et fille d'Erwin, d'après une légende doublement fausse, —



La Place Gutenberg.

Cliché Cie alsacienne des Arts photomécaniques.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Le canal du Moulin-Zorn, aux Ponts-Couverts	1
L'enceinte romaine d'Argentoratum	2
Restes de mur et tour de l'enceinte romaine (sous-sol de la rue des Arcades)	3
Fossé dit <i>Ulmergraben</i> , rue du Vieil-Hôpital	5
Les agrandissements successifs de Strasbourg	6
Le Bain-aux-Plantes	7
Le canal des Faux-Remparts	8
Le quai de la Petite-France	9
Le mur de l'ancienne Fonderie, quai Schœpflin	10
Ancien hôtel de Neuwiller	11
Les tours des Ponts-Couverts	12
Porte et place de l'Hôpital	13
Restes de l'enceinte du XIV ^e siècle, place Sainte-Madeleine	15
Tour d'une des anciennes portes de la ville (porte de Saverne), jusqu'en 1870	17
Restes des fortifications de Vauban	18
La cathédrale et la ville, vues de la place de l'Hôpital	19
Cathédrale : le Portail de l'Horloge	23
Cathédrale : le Pilier des Anges	24
Cathédrale : le Portail roman	25
Cathédrale : entrée de la chapelle Saint-André	26
Cathédrale : la nef	27
Cathédrale : la nef, vue de la nef latérale sud	28

TABLE DES ILLUSTRATIONS

169

Cathédrale : tour octogone du chœur, croisillon sud et portail de l'Horloge.	29
Cathédrale : l'Église, ou le Nouveau Testament	30
Cathédrale : la Synagogue, ou l'Ancien Testament	31
Cathédrale : le portail Saint-Laurent.	33
Cathédrale : la façade occidentale, jusqu'au deuxième étage.	34
La Cathédrale.	35
Cathédrale : les deux premiers registres du tympan du portail central	37
Cathédrale : le Séducteur et une des Vierges folles	38
Cathédrale : l'Époux et une des Vierges sages	39
Cathédrale : une des scènes du calendrier, au portail latéral sud.	40
Cathédrale : une des scènes du calendrier	41
Cathédrale : la frise symbolique nord	42 et 43
Cathédrale : la frise symbolique sud	42 et 43
Cathédrale : la chaire	45
Cathédrale : l'Horloge astronomique.	47
Cathédrale : une des tapisseries (<i>Les Noces de Cana</i>)	48
Cathédrale : la flèche atteinte par un projectile allemand (1870).	49
Tapisserie de l'Église Saint-Étienne	51
Eglise Saint-Pierre-le-Vieux : un des panneaux de bois sculpté	53
Eglise Saint-Pierre-le-Jeune : le cloître.	55
L'église Saint-Thomas	57
Le pont du Corbeau, la Douane et la Grande-Boucherie.	61
La « Pfaltz » (d'après un dessin original du XVIII ^e siècle)	62
Vue d'ensemble de Strasbourg (d'après un dessin original de J. Arhardt, 1666)	63
La maison de l'Œuvre Notre-Dame, place du Château	64
L'Hôtel du Commerce, place Gutenberg	65
Portail de l'Hôtel du Commerce.	66
Cour et tourelle d'escalier, 9, rue des Dentelles	67
Rue du Bain-aux-Plantes	68
Maison, rue des Chandelles, au coin de la ruelle du Saumon.	69
Maison à l'angle du quai Saint-Nicolas et de la rue de l'Écarlate	70
Escalier, 7, rue de l'Épine.	71
Mascaron, au coin de la rue du Dévidoir et de la place du Marché-aux-Poissons.	72
Strasbourg (partie centrale de la ville) à la fin du XVI ^e siècle.	73
Cour, 138, Grand'Rue (anciennement : Poêle des Maréchaux)	74
La maison Kammerzell	75
Maison Kammerzell : détails (<i>Les âges de la vie</i>)	76
Maison Kammerzell : détails (<i>Les âges de la vie</i>)	77
Maison Kammerzell : détails (<i>Les musiciens</i>)	78
La Cour du Corbeau.	79
Maisons n° 8 et 10, rue des Pucelles.	80
Maison, rue du Vieux-Marché-aux-Poissons (cour intérieure).	81
Place du Marché-aux-Cochons-de-lait.	82
Le Palais épiscopal (château des Rohan), illuminé en l'honneur de Louis XV	83
Le Château des Rohan : Vue d'ensemble sur la place du Château	85
Château des Rohan : cour d'honneur	86
Château des Rohan : la galerie au-dessus du portail d'entrée	87
Château des Rohan : figure sculptée formant clé d'arcade (<i>Moïse</i>).	88
Château des Rohan : pavillon latéral ouest, sur la place du Château	89
Château des Rohan : façade sur l'Ill.	90
Château des Rohan : un balcon sur la terrasse du côté de l'Ill.	91
Château des Rohan : figure sculptée formant clé d'arcade.	92
Château des Rohan : figure sculptée formant clé d'arcade.	93
Château des Rohan : Salle du Dais et Salle d'Assemblée	94
Château des Rohan : Porte d'un des salons (détail).	95
L'Hôtel de Ville (ancien hôtel de Hesse-Darmstadt) : cour d'honneur, rue Brûlée .	97

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Hôtel de Ville : façade sur le Broglie	99
L'Hôtel du Gouverneur militaire (ancien hôtel de Deux-Ponts) : cour d'honneur .	100
Hôtel du Gouverneur militaire : aile sur le Broglie.	101
Hôtel du Commissaire général (ancien hôtel de l'Intendance) : portail d'entrée . .	102
Hôtel du Commissaire général : la cour d'honneur, à droite de l'avant-cour. .	103
Hôtel du Commissaire général : façade sur le quai	104
Hôtel du Commissaire général (alors préfecture du Bas-Rhin) : fenêtres (1870) .	105
Hôtel du Commissaire général : fenêtre ovale, près du portail d'entrée, rue Brûlée.	106
L'Evêché (ancien hôtel du Doyen du Grand-Chapitre) : façade sur le jardin . .	107
Évêché : un des salons	108
Ancien hôtel de la Prévôté du Grand-Chapitre, rue de la Nuée-Bleue	109
Ancien hôtel de l'abbaye des dames d'Andlau, 8, rue des Ecrivains	111
Madone à l'angle de la maison, 7, rue des Ecrivains	112
Ancien hôtel de Franck, 7, quai Saint-Nicolas.	113
Ancien hôtel de Birkenwald (aujourd'hui : le Haras), 1, rue Sainte-Elisabeth . .	115
Maison, 3, rue du Bouclier	116
Maison, 8, rue des Hallebardes	117
Projet de Blondel pour la transformation de la place d'Armes.	119
La place d'Armes à la fin du XVIII ^e siècle.	121
Projet de statue à élever à Kléber sur la promenade du Broglie	124
Le mausolée du Maréchal de Saxe	127
La statue de Kléber.	129
La place Kléber	131
La statue de Gutenberg	133
La place Broglie	136
L'Orangerie.	137
Strasbourg. Vue prise en avion	139
Le pont du Rhin	140
Le quai Lezay-Marnésia et la place de la République	141
La place de la République.	142
La place de la République et l'avenue de la Liberté.	143
Le palais du Rhin (ex-palais impérial allemand).	144
L'Université et le pont de l'Université	145
Le monument de <i>La Marseillaise</i> (par Marzolff), au Broglie	147
Thomas de Keyser, Les Syndics de la corporation des orfèvres d'Amsterdam .	149
Conrad Witz, Sainte Catherine et Sainte Marguerite	150
Hans Baldung, dit Grien, La Vierge à la treille	151
Jean Steen, La Chiromancienne	152
Peter de Hoogh, Intérieur	153
Bronzino, Côme de Médicis et Éléonore d'Aragon.	154
Antoine Watteau, Nettoyeuse de cuivre	155
Faiences de Ch.-Fr. Hannong (Strasbourg, vers 1730)	156
Plat en faïence de Niderviller	157
Maison, n° 29 rue des Serruriers (ancienne <i>Salle du Miroir</i>) : fenêtres	160
Maison, n° 4 rue de l'Épine : clé d'arcade (<i>L'Eté</i>)	162
Hôtel du XVIII ^e siècle, dit <i>Kuppelhof</i> (Cour des Couples)	163
La Place Gutenberg	168
La « <i>Gaenseliesel</i> » (par Albert Schultz), à l'Orangerie	171
Maison n° 4, rue de l'Epine : clé d'arcade (<i>L'Hiver</i>).	172



La « *Gaenseliesel* » (par Albert Schultz), à l'Orangerie.

Cliché Cie alsacienne des Arts photomécaniques.

TABLE DES MATIÈRES

I

HISTOIRE ET DÉVELOPPEMENT DE LA VILLE	1
---	---

II

LES ÉGLISES	23
La Cathédrale	23
Saint-Étienne	50
Saint-Pierre-le-Vieux et Saint-Pierre-le-Jeune	52
Saint-Thomas	56
Le Temple-Neuf	59

III

LE MOYEN AGE ET LA RENAISSANCE	61
--	----

IV

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE. — LE CHATEAU DES ROHAN. — LE PROJET BLONDEL . . .	83
---	----

V

LES STATUES	124
-----------------------	-----

VI

LA VILLE NOUVELLE	136
-----------------------------	-----

VII

LES MUSÉES.	149
---------------------	-----

VIII

CONCLUSION.	160
---------------------	-----

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.	163
-------------------------------	-----

TABLE DES ILLUSTRATIONS	168
-----------------------------------	-----

TABLE DES MATIÈRES.	171
-----------------------------	-----



Maison n° 4, rue de l'Epine : clé d'arcade (*L'Hiver*).
Cliché A. R. d'Architecture.





RØØ4FS

